61e année, No 10 Montréal, 23 juillet 1949

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS

DANS CE NUMERO :

- CHEZ-NOUS, À TERRE-NEUVE
- LA PÊCHE AU HOMARD
- L'ÉNERGIE ATOMIQUE
- UN ROMAN POLICIER

Lunchez Rafraîchi . . . Prenez un Coca-Cola

Un pique-nique est amusant! Trouvez un endroit frais, étalez tout ce qu'il y a à manger et servez du délicieux Coca-Cola glacé. Avec le rafraîchissoir pour pique-nique, c'est si commode. Garnissez-le de Coke, remplissez-le de glace, et vous pouvez être sûr que tout le monde se rafraîchira.

5¢

Coca-Cola
MARQUE DÉPOSÉE
"Coke"
MARQUE DÉPOSÉE

Demandez-le d'une façon ou de l'autre—les deux marques déposées veulent dire la même chose.

COCA-COLA LTÉE.

CHEZ NOUS ET AILLEURS

Ce que sont les festivals de Montréal

Depuis déjà plus de quatorze ans la société des Festivals de Montréal n'a cessé d'offrir au public montréalais des représentations de la plus haute tenue et réalisera cet été l'ambition de sa fondatrice et des animateurs de la société: la présentation d'un Festival Musical et Dramatique, seul du genre en Amérique et destiné à devenir un événement international.

La société des Festivals de Montréal fut fondée en 1936 dans le but de présenter des chefs-d'oeuvre de la musique qui ne figurent pas aux programmes ordinaires des concerts et de la scène. Dès la première saison musicale la Passion selon saint Mathieu de Jean-Sébastien Bach et la Neuvième Symphonie de Beethoven, les deux plus grands chefs-d'oeuvre de la musique jamais écrits étaient donnés en entier par des interprètes de la plus haute qualité. Et depuis, sans jamais se démentir dans son rôle d'éducateur auquel elle s'est vouée, la société des Festivals a offert chaque année parmi les oratorios des oeuvres magistrales telles que la Messe en si mineur de Bach, Missa Solemnis de Beethoven, le Requiem de Mozart, le Te Deum de Berlioz, les Requiems de Verdi et de Fauré dirigés par les chefs d'orchestre de la plus haute renommée internationale: Sir Thomas Beecham, Eugene Ormandy, Wilfrid Pelletier, Emil Cooper, etc.

Le Requiem de Fauré avec le concours du choeur des Disciples de Massenet fut enregistré sur disque, le premier enregistrement jamais fait au Canada de choeur et grand orchestre.

Grâce à la société des Festivals de Montréal, outre le répertoire des opéras plus connus, des chefs-d'oeuvre de la scène tels que Pelléas et Mélisande et Tristan et Yseult, respectivement de Debussy et de Wagner, furent entendus pour la première fois au Canada. Le Festival Mozart de 1945 fournit aux mélomanes l'occasion d'entendre les plus belles oeuvres du maître.

En 1941, furent inaugurées les séries de musique de chambre et en 1946 les représentations d'opéra en plein air au Stade Molson.

Toujours les interprètes les mieux qualifiés furent choisis pour l'exécution des oeuvres mentionnées et des artistes de grand renom furent présentés pour la première fois à Montréal, soit à l'opéra soit en oratorio, grâce à l'initiative des organisateurs de la société des Festivals de Montréal. Comme dernière présentation, la visite de l'Orchestre National de France, en octobre dernier, fut encore une entreprise de cette société.

Le premier Festival Musical et Dramatique présenté cet été, entre le 25 julilet et ie 12 août, comportera du théâtre anglais et français, des concerts symphoniques, une audition chorale, des représentations d'opéra dont *Tosca* et *Manon* et, pour la première fois au Canada, un drame lyrique avec musique de scène de Stravinsky, l'Histoire du Soldat.

LE CINEMA ET LES ENFANTS

Les cercles cinématographiques sont devenus un aspect important de la vie de 400,000 jeunes Anglais de 7 à 15 ans et des éducateurs qui les avaient critiqués ont changé d'idée après une visite à l'un de ces cercles. Réorganisés en 1943 par Arthur Rank, ils visent à inculquer le civisme aux enfants. Sans but lucratif, ils n'exigent des membres qu'une cotisation hebdomadaire de 12c. Chaque cercle est dirigé par un comité composé par les enfants eux-mêmes, sous la direction d'un directeur de théâtre. Ils organisent leur programme, leurs équipes de football, leurs sociétés dramatiques et ainsi de suite, tout en prenant soin de ne pas faire double emploi avec les sociétés organisées par les écoles ou des groupements bénévoles.

On invite des éducateurs, des médecins et des pasteurs, intéressés à ce mouvement, à parler aux enfants dans leurs théâtres, mais chaque orateur doit se limiter à deux minutes! Mentionnons, en passant, que les ministres du culte attirent ainsi des enfants à l'église. Les groupements de jeunesse, notamment les scouts, sont invités à voir des films relatifs à leur activité dans les cercles. Ils en profitent du reste pour recruter de nouveaux membres

Naturellement, les cercles ont un intérêt en commun: le cinéma. Le groupe Rank a créé une société, dite Children's Entertainment Films, sous la direction de Mary Field qui a produit certains des meilleurs documentaires de la guerre, afin de préparer des films destinés uniquement aux enfants. Ce travail reste à l'état expérimental et l'équipe d'étude de la société examine minutieusement les sentiments manifestés par les enfants ainsi que l'avis d'adultes intéressés et compétents. Elle vise, non seulement à satisfaire les désirs des enfants, mais aussi à leur donner les normes d'appréciation qu'il convient. Elle ne peut, il va sans dire, produire assez de films pour assurer aux 580 cercles un programme régulier le samedi matin: on montre donc également des films qui ont mérité le certificat "U", c'est-à-dire que l'on considère acceptables pour les jeunes auditoires. Même lorsque l'Institut britannique du film les a approuvés, ils passent encore devant des spécialistes qui souvent coupent certaines parties, inoffensives peut-être, mais convenant peu pour les enfants.

NOTRE COUVERTURE

"Partons, la mer est belle" semblent chanter ces deux amoureux. N'allons surtout pas nous imposer comme chaperon car il faut être deux seulement dans une barque légère pour en goûter tout le merveilleux plaisir. Nos lacs et nos rivières se prêtent magnifiquement à ce genre de délassement et rien de tel pour bien meubler des vacances ou un après-midi de fin de semaine, qu'un "p'tit tour" de bateau. Attention, si vous n'avez pas le pied marin! *Photo F. P. G.*

DES ALIMENTS SAVOUREUX ET APPROPRIÉS À L'ÉTÉ POUR BIEN SE PORTER

En été, les repas peuvent être à la fois appétissants et savoureux, tout en répondant aux besoins essentiels de nutrition. Toutefois, trop souvent, les repas ne sont préparés que dans le but de satisfaire aux caprices de la famille, sans égard à la santé des particuliers dans le groupe familial.

En été, comme en hiver, nous avons besoin d'un régime bien équilibré qui fournit une quantité suffisante de protéines, d'hydrates de carbone, de vitamines et de minéraux. Ces éléments essentiels à une nutrition saine se trouvent dans trois groupes d'aliments. *Les aliments producteurs de force,* comme les céréales et le pain, le beurre et les graisses, et les sucres, fournissant l'énergie nécessaire aux activités journalières. *Les aliments constitutifs* qui comprennent la viande, le poisson, les oeufs et le lait, aident au développement et à la régénération des tissus. *Les aliments protecteurs,* comme les fruits, les légumes, la farine enrichie ou à grain entier, les oeufs et le foie nous aident à sauvegarder notre santé.

Dans chacun de ces groupes, il existe une grande variété d'aliments qui nous permet de choisir des menus adaptés à la saison. Par exemple, des mets préparés avec du fromage et des oeufs, pourront être particulièrement appétissants pendant les jours chauds, tandis que des viandes grasses et lourdes sembleront plus appropriées à l'hiver. D'autres aliments qui sont plus faciles à obtenir en été, comme les légumes et les fruits frais, peuvent souvent être substitués aux aliments de l'hiver.

Les dérangements d'estomac sont plus susceptibles de se produire en été qu'à toute autre époque de l'année. Un régime léger se composant d'aliments essentiels, y compris les fruits, aura moins de chance d'encombrer le système digestif qu'un régime lourd.

Des légumes crus servis en salades, sont souvent plus nourrissants que cuits, vu que la proportion des vitamines dans le chou, les carottes et d'autres légumes est plus élevée à leur état cru. Ils rendent aussi parfois les repas plus appétissants.

Un bon repas chaud par jour est à conseiller, au dire des experts. Des épreuves faites par l'armée, pendant la guerre, ont démontré que des hommes en nage digéraient mieux des aliments chauds que des froids.

En été, l'organisme peut perdre plus d'une pinte et demie d'eau par jour. Ce liquide doit être remplacé car il aide à l'assimilation des aliments et à la régularisation de la température du corps. Durant les chaleurs, il importe d'absorber beaucoup de liquide.

De l'avis des experts, la consommation des bons aliments dans de justes quantités, se traduit par un plus haut niveau de santé à tous les âges, et peut prolonger la vie. On trouvera de plus amples détails sur l'hygiène alimentaire dans la brochurette 79-S, intitulée "Trois Repas par Jour" et publiée par la Metropolitan.

Metropolitan Life Insurance Company
(*COMPAGNIE À FORME MUTUELLE*)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada: Ottawa

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochurette numéro 79-S, intitulée "Trois repas par Jour".

Nom .....

Rue .....

Localité ..... Prov. .....

Jean-Louis est un gars de chez nous. Je le connais depuis sa plus tendre enfance. Je l'ai vu grandir. C'était un espiègle, mais fin comme pas un, et bon petit diable à part ça.

Quand il est venu à la maison l'autre jour, je l'ai à peine reconnu. C'est tout un homme aujourd'hui! Grand, bien bâti, propre et poli, Jean-Louis est devenu soldat. Il a l'air d'un vrai monsieur. Il se comporte comme un vrai monsieur.

Et il est très fier de porter l'uniforme de l'Armée canadienne.

A ceux qui ont 17 ans ou plus, l'Armée canadienne offre une carrière passionnante, des chances d'avancement, une belle formation, et la sécurité financière à la retraite. Votre centre de recrutement le plus rapproché vous fournira tous les renseignements. Apportez votre extrait de baptême et votre certificat d'études.

L'Armée Canadienne
"Gage de Paix"

Entrez aujourd'hui dans

L'ACTIVE OU LA RESERVE DE L'ARMÉE CANADIENNE

Bureau de recrutement de l'Armée, Edifice Bellevue, Garden Rd., Halifax, N.-E.
Dépôt d'effectif No. 2, Woodstock Road, Fredericton, N.-B.
Dépôt d'effectif No. 3, Citadelle, Québec, P.Q.
Dépôt d'effectif No. 4, 3530 avenue Atwater, Montréal, P.Q.
Chambre 2218, Edifice "C", rue Lisgar, Ottawa
Dépôt d'effectif No. 5, King Street West, Kingston, Ont.
Dépôt d'effectif No. 6, Chorley Park, Douglas Drive, Toronto, Ont.
Dépôt d'effectif No. 7, Wolsely Barracks, Elizabeth Street, London, Ont.
Dépôt d'effectif No. 8, Fort Osborne Barracks, Winnipeg, Man.
Dépôt d'effectif No. 9, National Defence Bldg., Winnipeg & Eighth, Regina, Sask.
Dépôt d'effectif No. 10, Currie Barracks, Calgary, Alta.
Quartier Général, Western Command, avenue Kingsway, Edmonton, Alberta
Dépôt d'effectif No. 11, 4th Avenue & Highbury Street, Jericho, Vancouver, C.B.

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Chef de publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :
WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières
(Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an - - - - - - - - $3.50
Six mois - - - - - - - 2.00
ETATS-UNIS
Un an - - - - - - - - $5.00
Six mois - - - - - - - 2.50

AU NUMERO :
10 cents

HEURES DE BUREAU :
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

A propos de saumons

Et voilà notre saumon dans l'actualité. Du reste, on en parle souvent, non seulement dans les cercles quelque peu vantards des pêcheurs à la ligne à qui il est toujours arrivé des histoires extraordinaires, mais même parmi ceux qui n'ont jamais lancé une ligne à l'eau pour prendre un poisson.

L'autre jour, on parlait de saumons pour dire qu'il est abondant dans certains districts saumoniers de notre région. Dernièrement, on parlait encore du saumon alors que l'on s'émerveillait d'une pêche miraculeuse faite, un jour, par trois personnages distingués de notre province. Enfin, il ne se passe pas un jour, en juin, juillet et août, sans que quelque grand pêcheur nous arrive, racontant, ceci ou cela sur le compte de nos saumons qui laissent faire tout cela, comprenant, sans doute, ces éloges, comme une menace perpétuelle suspendue au-dessus de leurs ouïes. On tentera même un peu du merveilleux.

Il y a quelque temps, on racontait qu'on avait capturé, dans une rivière du bas de Québec, un saumon de trente livres qui intriguait au plus haut point les habitants de la localité où avait été faite cette belle prise. Ce saumon ne portait-il pas à la queue un anneau avec une petite plaque de métal sur laquelle était gravé un numéro, ni plus, ni moins que s'il se fût agi d'un forçat! Qu'est-ce que cela pouvait bien dire? Mystère. On était prêt de s'arracher les cheveux sans pouvoir élucider ce fait merveilleux. Mais un pêcheur avisé s'est bientôt présenté qui a tôt fait d'éclaircir le problème dont la solution était aussi simple que celle de l'oeuf de Christophe Colomb. O hommes naïfs, a-t-il dit, ne savez-vous donc pas que depuis plus de quarante ans il existe à Tadoussac un établissement de pisciculture pour les saumons; que, chaque printemps, on enferme là environ six cents saumons pour leur permettre de frayer en paix; que chaque automne, après avoir débarrassé ces saumons de leurs oeufs on les lâche à la mer en leur attachant à la queue un petit anneau portant un numéro afin de les reconnaître, les années suivantes, quand on renouvellera la population de la piscine et de laisser à la mer tous ceux qui seront les heureux porteurs de ces numéros, indiquant que ces saumons ne sont plus bons à la reproduction?

...Ne saviez-vous donc pas toutes ces choses, ô hommes naïfs, demanda derechef le pêcheur avisé qui s'en fut à ses lignes.

Et voilà réduite à ses proportions bien terre à terre l'histoire du merveilleux saumon à l'anneau de métal.

Les expositions régionales

Le mois d'août verra s'ouvrir la série des expositions agricoles régionales qui constituent assurément pour les cultivateurs le stimulant le plus efficace à la culture pratique et raisonnée.

Les expositions agraires régionales ou de comté ont fait, comme tout le reste, de grands progrès dans notre province depuis une dizaine d'années, et il serait intéressant d'établir dans quelles proportions elles ont contribué à améliorer les cultures et à les rendre plus lucratives. Toujours est-il que voilà vingt ans, c'est à peine si l'on comptait quinze expositions régulièrement organisées et nous en comptons aujourd'hui plus de soixante qui tiennent leurs assises régulièrement et dont les progrès sont de plus en plus remarquables, chaque année.

C'est que les cultivateurs s'intéressent très sensiblement à ces bruyantes manifestations de leur calme vie. L'exposition marque pour eux, non seulement un jour de repos et de sains amusements, mais aussi, un jour de récompenses. On y vient recueillir une bonne partie du bruit du travail de l'année; on y vient apprendre de nouvelles leçons de choses dont on profitera pour les saisons prochaines et dont on constatera les fruits dès la prochaine exposition.

L'exposition agricole est devenue aujourd'hui, une nécessité pour un comté; elle est aussi utile que le marché des produits agraires. Si, dans chaque comté, il n'y en avait pas une régulièrement organisée, il serait peut-être trop tard pour commencer.

On se fait définitivement une idée, par exemple, des progrès accomplis dans les différentes façons de présenter les produits de la terre: légumes, fruits, produits laitiers, miel, sucre, fleurs, etc. L'on rivalise, en particulier, du côté de l'élégance de l'empaquetage. C'est un bon point de gagné car, avant l'ère des expositions, les produits de la campagne parvenaient sur les marchés dans de bien lamentables conditions, et l'hygiène n'y trouvait pas toujours son compte, loin de là.

De plus, les expositions régionales ou autres n'auraient-elles pas eu le très grand mérite d'avoir été le plus puissant stimulant aux progrès de l'élevage des animaux de race pure dans notre province? Au train dont vont les choses, dans quelques années, notre cheptel ne sera pas loin de la perfection. Déjà beaucoup de nos troupeaux obtiennent des palmes enviées dans les plus grandes foires de l'Amérique. Nos expositions régionales ont créé une sorte de concours permanent où chaque cultivateur veut arriver bon premier pour les animaux les plus beaux. Et cette belle et très louable émulation fait que nos troupeaux deviennent des sujets d'orgueil pour chaque comté et même chaque paroisse.

La bonne "saincte" Anne

En juin dernier s'ouvrait la saison des pélerinages à Sainte-Anne de Beaupré. Chaque année, on rend un quasi universel hommage à la grande Thaumaturge.

On sait que, de tout temps, la dévotion à la mère de la Vierge Marie a été en honneur chez nos ancêtres et qu'elle l'est encore. Mais c'est particulièrement en sa basilique, que la piété populaire lui a érigée, sur la Côte de Beaupré, que ce culte extérieur s'exprime en des cérémonies vraiment grandioses. Chaque année, depuis près d'un demi-siècle, se massent, le 26 juillet, en particulier, bien plus de milliers de personnes que n'en peut contenir cet humble petit village de Beaupré; mais c'est depuis 1650 que la dévotion à la grande Thaumaturge bretonne y est à l'honneur.

La vénérable Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, rend ainsi témoignage, dans une lettre écrite à son fils en 1665, des miracles qui s'accomplissaient alors dans ce hameau: "A sept lieues d'ici (de Québec), il y a un bourg appelé le Petit Cap, où se trouve une église dédiée à sainte Anne et dans laquelle Notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue et les malades de quelque maladie que ce soit recouvrer la santé".

On dirait que ces paroles ont été écrites de nos jours, tellement les circonstances relatées par la Mère de l'Incarnation n'ont point changé.

Il est intéressant de nous rappeler les merveilleuses origines de Sainte-Anne de Beaupré. C'était en 1650. Des marins bretons qui remontaient le Saint-Laurent furent surpris par une affreuse tempête; ils allaient infailliblement périr, quand quelques-uns d'entre eux se rappelant la grande sainte que priaient si souvent leurs mères en Bretagne, se recommandèrent à elle. Sans qu'ils aient jamais su comment, le lendemain matin, ils étaient sains et saufs jetés sur une plage abrupte; c'était la Côte de Beaupré. Fidèles à un voeu qu'ils avaient fait, ils s'empressèrent d'élever à cet endroit une humble petite chapelle, dans laquelle ils suspendirent un ex-voto rappelant leur naufrage; et cette précieuse relique existe encore.

Dès le commencement, l'humble temple de Sainte-Anne de Beaupré fut cher à tous les habitants de la Côte, et particulièrement aux marins qui venaient là par groupes demander secours et protection au moment des périlleux voyages qu'ils entreprenaient. Et ce fut là l'origine des pélerinages qui acquirent, avec les années, toujours de plus en plus de popularité, de sorte qu'aujourd'hui, ils sont à peu près universels. Les pélerinages à Sainte-Anne de Beaupré datent de plus de deux siècles et demi. Le premier témoignage des miracles qui s'accomplissaient à Beaupré ne sont pas moins anciens. Le premier de ces témoignages vient de Mgr de Montmorency-Laval lui-même, qui avait une grande dévotion à sainte Anne et qui allait souvent en pélerinage à Beaupré: "Nous le confessons", écrivait-il en 1667, "rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale dans cette église naissante que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples".

DAMASE POTVIN
de la Société des Ecrivains canadiens

Non loin de Knaresborough, dans le comté de Yorkshire situé au nord de l'Angleterre, le touriste peut contempler les ruines de l'ancien abbaye des Fontaines dont la construction remonte au XIIe siècle. C'est de là que partit l'ermite saint Robert pour aller vivre dans une caverne demeurée célèbre par sa source pétrifiée dont les caractéristiques sont décrites dans l'article ci-contre. — Ci-dessous, vue charmante et pittoresque au possible du viaduc à Knaresborough. Un coin paisible de rêve et d'histoire capable de tenter la palette d'un peintre.

L'ANGLETERRE HISTORIQUE

Là où vécut saint Robert

Par ELIZABETH RICHMOND

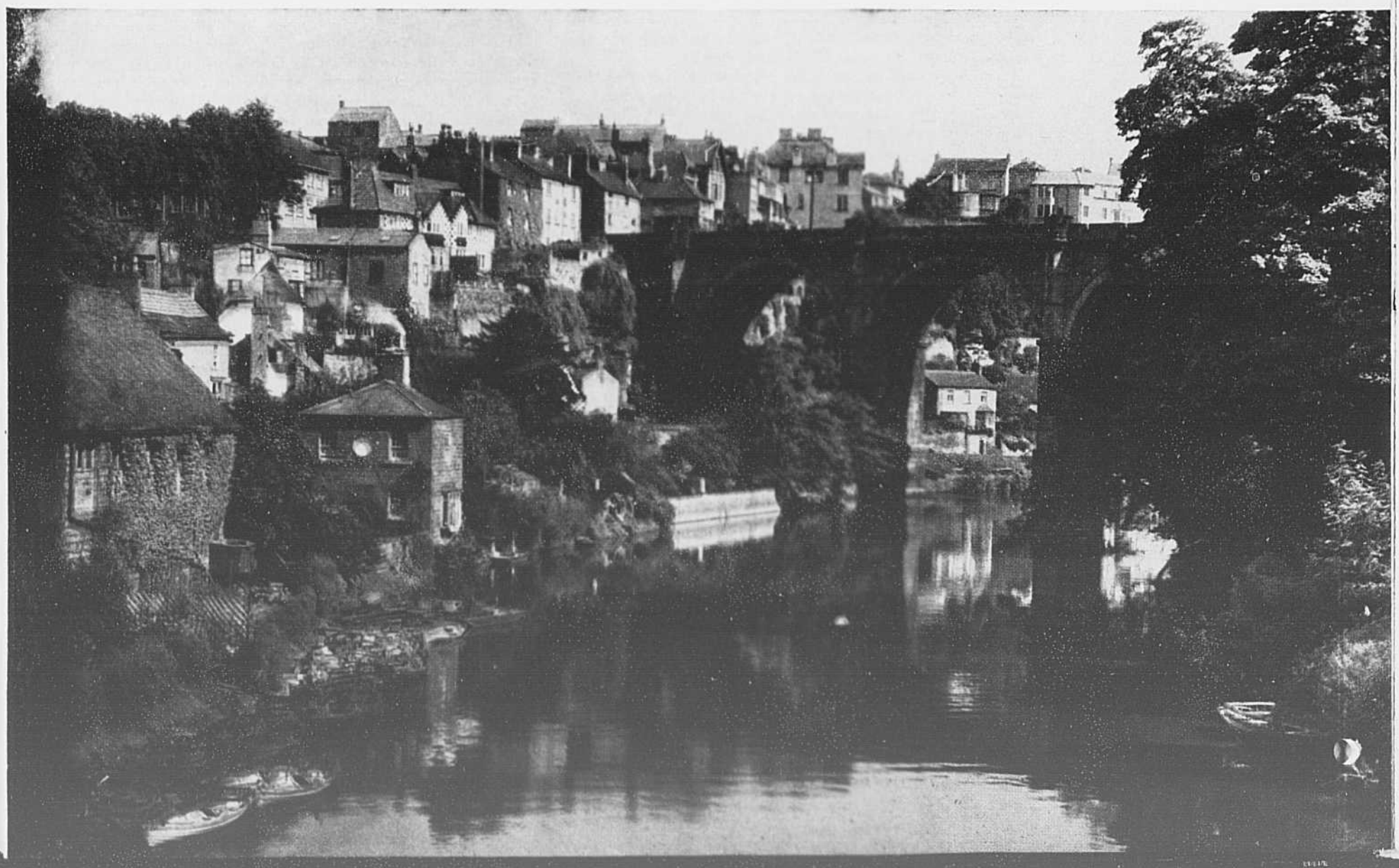
La ville de Knaresborough, dans le comté de Yorkshire situé au nord de l'Angleterre, est toujours associée, dans l'esprit de quiconque connaît la région au nom de la "mère Shipton", prophétesse du 16e siècle qui demeurait dans une caverne des falaises si caractéristiques de la ville. Ces falaises forment une gorge profonde dans laquelle se précipite la rivière Nidd sous deux ponts dits le Pont du Haut et le Pont du Bas. La caverne de "Mother Shipton" est située près du Pont du Bas et c'est de là qu'elle faisait des prophéties qui exerçaient une profonde influence sur ses contemporains.

Cette caverne fait face à Dropping Well, source pétrifiée qui est une des curiosités naturelles de Knaresborough. L'eau qui tombe d'un roc surplombant est si chargée de pierre calcaire qu'elle couvre d'un dépôt pierreux tout objet qu'on y jette. On garde, dans un petit musée avoisinant, des chaussures, des chapeaux et de menus objets qui, soumis à ce traitement, ont vraiment l'air d'être faits de pierre solide.

Saint Robert, ermite qui venait de l'abbaye des Fontaines située dans le voisinage, vécut aussi dans ces cavernes au moyen âge. Cette abbaye des Fontaines, maintenant en ruine, avait été construite au 12e siècle. La Caverne de saint Robert a été en partie détruite, mais on y peut voir encore le lit et l'oreiller de pierres de l'ermite. Auprès, s'élève la chapelle de Saint-Robert, creusée à dix pieds de profondeur dans le rocher et gardée par l'effigie d'un chevalier, sabre à la main. La chapelle ne renferme qu'un banc de pierre: les petites fenêtres en sont ornées de fragments de vieux vitraux qu'on prétend venir de l'abbaye des Fontaines.

Sur une des rives escarpées, se voient les ruines d'un château qu'avait bâti un baron normand: le donjon massif a résisté aux injures du temps, ainsi que certaines autres parties du grand bâtiment. La vieille salle des banquets s'ouvre sur un musée où, entre autres objets anciens, on remarque un coffre dans lequel, dit-on, la reine Phillipa, épouse d'Edouard III, gardait ses archives. Cette reine avait reçu de son royal époux, pour une partie de son douaire, le château, la ville et la forêt de Knaresborough.

Cette forêt s'étend sur une distance de quelques milles et elle comprenait autrefois le "Stray", c'est-à-dire le pré communal d'Harrogate, ville d'eaux fashionable du Yorkshire. De nos jours, le "Stray" est entouré de palaces. [*Lire la suite page 33*]



Ci-dessus, au premier rang, de gauche à droite : LUCIEN THERIAULT, réalisateur; ROLAND CHENAIL (André); YVETTE BRIND'AMOUR (Lisette); SHIRLEY BRUCE (Shirley); Mme SYLVA ALARIE (Mme A. Latrémouille) et RAYMOND LAPLANTE (annonceur). — Deuxième rang, ROGER GARCEAU (Pierre); JEANNE MAUBOURG (Pamélia); PIERRE NORMANDIN (bruiteur); DENYSE PELLETIER (Mireille); ROBERT RIVARD (Johnny) et ROLAND D'AMOUR (Cpt Villeneuve).

"JEUNESSE DOREE"

Triomphale décade d'un roman-fleuve

Par Lucette Robert

Le roman-fleuve, "Jeunesse dorée", célébrait récemment le dixième anniversaire de ses débuts. Pour ne pas faillir à la tradition qui veut qu'à tout banquet d'honneur, le conférencier débute par une anecdote, en voici une dont je peux garantir l'authenticité. Un médecin éminent se trouvait, l'an dernier, dans un grand magasin de l'est de Montréal. Comme midi approchait, il vit une longue procession de femmes se diriger vers le rayon des appareils électriques. Intrigué par cette affluence qui semblait promettre le bénéfice d'une vente-anniversaire ou d'une démonstration unique, il les suivit. Les chapeaux emplumés, enrubannés ou fleuris lui cachant l'attraction; il allait rebrousser chemin quand la voix de la radio se fit entendre pour conseiller aux ménagères du Québec de garder l'amour de leur mari par la succulence des soupes Campbell. Et le Dr X... comprit pourquoi sa femme et ses filles prenaient un quart d'heure de grâce avant le déjeûner, cependant que lui arrivaient, de la cuisine même, des échos inaccoutumés.

Car l'auteur de "Jeunesse dorée" (ai-je besoin de nommer Jean Desprez?) a le don de toucher les fibres féminines et de s'appliquer à comprendre les réactions de la femme devant les événements et péripéties de son roman radiophonique. Psychologie intégrale puisque la femme est femme avant tout: avant d'être employée, avocate, garde-malade, dactylo, domestique ou femme d'affaires. "Le roman feuilleton n'est pas fait pour étaler son savoir", m'a dit avec justesse l'auteur de "Jeunesse Dorée". Et elle ajoute: "J'ai souvent été tentée d'ajouter à mon texte de ces petits morceaux littéraires qu'on écrit pour soi, mais je m'apercevais d'une baisse dans l'intérêt des auditeurs. Ce qu'il faut, avant tout, c'est captiver l'intérêt du public".

[*Lire la suite page 33*]

Ci-contre, de gauche à droite, DENYSE PELLETIER, ROGER GARCEAU et JEANNE MAUBOURG. — Ci-dessus, au micro, YVETTE BRIND'AMOUR et ROLAND CHENAIL. — A son dixième anniversaire, l'émission "Jeunesse Dorée" la 2,200e émission. Photo Le Samedi—Conrad Poirier.

"Je ne suis pas tranquille, Maurice ! J'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose..."

Dessin de JEAN MILLET

Seule au monde, une jeune fille est emportée vers son destin dans un express de nuit. Le passé l'a déçue, l'avenir l'inquiète et non sans raison puisqu'avant de goûter au bonheur qui l'attend, finalement, elle devra traverser toutes sortes d'embûches.

Roman dramatique

GEORGETTE AUX TROIS FIANCÉS

Par MAX-ANDRE DAZERGUES

I

GEORGETTE Lemaire poussa un profond soupir et fit le simulacre de regarder par la portière. Mais elle ne put rien distinguer...

Toute la campagne était plongée dans les ténèbres. Un temps maussade de la fin de mars, encore pluvieux, n'était pas fait pour la rendre plus accueillante!...

La jeune fille était presque seule, maintenant, dans son compartiment. Des gens étaient descendus en cours de route, presque à toutes les petites gares. Il n'y avait plus qu'une vieille dame avec elle, qui somnolait...

Le plafonnier, aux trois quarts passé au bleu, éclairait mal. Georgette put consulter son bracelet-montre; il était neuf heures moins dix. Quant à relire la lettre de l'oncle Michel, il n'y fallait pas songer; outre que l'écriture du vieillard était tremblotante et fine, on n'y voyait rien!...

Il est vrai que Georgette Lemaire n'avait nul besoin de relire cette lettre une quinzième ou vingtième fois pour être pénétrée de son sens!... Elle finissait, vraiment, par la savoir par coeur...

Et elle s'en récitait — une fois de plus! — les termes, machinalement, au rythme berceur du train.

"Ma chère nièce,

"J'ai reçu, la triste nouvelle de la mort de ta maman, et..."

La monotone chanson des roues coupait le texte, qui l'avait d'abord laissée surprise, et qui lui revenait par bribes:

"...Je regrette de ne pouvoir me rendre aux funérailles, mais je suis cloué au château par une nouvelle attaque de goutte..."

Le "château" de l'oncle Michel!... En avait-elle assez entendu parler, durant son enfance... Puis, la brouille survenue, on en parlait moins, évidemment!...

Et Georgette, en même temps, évoquait les dernières heures de Lyon! Tout un fragment de sa vie, déjà entré dans le passé...

Lorsque sa mère, née de Mirecourt, avait épousé, par amour, Pierre Lemaire, un brave garçon, le seul parent qui lui restât, — son frère aîné, beaucoup plus âgé qu'elle, — Michel de Mirecourt l'avait reniée, jugeant, d'une part, cette union trop roturière, et, d'autre part, cédant à son caractère bizarre...

Car l'oncle Michel était une sorte d'original. Elle l'avait peut-être vu une fois, toute petite, et ne s'en souvenait pas. On avait, par rancune, fait disparaître toutes ses photographies du petit appartement de Lyon. Elle se demandait bien à qui il ressemblait, et surtout quel accueil il allait lui faire!...

Pourtant, sa lettre était encourageante:

"...Puisque te voilà orpheline, ma pauvre petite, je suis prêt à passer l'éponge sur le passé et à t'accueillir sous mon toit. Tu as grand besoin, après cette épreuve, de quelque temps de repos. Ensuite, nous aviserons."

Certes, elle en avait grand besoin, de repos, et elle faisait pitié, toute frêle et pâlotte dans ses vêtements de deuil.

Elle avait passé un terrible hiver!... Cela avait commencé dès octobre, où sa pauvre maman — sa seule affection au monde depuis la mort de son père, laquelle remontait à dix années déjà — s'était alitée. Elle avait traîné des semaines; puis, la bronchite s'était muée en broncho-pneumonie, et le mal avait été le plus fort.

Georgette se trouvait désormais seule au monde.

Elle travaillait, à Lyon, dans une importante maison de soieries de la rue du Griffon.

Mais les affaires n'y étaient pas prospères, et si, eu égard à son ancienneté, on ne l'avait pas congédiée, du moins lui avait-on discrètement fait remarquer qu'elle pouvait "se chercher autre chose"...

La pauvrette en était là de ses vicissitudes, lorsque la mort était entrée dans sa triste maison.

Avant de rendre le dernier soupir, Mme Lemaire avait fait promettre à sa fille d'aviser de sa disparition cet "oncle Michel" dont on ne parlait plus. Georgette lui avait donc écrit, recevant en réponse la missive dont, maintenant, elle se remémorait les termes...

Elle avait d'abord hésité quelque peu à se rendre à cette invitation. C'était pour elle un tel changement d'existence!...

Plusieurs choses, cependant, l'y avaient finalement décidée: d'abord, le caractère provisoire, limité, de l'offre de son oncle, laquelle n'avait rien de définitif. Si elle ne se plaisait pas au "château", il lui serait toujours possible de regagner Lyon, où elle avait conservé l'appartement maternel.

Puis rien ne la retenait dans cette ville où elle avait souffert; elle éprouvait le besoin banal de changer d'air.

Si elle avait su ce qui l'attendait là-bas, serait-elle partie?

L'express de nuit l'emportait vers son destin.

II

Le train roulait toujours...

Dans l'angle de son compartiment, Georgette Lemaire sommeillait. Quant à la vieille dame, sa compagne de voyage, elle ronflait profondément.

Ce n'était pas sans éprouver une sourde appréhension, un confus sentiment de gêne et d'indéfinissable anxiété que Georgette se rendait auprès de cet oncle qu'elle ne connaissait pas, et dont elle avait entendu souvent, dans sa famille, critiquer le caractère original.

Peut-être était-ce là un pressentiment?...

Mentalement elle calculait, paupières mi-closes, que M. Michel de Mirecourt, frère aîné de sa pauvre maman, devait atteindre la soixantaine. Il était resté célibataire, et l'on disait qu'il habitait seul, avec une domesticité fort restreinte, ce "château" dont on parlait tant!...

C'était quelque part en Beaujolais, au sein d'une campagne paisible.

A la vérité, il ne s'agissait pas d'un château proprement dit, dans le sens que le populaire attache à ce mot, d'une habitation princière!... C'était seulement une honnête maison bourgeoise, aux murs gris hérissés de tessons de bouteilles, entourée d'un immense jardin qui, parce qu'il était en friche, pouvait faire illusion au promeneur et passer pour un parc. Cette maison était flanquée de deux tourelles jumelles, au toit d'ardoise, très pointues et terminées par de pittoresques girouettes; il n'en fallait pas plus, dans le pays, pour qu'on la qualifiât de "château", d'autant qu'il se trouvait encore, dans le parc, une vieille tour de pierre aux trois quarts en ruines, toute tapissée de lierre, dont une seule pièce était habitable, transformée en bibliothèque; c'est là que Michel de Mirecourt se tenait le plus volontiers...

Georgette connaissait fort vaguement ces détails par sa mère, qui avait bien dû venir deux ou trois fois, en tout et pour tout, au "château" de Mirecourt. Puis elle avait renoncé à ces visites inutiles, d'où elle revenait chaque fois davantage meurtrie, brisée par de nouvelles scènes. Car Michel de Mirecourt, outre qu'il n'était pas commode, ne lui avait jamais pardonné son mariage...

Un mariage d'amour, pourtant, et Georgette y pensait quelquefois, rêveuse:

"Moi, si je me marie un jour, je ferai comme maman: j'épouserai l'homme que j'aime, et voilà tout!... Je m'unirai selon mon coeur..."

Mais, pour l'instant, son coeur de jeune fille, à peine durci par les premières épreuves de la vie, n'avait encore battu pour personne. Et la jolie petite fille en noir ignorait encore les tourments de l'amour...

Il y avait aussi une question qu'elle se posait, par pure curiosité, d'ailleurs, car cela ne pouvait l'intéresser que d'une façon très relative: l'oncle Michel était-il riche?

Dans la famille Lemaire, les avis étaient partagés, les plus lointains cousins se mêlant d'exprimer une opinion de bases fragiles. Sans doute Michel de Mirecourt jouissait-il d'une bonne aisance, vivant du produit de ses terres, que géraient quelques fermiers, et ne s'adonnant à aucune tâche bien définie; un vrai gentilhomme campagnard. Mais, de là à prétendre qu'il possédait une fortune, il y avait plus d'un pas à franchir!... Et Georgette imaginait bien, sachant au surplus son oncle plutôt avare, que ce n'était pas une existence fastueuse qui l'attendait où elle se rendait... Au surplus, que lui importait?... Elle était trop fière pour demeurer longtemps à la charge de quiconque, et, à la première occasion, elle s'offrirait à travailler...

Pour l'instant, elle ne pouvait réfléchir que sur des hypothèses, et, bientôt, elle cessa de penser à tout cela...

Le train roulait toujours dans la campagne endormie. Il était plus de dix heures.

S'il n'avait pas de retard, Georgette Lemaire devait arriver à la petite gare de Mirecourt-les-Vignes à onze heures moins dix. Elle approchait donc et, y songeant, c'était encore un passage de la lettre de l'oncle Michel qu'elle se récitait par coeur:

"Je ne puis me déplacer en ce moment, à cause de mes fréquentes attaques de goutte, mais je t'enverrai chercher à la gare par Pascal, qui m'est dévoué... Une demi-heure plus tard, tu seras au château..."

L'oncle était sobre de détails, mais cela ne suffisait-il pas?...

Qui était ce Pascal?... Georgette ne s'était pas posé la question plusieurs fois. Elle verrait bien, et rien ne l'inquiétait!... C'était une enfant candide, aux prises avec la vie mauvaise...

Mais, soudain, elle sursauta, et une sensation de malaise l'oppressa. Oh!... c'était vague, indéfinissable, mais pénible... Elle n'eût su dire pourquoi elle avait peur ainsi, inexplicablement...

...Car l'homme au cache-col rouge était toujours dans le couloir, où il fumait des cigarettes...

Quoi d'étonnant à cela, au fond? Quoi de plus naturel même?...

Un voyageur solitaire, qui s'ennuyait, faisait les cent pas dans le couloir. Il ne passait pas et repassait sans cesse; non; il restait même assez longtemps sans se montrer, changeant de place. Un monsieur nerveux, sans doute, qui n'avait pas envie de rester assis dans le compartiment voisin qu'il devait occuper.

Georgette l'avait remarqué, tout à fait par hasard, et machinalement, juste après Villefranche, parce que, à ce moment, il avait plaqué d'indiscrète façon son visage contre la vitre du compartiment où elle se trouvait. Il ne s'était d'ailleurs pas attardé et avait aussitôt repris sa navette dans le couloir obscur.

Pareille rencontre, en chemin de fer, n'avait rien d'extraordinaire.

Néanmoins, Georgette Lemaire n'était pas tranquille...

Elle avait fort mal vu l'homme, qui, lui, avait paru bien la regarder, mais une seule fois, — cette fois-ci... Depuis Villefranche, il se montrait beaucoup plus discret... Il faisait même de fréquentes absences, et, souvent, elle ne voyait de lui que ses larges épaules, bien prises dans un pardessus gris, avec cet énorme cache-col de laine rouge qui débordait, et que, étant femme, elle avait tout de suite remarqué pour son excentricité de mauvais goût.

L'homme ne lui avait pas adressé la parole, ni esquissé le moindre geste équivoque. Il eût pu aisément prendre place dans son compartiment aux trois quarts vide et tenter de lier conversation. Il ne l'avait pas fait, se bornant à demeurer dans le couloir, comme s'il montait une garde silencieuse...

Peut-être la trouvait-il jolie?... En tout cas, il se dispensait de le lui dire, et il avait raison!...

Georgette haussa les épaules, se gourmandait. Elle était stupide, en vérité, de se faire ainsi "des idées", comme disent les bonnes gens... Et elle se renfonça dans son coin en soupirant. La fatigue, sans doute? Le sommeil qui lui piquait les yeux? Elle se sentait nerveuse, facilement impressionnable... Que serait-ce, mon Dieu!... lorsqu'elle serait en route pour le "château"!...

En attendant, l'homme au cache-col rouge s'était éclipsé, une fois de plus.

[*Lire la suite page 16*]

L'ALBATROS

Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traînés à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au Prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

CHARLES BEAUDELAIRE

LA CRUCHE CASSÉE

Nouvelle par EDGE TREMOIS

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, elle se brise. Attention, maris grognons, vous rencontrerez peut-être votre Denise !

Dessin de JEAN MILLET

Ce n'était pas que Léon fût un méchant garçon. Auxiliaire dans un ministère, il était apprécié de ses chefs, pour sa docilité, et de ses camarades, pour son affabilité. Léon avait hérité de sa famille les traditions que charbonnier doit être maître chez soi et que, dans tout ménage, l'homme seul doit commander.

Heureusement, Denise, sa femme, douce, gracieuse et blonde, semblait avoir été créée pour la réalisation de ces beaux principes. Aussi, ce Léon, haut comme une botte, maigre comme un coucou, hargneux comme un roquet, ne se privait pas d'aboyer à ses trousses, à tout propos et hors de propos.

La stoïque Denise arrondissait alors, sous l'averse, ses magnifiques épaules et se contentait de répondre :

— Calme-toi, mon chéri. Tu vas troubler ta digestion...

Léon, bien entendu, s'emportait de plus belle.

Tout était la faute de Denise. Leur auto tombait-elle en panne ? Denise avait omis de l'avertir, elle qui avait l'oreille si fine, que, depuis quelque temps, un bruit anormal se faisait entendre.

Se trouvait-on en retard ou trop en avance ?

— Avant l'heure, ce n'est pas l'heure. Après l'heure, ce n'est plus l'heure — Denise, également était tenue pour responsable, soit qu'elle eût négligé de battre le rappel au moment du départ, soit qu'elle l'eût trop précipité. Se trompait-on de chemin ? Denise, encore, avait mal étudié la carte, déchiffré, sans intelligence, les poteaux indicateurs — « qui ne sont pas faits pour les chiens ».

Recevait-on des amis ? Allait-on chez eux ? Léon ne manquait pas de reprocher à Denise sa trop grande froideur ou son excessive amabilité. Quand, gentiment, elle l'avait consulté auparavant sur la conduite à tenir, n'avait-il pas toujours répondu en haussant les épaules : « Voyons, tu es majeure ! Tu prendras le vent ! »

Mais il négligeait régulièrement de lui expliquer dans quel sens il pourrait souffler. De sorte que, Denise ne s'étant jamais comportée « ainsi qu'il l'eût souhaité », il ne lui ménageait pas, après coup, les observations.

Jeu aussi bête qu'énervant. Parfois ses propres amis lui disaient :

— Mais laissez-la donc tranquille, mon vieux. Elle ne pouvait pas deviner...

Ce à quoi il répondait :

— Elle aurait dû ! Une femme qui n'a pas le sentiment des nuances n'est pas une femme.

Et ce à quoi Denise aurait pu objecter :

— Et un homme qui manque de tact, qu'est-ce que c'est ?

Cependant, Léon aimait sa femme. Dans son for intérieur, il lui reconnaissait de solides qualités. Parfaite ménagère, excellente cuisinière, intelligente, ordonnée, économe, dévouée. Si on l'avait poussé jusque dans ses derniers retranchements, il aurait même fini par avouer qu'au demeurant il n'aurait su vivre sans elle. Mais c'était plus fort que lui. Il lui fallait, dans son ménage, une tête de Turc, un souffre-douleur pour bien établir son autorité de chef.

Il y a toujours de bonnes petites amies, prêtes à envenimer les querelles dans les meilleurs ménages. Quoique la blonde Denise ne semblât guère affectée des réprimandes de son mari, d'aucunes ne manquaient pas l'occasion de lui prodiguer des conseils.

— Moi, à votre place, ma chère, je me révolterais !

L'admirable Denise se contentait de sourire :

— A quoi bon ? Léon n'est pas plus méchant qu'un autre, il m'échauffe un peu les oreilles. Mais je voudrais pouvoir le lui faire comprendre sans le vexer...

Un jour, Léon, en rentrant de son bureau, trouva Denise la figure décomposée.

— Qu'y a-t-il encore ? grogna-t-il.

— Rien, murmura Denise en détournant la tête.

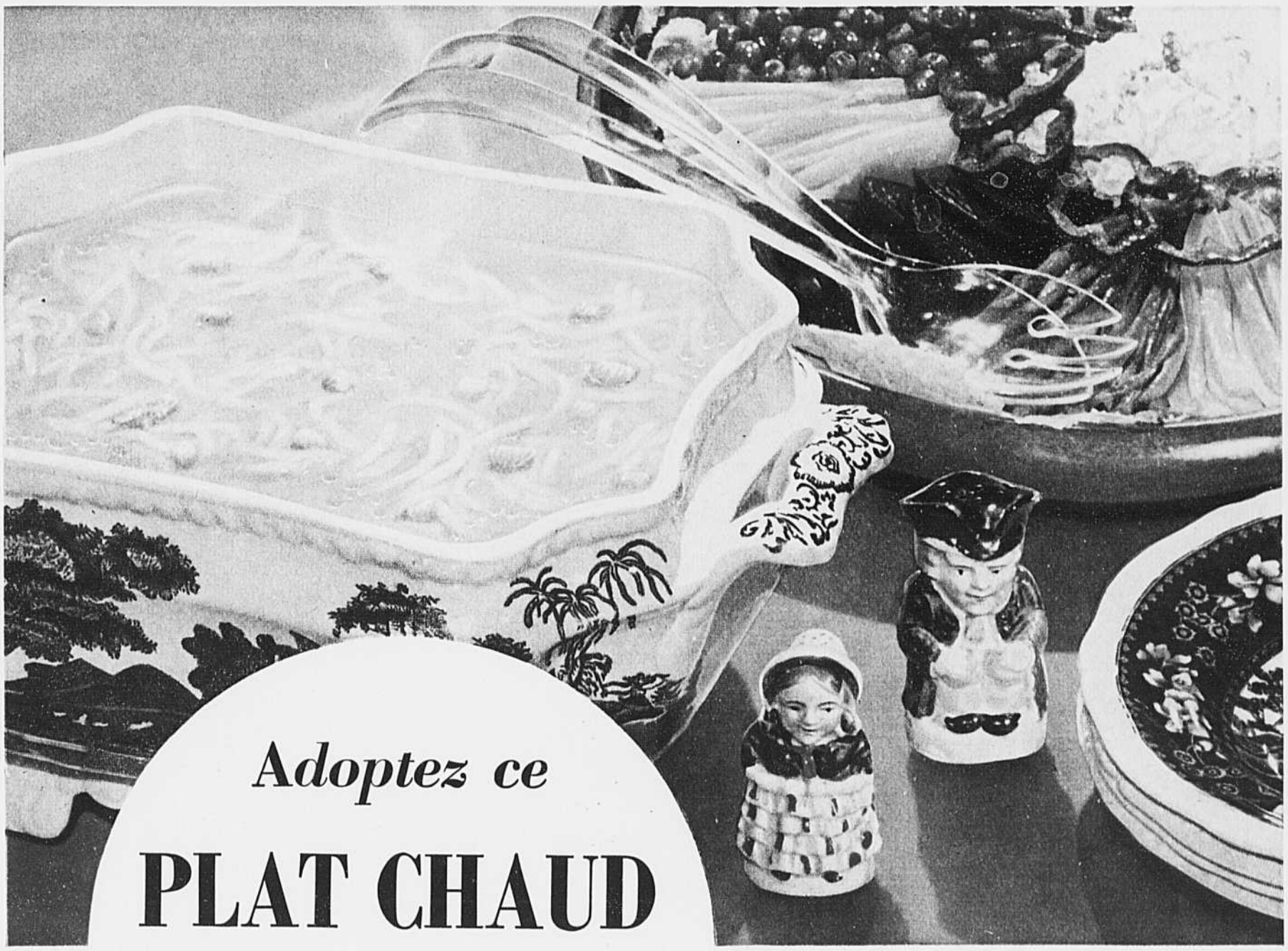
— Comment rien ? Tu me prends pour un imbécile ? Tu as commis quelque balourdise... Je me trompe ?

Denise soupira longuement et répondit :

— Non.

— A la bonne heure ! triompha Léon. Pour une fois, tu es franche ! Allons, confesse-toi. Tu as cassé quelque chose !...

[*Lire la suite page 33*]



Adoptez ce PLAT CHAUD

pour les Simples Repas d'Été

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

Du poulet en abondance, des nouilles aux oeufs dorées, un riche bouillon de poulet en font une soupe très nourrissante

Et quelle délicieuse contribution apporte à vos repas cette délicieuse soupe à l'ancienne mode ! L'odeur du poulet réveille l'appétit en été. Toute la famille prend sa cuiller et commence le repas d'une façon délicieuse — et le finit satisfaite.

Oui, partout les femmes servent la Soupe au Poulet et Nouilles Campbell's d'une façon régulière pendant l'été. Elles savent qu'elle peut tenir lieu de plat chaud pour d'innombrables lunchs et soupers, rendant meilleurs les plats froids. Avez-vous de cette délicieuse soupe sous la main ?

SOUPE AU POULET ET NOUILLES

Campbell's

UN OU DEUX MENUS TYPES

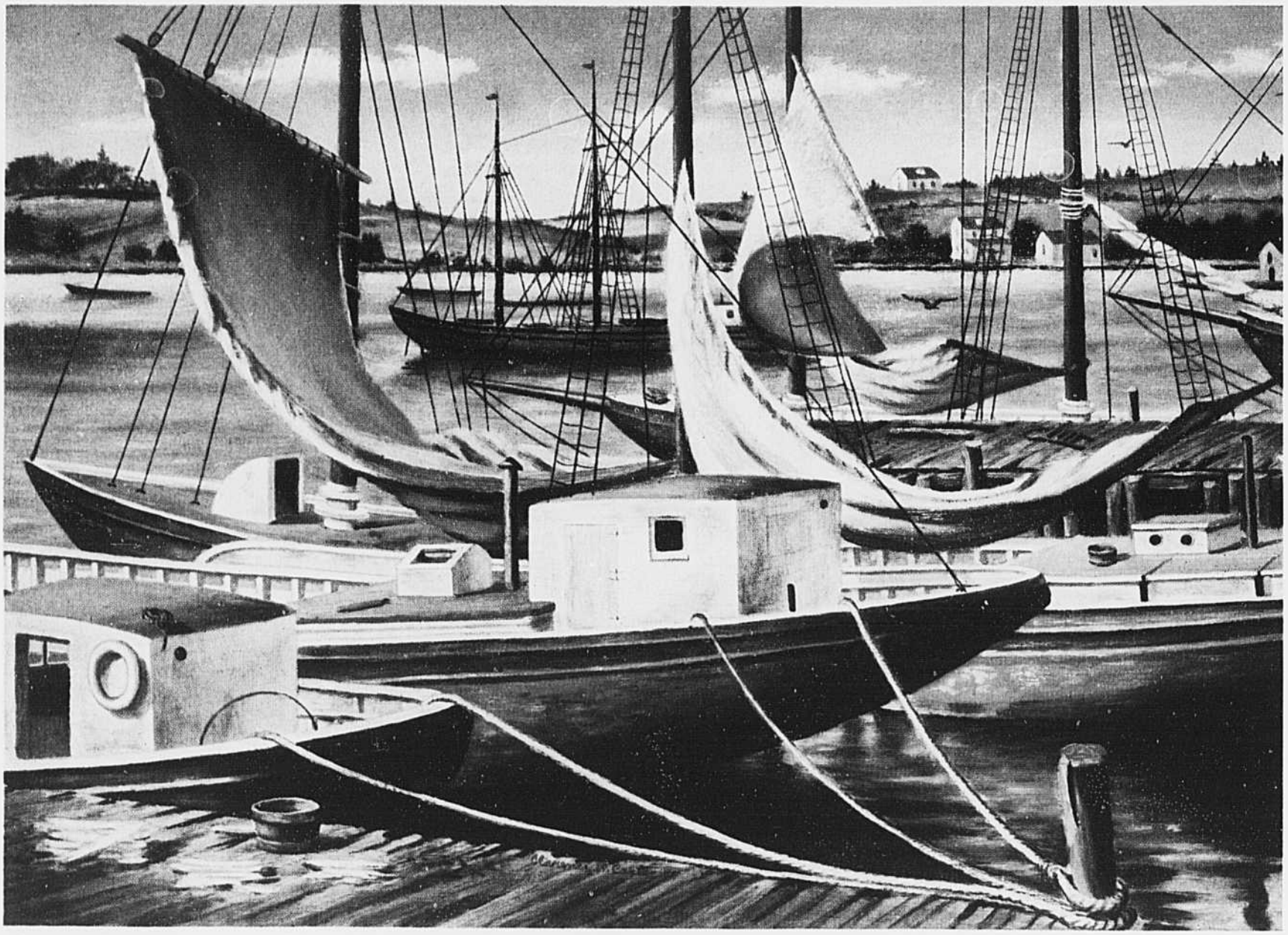
Soupe au Poulet et Nouilles Campbell's
Salade de Légumes avec
Fromage Domestique
Muffins de Blé Complet
Framboises — Thé Glacé

Soupe au Poulet et Nouilles Campbell's
Tranches de Viande Froide
Salade de Pommes de Terre
Tranches de Tomates
Petits Pains Croustillants
Cossetarde en petits Pots — Café Glacé

C'est moi qui suis veilleur de nuit,
Je sonn' les douz' coups de minuit;
Une soupe chaude à l'ouvrage,
Suffit pour me donner courage !

LES SOUPES CAMPBELL'S SONT LES FAVORITES DU QUÉBEC

LE CANADA EXPORTE DE LA MORUE DANS LE MONDE ENTIER



Il est probable que la morue bien en chair et succulente que vous dégustez avec tant de plaisir soit un produit du Canada. Les flottes de pêche canadiennes fournissent à plusieurs pays de nombreuses variétés de poisson de mer, toutes plus appétissantes les unes que les autres.

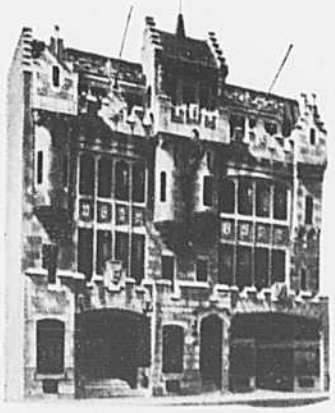
Seagram exalte le Canada avant tout!

Cette annonce est adaptée d'une de celles que la Maison Seagram a créées pour faire connaître, aux peuples des autres pays, le Canada et ses divers produits. Depuis deux ans, ces réclames paraissent dans des journaux et des magazines publiés en plusieurs langues diverses et lus partout dans le monde.

La Maison Seagram croit qu'il est de l'intérêt de tous les Canadiens de favoriser la vente de *tous* les produits canadiens sur les marchés extérieurs. Plus les autres pays connaîtront la qualité, la variété et le renom des produits canadiens, plus il y a de chances qu'ils achètent de nous. C'est pour cette raison que la Maison Seagram publie cette série d'annonces dans le monde entier.

❖ ❖ ❖

Célébrée dans le monde entier, la réputation du whisky Seagram V.O. se fonde sur une tradition de savoir-faire et d'intégrité, et ses qualités sont inhérentes à chacun des whiskys qui portent le nom fameux de Seagram: Seagram's Crown Royal, Seagram's "V.O.", Seagram's "83", Seagram's King's Plate, Seagram's Special Old, Seagram's Three Star.



La Maison Seagram

SEAGRAM'S CROWN ROYAL • SEAGRAM'S "V.O." • SEAGRAM'S "83" • SEAGRAM'S KING'S PLATE
SEAGRAM'S SPECIAL OLD • SEAGRAM'S THREE STAR

Dans le Monde Sportif

PAR OSCAR MAJOR

LE PSYCHOLOGUE SAIT DECOUVRIR, CHEZ LES SPECTATEURS, DES COTES PIQUANTS

Pour tout spectateur du baseball qui prend son sport favori au sérieux, il est parfois difficile d'accepter une défaite, de subir un revers, sans maugréer quelque peu. Intempérant dans la victoire, on se montre assez souvent immodéré dans le revers. Alors, les malheurs suppriment les proportions.

On s'en rend compte, lorsqu'on assiste à une joute des plus corsées, au Stadium, ou même sur un terrain semi-professionnel ou amateur. Que d'exhortations pressantes, que d'imprécations plus ou moins déséquilibrées à l'adresse de tel ou tel joueur, du gérant et plus souvent de l'arbitre! Si parfois le lanceur devient instable, perd du terrain et menace d'envoyer à l'eau une plantureuse avance de son club, les plus enragés partisans de son équipe demanderont sa tête à grands cris. S'il arrive qu'un frappeur, venant au bâton, dans un moment d'urgence, ne fournisse pas le coup bienfaisant qui fera osciller le sort de la partie en faveur de son équipe, il sera cloué impitoyablement au pilori. De plus, la réprobation retombera assez fréquemment sur l'arbitre, qui n'aura pas poussé l'indulgence à changer les prises en balles, ou qui n'aura pas daigné accorder au frappeur un but, quand il est ostensiblement hors jeu.

Il est très intéressant d'étudier ces saillies de caractère de la part des spectateurs. Certains d'entre eux resteront impassibles, en présence de l'événement le plus étonnant d'une joute. Pour eux, un coup de circuit n'aura guère plus d'importance qu'un simple. Au point de vue émotivité, un point ne les fera pas plus sortir de leur catalepsie apparente qu'un but sur balles ou une erreur. Ce sont des gens connaisseurs, qui analysent froidement les différentes phases de la joute.

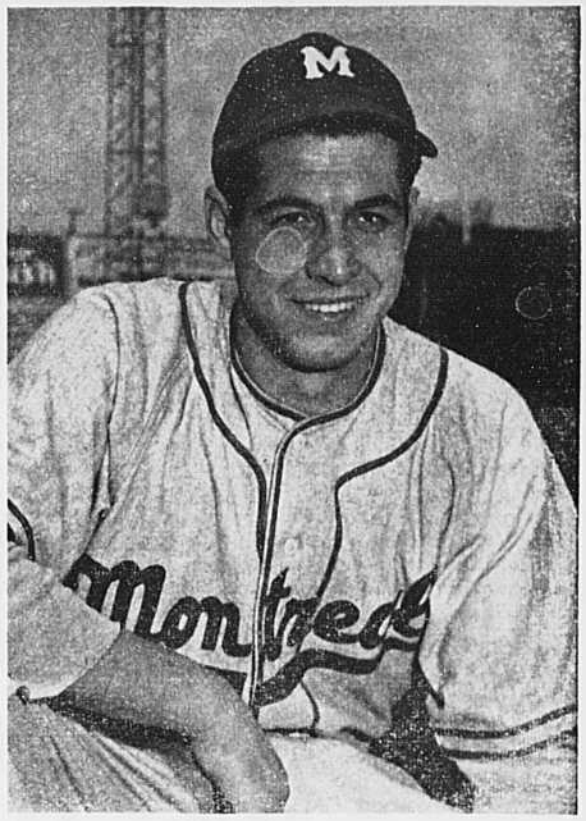
Par contre, d'autres exploseront pour une balle. Ils se lèveront sur leur séant pour une balle bal lancée, un but volé à la Sam Jethroe. La moindre contorsion du lanceur adverse provoque une épidémie de cris bruyants. Un coup retenu (bunt) d'un Giongriddo, qui n'est pas couvert par l'adversaire, met la foule en grande joie, car elle y voit souvent un signal de ralliement, qui se fait attendre depuis plusieurs manches.

Observez le défilé d'une assistance, laissant le Stadium, après une partie. Si la victoire a souri au club favori, tous ont une physionomie gaie, exubérante et ils sortent en groupes bavards comme des essaims d'abeilles. Ils commentent les plus beaux exploits de la joute; ils son pleins d'éloges pour tel ou tel joueur et ils n'ont pas d'expressions assez vives pour caractériser leur admiration. Par contraste, étudiez la même foule, qui part du terrain après la défaite de ses favoris C'est un livide défilé, et, sur la figure de la plupart, vous pouvez facilement retracer l'amertume, parfois la colère et souvent l'empreinte d'un désappointement que le mutisme hébété rend avec une singulière signification. Si quelques-uns restent cois et vouent aux gémonies les artisans de la défaite de leur club, d'autres, moins taciturnes et plus expansifs, glosseront impitoyablement, et souvent à tort et à travers, sur les causes du revers. "Ah, si le troisième but avait bien lancé!" Ou bien, si le receveur n'avait pas laissé tomber ce malencontreux "foul"! Ou encore, pourquoi le lanceur a-t-il pris une chance sur tel gros frappeur, après lui avoir donné deux bonnes "strikes"? Il aurait bien mieux agi en le passant! Tout comme si le lanceur était impeccable et s'il ne lui était pas permis de connaître les hasards de la partie en prenant des risques, après avoir exécuté à la lettre les ordres du receveur et du gérant.

A côté de ces deux catégories de spectateurs, il s'en trouve une autre qui observe le juste milieu et pour laquelle la saine observation et la juste critique (non pas celle des gérants de seconde main qui fourmillent un peu partout) ne sont tempérées par aucun calcul mesquin.

Conscients des faiblesses humaines, ils tiennent compte des facteurs et de leurs effets, des accidents du terrain, etc. S'ils critiquent, c'est toujours avec une bonne dose d'équité qu'ils le font.

Ce sont généralement les plus aptes à discerner les véritables causes d'une victoire ou d'une défaite. C'est de cette trempe de gens qu'il faut attendre un jugement sain et impartial, tout en respectant l'opinion, moins exercée des autres spectateurs, parce qu'elle est plus impulsive, conséquemment moins avisée. Il arrive, parfois, qu'on rencontre de ces fervents amateurs impulsifs qui touchent du doigt le bobo, mais le cas est des plus rares. [*Lire la suite page 46*]



STEVE LEMBO, en haut, jeune receveur des Royaux de Montréal, appelé à devenir l'un des meilleurs receveurs de la Ligue Internationale dans une couple d'années, maîtrisera les rapides des voleurs de buts du Rochester, au cours de la présente série. — Ci-dessus, OMAR LOWN, le rapide lanceur du Montréal, ayant secoué la déveine qui s'est acharnée à lui, depuis le début de la saison, aidera grandement les équipiers du gérant Clay Hopper, du 15 juillet au 11 septembre, en remportant 8 ou 9 victoires sur 12 essais. — A gauche, les petits orphelins de Tokyo, Japon, aiment, eux aussi, à faire signer les noms de leurs joueurs favoris sur des morceaux de papier, éventails, etc. — Au centre, on voit, tenant en main un éventail, le Joe DiMaggio des Nippons, tandis qu'à sa droite le Babe Ruth du Japon autographie quelques livres et feuilles de pointage, dans le kiosque du club Koraku, la plus forte équipe des fils du Soleil Levant.

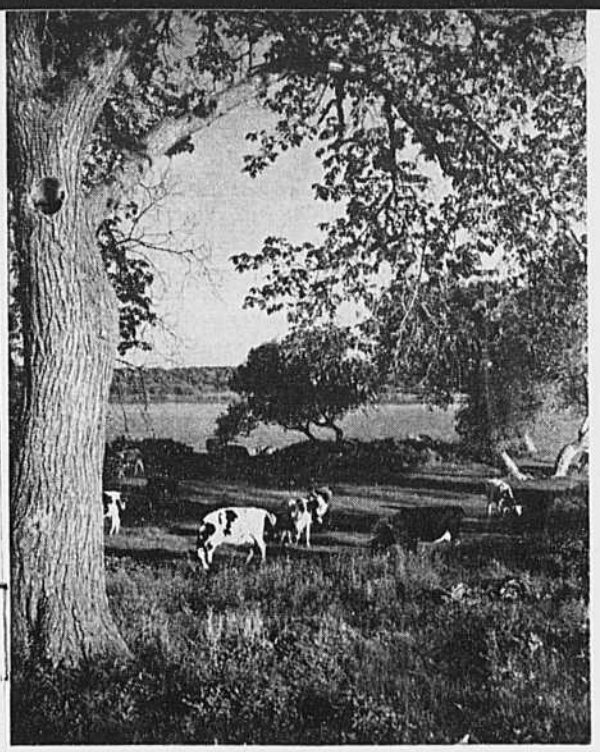
Ci-dessus, un photographe de New-York a eu bon vent ces derniers temps en apprenant que le *Nieuw Amsterdam* venait de Hollande avec 1,032 immigrants à son bord. Il lui a été donné de "croquer" une de ces belles familles comme il s'en trouve beaucoup au Canada français. En l'occurrence, il s'agit de celle de M. *Franciscus Van Bakel* qui se compose de 11 enfants tout grouillants et bien vivants. Les Van Bakel viennent donc sur les traces de leurs ancêtres tenter leur chance dans le Nouveau Monde.

Montacute, près d'Yeovil, dans le Somerset, reste un magnifique exemple d'un grand manoir anglais des dernières années de la reine Tudor Elizabeth, morte en 1603. Montacute a été bâti par sir Edward Phelips, grand avocat de l'époque, et il est resté dans sa famille jusqu'à ce que la maison passât au National Trust. Le manoir, construit de pierre de l'endroit qui a pris avec le temps une belle teinte jaune, est en forme de H. Dans le jardin du nord, se trouvent un étang de nénuphars et des haies d'ifs irlandais.

ÇA et LÀ par L'IMAGE

Ci-dessous, une scène pathétique qui nous rappelle combien la misère existe encore en Grèce. Ces sacs de sucre qu'on aperçoit, constituent une partie des secours envoyés à ce malheureux pays par l'aide américaine, et le petit bonhomme mange goulûment ce qui a pu s'en échapper dans la manutention. — Ci-contre, DAN TAYLOR, âgé de 28 ans, a appris que sa jeune épouse venait d'être victime de la polyomiélite. Comme Taylor se trouvait en Allemagne occupée, il apprit la nouvelle par radio et fut transporté en toute hâte, par avion, à Los Angeles.

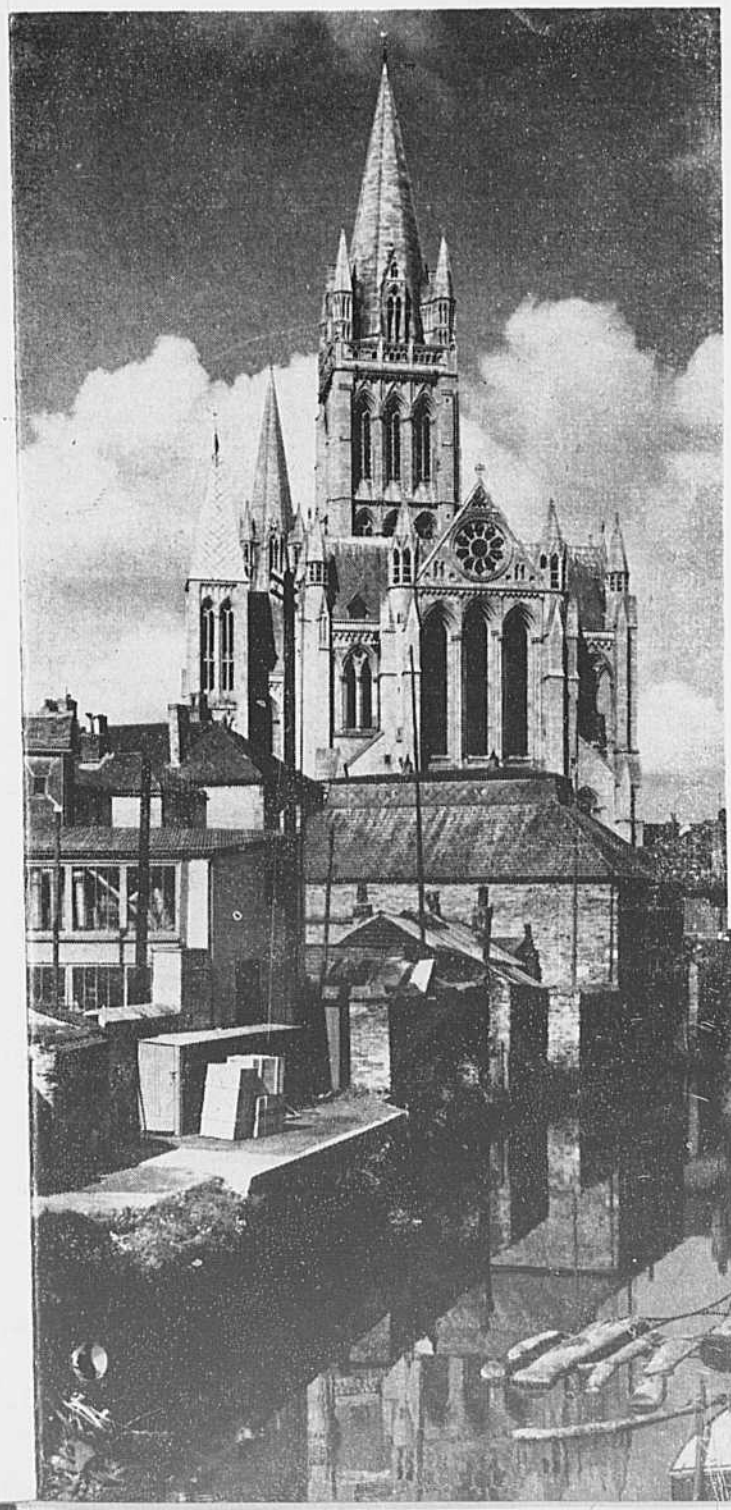
Ci-dessous, trois soeurs, 184 ans d'âge, 147 ans de travail dans l'imprimerie. Ce sont, de gauche à droite, LUCIENNE, veuve BALTZINGER, 65 ans d'âge et 52 ans d'activité dans la même maison; BLANCHE, 56 ans d'âge et 44 de métier; EVA, 63 ans d'âge et 51 de métier. Elles furent, parmi d'autres ouvrières parisiennes de l'imprimerie, récompensées au Palais de la Mutualité où avait lieu une remise de médailles aux employés et ouvriers de l'Edition et des Industries du Livre ayant 20 ans et 50 ans de service continu.

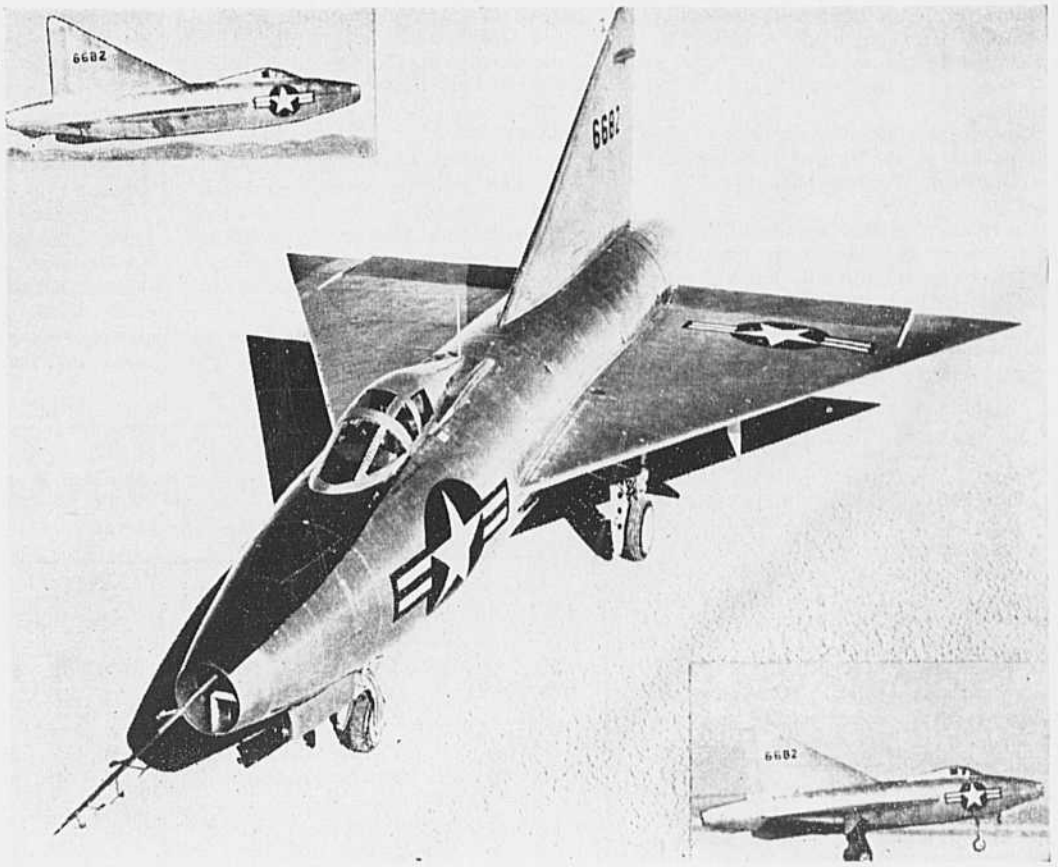


Une scène bucolique qui, sans doute, aurait tenté Corot. Cette pastorale est pourtant située bien loin de celles peintes par l'artiste puisqu'elle a pour théâtre les bords de la Rivière Rouge, aux environs de Winnipeg. On a peine à croire qu'il s'agit de cette même rivière dont les inondations causent tant de ravages au printemps. Photo C.N.R.

JOSEPHINE, la guenon tenue par l'inspecteur ERNEST SABOURIN, a contribué à la capture de JO-JO qu'on voit aux mains de GERRY KELLY. JO-JO s'était glissé hors de sa cage durant une représentation de carnaval à Ottawa. L'attrait de Joséphine lui parut préférable à la liberté.

DANIEL McCARTHY, un soldat américain de New Hyde Park qui a servi en Allemagne et a décidé de s'y fixer pour de bon. Il téléphone de Francfort à sa mère, qui habite Long Island. Celle-ci essaie en vain de convaincre Daniel de ne pas renoncer à sa citoyenneté américaine. Chercher la femme...





Ci-dessus, tel est le dernier mot en fait de lignes aérodynamiques pour avions à réactions au turbo-gaz. Par l'étoile, on aura vu qu'il s'agit d'un avion américain destiné à l'aviation militaire de nos voisins. — Ci-contre, une vue de la cathédrale de Truro, en Cornouailles, Angleterre. Sa construction, commencée en 1880, a duré trente ans. On y a employé les célèbres granits de la région. Son clocher de 250 pieds de hauteur est un hommage à la mémoire de la reine Victoria. Le plancher est en mosaïque de marbre et le choeur est orné de lapis-lazuli.

GEORGETTE AUX TROIS FIANCES

[*Suite de la page 9*]

Il y avait peu de monde dans ce train, et il devait avoir, dans les couloirs, tout l'espace favorable pour se promener!...

Georgette gardait le souvenir de son visage un instant entrevu: un visage jeune, énergique et dur, entre trente et quarante ans; des traits réguliers; la moustache rasée...

Durant quelques minutes, la jeune fille, qui avait eu la désagréable surprise, en sortant de sa somnolence, de voir braqués sur elle les yeux de l'inconnu, épia le couloir redevenu désert. L'homme ne reparut pas. Elle eut un petit sourire nerveux, et se prit à murmurer:

— Que je suis bête!...

Puis elle n'y pensa plus, reportant son esprit vers Mirecourt et son "château"... Au reste, elle approchait, maintenant. Elle se leva pour descendre sa valise, et le léger bruit qu'elle fit réveilla la vieille dame, qui lui sourit:

— Vous êtes arrivée, mademoiselle?

— Oui, madame...

— Vous descendez à Mirecourt!... Jamais vous n'allez trouver un hôtel dans ce petit pays!...

— On vient m'attendre à la gare...

Elles avaient ainsi échangé déjà quelques mots, pour tuer le temps; mais elles n'étaient bavartes ni l'une ni l'autre...

Elles en restèrent là.

— Au revoir, madame!... dit Georgette, poliment.

Puis elle sortit dans le couloir, sa valise à la main. Peut-être n'était-elle pas tranquille?...

Elle jeta un regard jusqu'au fond du couloir et, instantanément, se sentit rassurée. Un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres.

L'homme au cache-col rouge avait disparu.

Sant doute avait-il regagné son compartiment? A moins que, passant par les soufflets, il n'eût changé de wagon?...

Georgette Lemaire ne devait jamais connaître de réponses à ces questions, car le train ralentissait, sifflait, puis s'arrêtait le long du quai de la petite page.

La jeune fille était arrivée.

Son aventure commençait!...

III

L'HOMME au cache-col rouge était descendu quelques minutes avant Georgette Lemaire, alors que le train roulait encore. Visiblement, il était pressé.

Il devait agir, également, selon un plan bien établi, car il n'hésita pas une minute. Tout de suite, il traversa le quai, sortit de la gare et, à grands pas, il se perdit dans la nuit.

Bien entendu, la petite bourgade était endormie, et presque aucune lumière n'y brillait. Le paysage était sinistre, envahi par une de ces brumes de printemps pernicieuses, derniers vestiges de l'hiver qui s'enfuit.

L'inconnu n'alla pas loin. Il s'engagea dans un petit chemin creux qui longeait d'abord la voie ferré, puis s'en écartait pour gagner la campagne...

Il s'arrêta bientôt. Une voiture automobile se trouvait là, tous feux éteints. Un homme, coiffé d'une casquette rabattue sur les yeux et vêtu d'une veste de cuir dont le col relevé empêchait de distinguer le visage, se tenait au volant et semblait somnoler. Il sursauta à l'arrivée de l'inconnu, qui, passant la main par la portière, lui pinçait le bras en grommelant:

— Salut!...

— Ah!... c'est toi?... fit l'autre sans s'émouvoir. Bonsoir!... Le train a eu du retard?...

— A peine. Dix minutes!...

— Alors?

— Tout va!...

Ce laconique entretien n'avait exigé que quelques secondes, suffisantes pour éveiller l'attention d'un troisième personnage, confortablement installé à l'intérieur de la voiture, qui était un élégant cabriolet. Ce personnage se pencha par la portière et murmura, d'une voix étrangement douce, au timbre révélateur:

— Bonsoir, Maurice...

C'était une femme. Dans les ténèbres, avec lesquelles elle se confondait d'autant plus qu'elle était drapée dans d'épais voiles de deuil, on la distinguait à peine, malgré un pâle rayon de lune... Elle devait être jeune, car il y avait une sorte de vivacité dans ses gestes, une certaine nervosité aussi...

L'homme au cache-col rouge, qui répondait donc au prénom de Maurice, répliqua simplement:

— Bonsoir, Ginette!...

— Quoi de nouveau? interrogea la dame en noir.

— Que diable veux-tu bien qu'il y ait de nouveau!... maugréa l'inconnu du train. Allons, en route, ne perdons pas de temps!...

Ce disant, il ouvrit la portière du fond et se laissa tomber sur la banquette, aux côtés de la jeune femme, qui se recula pour lui livrer passage. Puis la portière claqua, avec un bruit sec, et le nommé Maurice se pencha en avant:

— Vas-y, Albert!... Tu connais l'itinéraire?...

— Oui, bien sûr!... Toujours le chemin du Grand-Chêne?...

— Le chemin du Grand-Chêne, oui!... Ensuite, tu t'arrêteras au carrefour des Ecureuils...

— Compris!...

L'auto démarra, silencieuse et souple. Elle n'allait pas très vite, à cause de l'obscurité, et parce que ses phares, mis en veilleuse le plus étroitement possible, éclairaient à peine. Mais son conducteur devait connaître parfaitement le chemin.

La dame en noir avait pris le bras de Maurice et interrogeait encore:

— Tu as fait bon voyage, alors? Pas d'incident?...

— Mais non, rien!... répondit l'homme au cache-col rouge avec une nuance d'impatience. Ne sois donc pas inquiète...

— C'est stupide!... dit-elle, mais... mais je ne suis pas tranquille!... J'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose...

— Il n'arrivera rien que ce qui est prévu!...

Tous deux se turent. L'automobile roulait dans les ténèbres, s'écartant de la voie ferrée où filait un serpent de feu: c'était le train qui venait de repartir et dont on voyait disparaître déjà, dans le lointain, la lumière rouge, tremblotante, du fourgon de queue...

Et, au même moment, Georgette Lemaire, toute seulette et perdue, s'éloignait de la gare déserte, à petits pas hésitants, sa valise à la main, fouillant la nuit d'un regard dilaté...

L'auto était loin, maintenant, et la femme en deuil se lamentait:

— Quel long détour!...

— C'est plus prudent, trancha Maurice.

Il ajouta, d'une voix dure:

— Tais-toi, je t'en prie!... J'ai assez de tes jérémiades!...

Puis, se penchant vers le chauffeur:

— Plus vite, Albert!... Il faut que nous soyons aux Ecureuils dans dix minutes...

L'auto s'enfonça dans la nuit.

IV

A PEINE sortie de la gare, Georgette vit s'avancer vers elle une forme sombre, qui faisait de grands gestes bizarres. Instinctivement, la jeune fille recula, prise d'une frayeur subite, indéfinissable...

Mais la silhouette se rapprochait d'elle et fut bientôt à la frôler, tandis qu'une voix pâteuse énonçait péniblement ces paroles:

— C'est bien à mademoiselle Lemaire que... que j'ai l'honneur... l'honneur de... Ho!...

L'homme avait le hoquet, et il titubait.

— C'est moi-même, trancha la jeune fille, assurant son sang-froid. Que me voulez-vous?...

— Je suis Pascal, mademoiselle, le vieux Pascal... ho!... et M. Michel m'a dit comme ça... ho!... de vous prendre à la gare, et puis... Mais donnez-moi donc votre valise, mademoiselle!...

Georgette obéit, machinalement, quoique défavorablement impressionnée. L'homme était abominablement ivre, mais paraissait inoffensif. La jeune fille hocha la tête en soupirant: si c'était cela, le «dévoué» Pascal dont parlait son oncle!... Enfin, elle ne pouvait que le suivre, d'autant qu'il balbutiait, désignant un faible halo de lumière fauve:

— La charrette est là, mam'zelle...

Ils firent quelques pas ensemble, l'un suivant l'autre, et Pascal titubait toujours, en portant la valise, dont le poids l'entraînait. Il put néanmoins se jucher sur le siège, et la voyageuse prit place à côté de lui. Le cheval s'ébranla de lui-même, et le véhicule s'engagea dans un sentier rocailleux, à peine assez large pour lui livrer passage...

— Vous avez fait... ho!... un... bon voyage?...

Pascal semblait rempli de bonne volonté, mais il dut bientôt renoncer à parler, car sa langue trop lourde s'y refusait. Au surplus, la jeune fille lui répondait à peine, n'articulant que les mots nécessaires... Jamais, de sa vie, elle n'avait, certes, rencontré pareil ivrogne!...

Maintenant, la voiture cheminait en pleine campagne, au pas lent, balancé, du cheval. Il n'y avait pas de lune, et tout l'horizon restait sombre. Le chemin forestier semblait un vrai coupe-gorge.

A la lueur dansante de la lanterne, qui projetait sur eux un pâle reflet, Georgette Lemaire contemplait, à la dérobée, son compagnon. N'eût été son ivresse — et à quel degré! — qu'il ne lui eût pas été antipathique. Pascal avait même l'air d'un brave homme. Il avait largement dépassé la cinquantaine et portait une barbe inculte qui lui faisait un vrai visage de braconnier... Mais Georgette, au bout d'un moment, cessa d'avoir peur de lui. Il restait, dans son ivresse, — dont il se rendait compte, — fort poli, et il eut un geste gauche pour ramener sur les genoux de la jeune fille une couverture qui traînait dans la voiture:

— Les nuits sont fraîches, ma petite... ho?... demoiselle!...

— Sommes-nous encore loin de la maison de mon oncle? interrogea la jeune fille en s'enveloppant de l'étoffe rude.

Elle interrogeait anxieusement l'horizon et finit par apercevoir, sur les indications de son triste cocher, une masse confuse entourée de grands arbres, flanquée de deux tourelles pointues. Tout se découpait fantastiquement en ombres chinoises sur le fond du ciel nuageux, auréolé d'un imperceptible rayon de lune... Une lumière lointaine brillait à une fenêtre, dans les feuillages...

— C'est là-haut, fit Pascal. Nous y serons dans... ho!... dix minutes!...

Georgette respira, soulagée, et la charrette poursuivit sa route, cahincaha. L'endroit était sinistre, la région désolée. Un chien aboya quelque part, dans les lointains ombreux. Des oiseaux noirs planaient sur une ferme isolée. Une chouette hulula lugubrement, invisible, et Georgette tressaillit longuement.

Elle réagit pourtant et même dit, voulant se montrer aimable:

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	7	2	6	4	3	8	2	5	7	3	6	2	8	4
V	L	V	O	U	G	A	B	N	O	O	F	N	V	O	O
7	2	6	4	3	7	2	5	8	3	6	2	5	3	4	2
U	O	G	U	O	S	U	U	N	R	R	S	S	T	T	A
8	4	7	2	6	5	3	8	4	2	6	5	3	7	2	4
N	P	S	I	O	E	U	E	O	M	S	T	N	E	E	U
5	2	7	4	3	6	5	2	8	4	3	6	2	5	7	4
E	P	R	R	E	B	S	O	N	L	V	E	U	C	E	E
8	3	6	5	2	7	4	3	8	5	2	6	4	3	7	2
O	O	N	H	R	Z	S	U	U	A	V	E	A	S	D	O
8	5	2	6	3	7	4	8	2	5	3	6	4	2	7	3
V	N	U	F	S	E	R	E	S	C	O	I	T	M	C	U
5	2	8	6	3	7	5	2	8	3	6	4	8	2	5	3
E	E	L	C	R	U	U	M	L	I	E	S	E	E	X	T

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Il y a du bon vin dans votre région, n'est-ce pas?... Je crois même que vous devez l'aimer, monsieur Pascal!... Oh!... ça n'a pas d'importance!...

Il hoqueta, les yeux soudain embués de grosses larmes d'ivrogne:

— Vous êtes bien bonne, ma petite demoiselle!... Ho!... Et bien indulgente aussi, davantage que monsieur... ho!... que M. Michel, qui tient sa cave fermée et qui... ho!...

Elle ne put s'empêcher de sourire:

— Alors, vous allez boire à l'auberge du village?...

— Euh!... c'est-à-dire... ho!... On ne peut... on ne peut rien vous cacher, mademoi... ho!... selle!... Oui, bien sûr, j'ai vidé, cet après-midi, et puis ce soir, avant de descendre à la gare... ho!... quelques bonnes bouteilles avec Albert...

— Albert?...

— Il est généreux!... C'est le fermier du Grand-Chêne...

— Le Grand-Chêne?...

— Une riche propriété des... ho!... environs... plus riche encore que le château de votre... ho!... oncle...

— Ah!... oui?... fit Georgette, indifférente au fond, et qui ne parlait maintenant que pour lutter contre l'ambiance désagréable, inquiétante et sinistre, de la campagne endormie. Mais est-ce que nous n'allons pas bientôt arriver?...

— On finit bien toujours par arriver, dame!...

Sur cette réponse sibylline, Pascal donna un coup de fouet maladroit à sa monture, pour la stimuler un peu. Le cheval fila un peu plus vite, malgré la pente, et la charrette grinça de tous ses essieux... Il y eut un grand coup de vent.

— Patience!... mademoiselle!... reprit Pascal. Nous y... ho!... nous y voilà bientôt... Voici les Ecureuils...

— Quels écureuils? Où ça? Où voyez-vous des écureuils, vous?...

Il rit:

— C'est le nom d'un carrefour d'ici... ho!.. le carrefour des Ecureuils, et lorsque... oh!... ho!.... ho!... ho!...

Mais, cette fois, ce n'était plus l'ivresse qui faisait ainsi hoqueter le bonhomme, et cette succession d'exclamation exprimait ensemble sa stupeur, son effroi, son désarroi, sa terreur, tout en voulant s'adresser à son cheval comme un ordre impératif.

— Ho!.. ho!...

— Ah!... répondit, en écho, un cri déchirant de Georgette Lemaire, qui se dressa tremblante.

Car, brusquement, la charrette, en grinçant, s'était arrêtée, et le cheval s'était cabré, puis immobilisé, saisi par la bride, tandis que, des fourrés bordant le carrefour des Ecureuils, deux hommes venaient de surgir, menaçants, tels des diables jaillissant de la nuit!... Le visage de ces hommes était invisible, dissimulé sous un lambeau d'étoffe sombre. Ils ne perdirent pas une seconde et agirent avec une rapidité et une brutalité déconcertantes, prenant littéralement d'assaut la pauvre charrette!... C'est à peine si Georgette Lemaire put réaliser ce qui lui arrivait!... Elle cria, instinctivement, la gorge serrée:

— Au secours!...

Puis, aussitôt, malgré qu'elle se débattit, elle se sentit saisie à bras-le-corps par l'un des deux hommes, qui était monté sur le marchepied, et qui la tirait à lui !... La seconde d'après, il la posa rudement sur le sol. Elle faillit perdre l'équilibre, mais se raccrocha à la roue...

Le cheval ruait tant et tant qu'il eut bientôt raison du fanal suspendu. La lanterne décrochée roula à terre et s'éteignit. La confusion devint extrême.

Quant à Pascal, il y avait longtemps déjà qu'il gisait au beau milieu du chemin, étendu sur le dos, incapable, dans l'état où il se trouvait, de toute résistance, et facilement jeté à terre par quelques coups de poing. Meurtri d'horions, il ânonnait de plus en plus et ne pouvait se redresser!...

— Au secours!... hurla désespérément Georgette, qui sentait que son ravisseur cherchait à l'entraîner dans le bois proche. Au sec...

Le reste s'étrangla dans sa gorge. Elle crut vivre un rêve. Une troisième ombre avait surgi on ne savait d'où, bondissant sur les deux autres, et il s'ensuivit un invraisemblable imbroglio, un véritable corps à corps!... L'homme qui la retenait dut lâcher prise, en grommelant un sourd juron, et, atteint d'un coup de pied au creux de l'estomac, il alla promptement rejoindre Pascal sur le sol !...

Quant au second individu qui avait attaqué la charrette, déjà il s'enfuyait, non par lâcheté, mais probablement par prudence, longeant la lisière du bois, et intimant à son compagnon, sur un ton qui n'admettait point de réplique, l'ordre de le suivre:

— Vite, vite!... sifflait-il. Viens vite!... Filons!...

Leur coup raté, les deux vauriens ne se souciaient guère de s'attarder en ce lieu!... Celui à qui s'adressait cette invitation ne se la fit pas répéter. Il se releva d'un bond et rejoignit son complice. Tous deux s'engouffrèrent dans les fourrés, où ils disparurent aussi vite qu'ils en avaient surgi... Au dernier instant, l'agresseur de Georgette avait ramassé son cache-col, trop révélateur, un gros cache-col de laine rouge... Et ces deux hommes, empruntant des sentiers couverts, mirent trois minutes à peine à rallier un petit cabriolet où les attendait une mystérieuse dame en noir, qui parut à la fois — chose étrange — consternée et satisfaite de leur échec. L'auto démarra en silence, puis accéléra l'allure et se perdit dans la campagne. Le tragique incident, de ce côté-là, était clos.

Pendant ce temps, Georgette, interdite, contemplait son sauveur. Celui-ci avait rapidement renoncé à poursuivre les inconnus et se tenait devant elle. Il avait rallumé la lanterne; elle le voyait en pleine lumière...

— Oh!... monsieur!... balbutia-t-elle, encore tout émue. Comment vous remercier?...

Elle lui souriait, exquise, et il la regardait avec une admiration timide. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, robuste — il l'avait prouvé — et bien découplé. Il portait une veste de chasse en velours à côtés et avait les jambes gainées de cuir. Il souriait, lui aussi:

— Pas de mal, mademoiselle? Et pas trop peur?...

— Non, fit-elle. Merci. C'est fini. C'est passé.

Pascal, à son tour, se relevait. L'algarade l'avait tout à fait dégrisé. Il s'écria:

— C'est donc toi, Claude!... Et bien! mon gars, nous te devons une fière chandelle, la demoiselle et moi !...

Il le présenta à Georgette, qui lui serrait doucement la main:

— Claude Hardier, le garde-chasse de la *Forestière*, une propriété de par là!

— Je faisais ma ronde, expliqua le jeune homme, lorsque j'ai entendu des cris, des appels, et, ma foi, j'ai accouru... Mais que s'est-il donc passé?...

— Ma foi, je n'en sais fichtre rien!... soupira Pascal en se frottant les côtes. Nous avons été assaillis par des rôdeurs... Je ne comprends pas!...

— Enfin, tout est bien qui finit bien!... conclut Georgette, remontant dans la charrette.

Tous, ils devaient comprendre par la suite. Mais, pour l'instant, le mystère subsistait, et nul ne cherchait à l'approfondir, heureux d'en être quittes à bon compte. La jeune fille ne songeait même pas à établir un rapprochement avec l'inconnu du train. D'ailleurs, elle

Plus de "chevelure d'été" terne et rêche - employez Vitalis et le "traitement de 60 secondes"

Le soleil ardent et l'eau ont tôt fait de délustrer votre chevelure. Cet été, gardez votre chevelure plus saine, plus attrayante; employez Vitalis. Vitalis lui donnera une apparence soignée, naturelle, lustrée. Avec Vitalis pas de taches huileuses, pas de striures blanchâtres embarrassantes, pas d'apparence "pommadée". Vitalis ne contient que de fines huiles végétales qui conditionnent vos cheveux—les rendent plus soyeux.

Essayez le "traitement de 60 secondes" de Vitalis,

50 secondes pour frictionner— 10 secondes pour peigner. Vitalis stimule votre cuir chevelu comme ne peuvent le faire les pommades et les huiles non alcoolisées. Il débarrasse des pellicules libres . . . aide à freiner la chute excessive des cheveux. Procurez-vous Vitalis dès aujourd'hui.

Pour rehausser l'attrait de votre chevelure.

Un produit Bristol-Myers Fabriqué au Canada

commençait, inconsciemment, de nourrir d'autres pensées: elle regardait son sauveur et le trouvait de plus en plus sympathique. L'amour naissait entre eux, imperceptiblement...

Ils échangèrent encore quelques mots. Puis Claude Hardier reprit sa ronde, tandis que Pascal et Georgette rentraient sans encombre au «château».

V

UN clair soleil brillait, faisant oublier à Georgette Lemaire les tragiques événements de la nuit. Il faisait un temps doux, et le parc en friche du «château» paraissait beaucoup moins sinistre.

L'accueil de l'oncle Michel avait dépassé, dans le sens favorable, ce que la jeune fille en attendait. Michel de Mirecourt était un grand bonhomme, osseux, nerveux, sec comme un sarment de vigne; il n'était pas immobilisé à proprement parler par son attaque de goutte, mais pouvait se mouvoir à l'aide d'une canne, marchant courbé en deux. Il passait d'ailleurs le plus clair de son temps dans la bibliothèque de la vieille tour, la seule pièce habitable de cette morne bâtisse.

Son humeur, sans doute, était exécrable, et Georgette en avait eu tout de suite un exemple en voyant l'accueil qu'il avait fait à Pascal ivre; il l'avait si sévèrement réprimandé que le pauvre homme ne savait plus où se mettre!... Il lui avait même dit, en manière de conclusion:

— Je t'ai déjà défendu de fréquenter Albert!... Tu sais bien que je n'aime pas les gens de ce coin-là!...

La scène avait été si violente que Georgette avait dû intervenir en faveur du domestique (le seul qui fût au «château», elle l'avait appris par la suite). Pascal, qui était, au fond, un brave homme, avait fait amende honorable, et tout était rentré dans l'ordre.

Mis au courant de l'agression de la nuit, Michel de Mirecourt, qui ne s'était pas couché pour attendre sa nièce, s'était borné à hausser furieusement les épaules, en marmottant des paroles inintelligibles. Il avait, cependant, laissé échapper ces mots, que Georgette devait se rappeler par la suite:

— De mieux en mieux!... Ça ne m'étonne pas!... Décidément, les moyens ordinaires de pression ne suffisent plus à cette bande de...

Peu importait!... On comprendrait plus tard. Le principal était que le calme fût rétabli. Et Georgette s'en félicitait...

Sans doute, le vieux Michel de Mirecourt était-il, par plus d'un côté, un fieffé original. Mais il n'avait pas mal reçu sa nièce, prononçant même, sur le passé, des paroles d'absolution.

Toutefois, il mûrissait un plan bien arrêté, que Georgette, non sans stupeur, allait bientôt voir se dérouler...

Les deux premiers jours de l'arrivée de la jeune fille au «château» se déroulèrent dans une parfaite quiétude. Sans être gaie, encore trop éprouvée par son récent chagrin, Georgette Lemaire goûtait une parfaite sérénité.

Elle employait son temps à errer dans la grande maison, qui conservait des coins mystérieux. C'était une de ces immenses habitations de province, surchargée de meubles, pour la plupart de style, et où abondaient les tableux, les vieilles estampes, les bibelots surannés. Les pièces étaient nombreuses, fort grandes et mal chauffées. Leur entretien laissait à désirer, le bon Pascal (ivrogne d'occasion) ne pouvant suffire à tout, et Michel de Mirecourt, au surplus, ne montrant nulle exigence sur ce point.

Le vieillard se tenait de préférence dans sa vieille tour. Il n'y avait là qu'une seule pièce ronde habitable, envahie par les bouquins, royaume des insectes et de la poussière. On y accédait par cinq ou six marches d'un escalier tournant, qui continuait plus haut et conduisait alors à une autre pièce complètement désaffectée, à usage de grenier, encombrée de malles et de vieux meubles, et dont les murs, d'ailleurs, abondamment lézardés, laissaient filtrer l'air froid du dehors.

Le soleil ne dura pas. Le printemps s'annonçait pluvieux. Le parc manquait de charme. Georgette y errait pourtant volontiers, rêveuse, toute seule, plongée dans des réflexions d'une douceur ineffable, inconnue jusqu'alors, qui se teintaient de bleu. Ses pensées se reportaient toujours, quoi qu'elle fit pour lutter contre, vers le beau garde-chasse qui l'avait arrachée aux griffes des inconnus du carrefour des Ecureuils, de Claude Hardier qu'elle ne connaissait pas et n'avait point revu.

L'amour naissait en elle, insensiblement; et il ferait bientôt dans son coeur neuf d'effroyables ravages!... Discrètement, la jeune fille avait cherché à se renseigner; mais Pascal lui avait répondu évasivement que *La Forestière* était assez éloignée, et qu'on ne voyait point le garde-chasse fréquemment dans les parages du «château».

Cependant, Michel de Mirecourt mûrissait ce qu'il appelait «sa grande idée». Dans le cerveau de ce vieillard un peu fou était née une étrange conception des choses. Il s'en ouvrit bientôt à Georgette, dans le silence de la vieille tour. La jeune fille l'écouta tremblante:

— Ma chère petite, lui dit-il en substance, je suis riche, très riche, beaucoup plus qu'on ne le suppose ordinairement dans le pays. Cette fortune, je ne la dois qu'à moi-même, je l'ai amassée sou à sou!... Elle est le fruit de multiples privations...

De cela, Georgette ne doutait pas; le bonhomme était d'une avarice sordide!...

— Or, continua-t-il, je deviens vieux, et, pour moi, la mort s'approche. Elle n'est pas encore là, bien sûr!... Mais enfin!... Si je dois vivre encore quelques années, j'entends arranger, auparavant, mes affaires. Je n'ai plus aucun parent au monde, et je t'ai fait venir pour te dire que tu serais mon héritière.

— Oh!... mon oncle!... fit Georgette, éberluée, joignant les mains d'extase.

Elle ne savait comment le remercier, et des larmes sincères suppléaient à ses mots...

— Attends, attends!... fit-il, avec un geste nerveux de sa main sèche. Avant, bien entendu, je te doterai richement; tout cela va de pair. Mais à une condition, toutefois, à laquelle je tiens, et qui est formelle.

— Laquelle? interrogea Georgette, confusément inquiète.

— Fort simple!... Que tu te maries!...

— Oh!... mon oncle!... Mais je n'aime personne!...

— Eh!... fit-il, la belle affaire!... On apprend à aimer. L'argent est comme la femme: il a besoin d'un maître.

Alors, dans sa candeur, l'orpheline eut le tort de protester avant la date:

— Je n'épouserai jamais que quelqu'un que j'aime!... déclara-t-elle fermement. Je ne ferai jamais qu'un mariage d'amour!...

— Comme ta mère, alors? éclata le vieillard, soudain furieux.

— C'est un serment que je me suis fait à moi-même!...

— Tu t'en délieras, voilà tout!... Ecoute bien ce que je vais te dire...

Et sa voix devint dure, pour exposer:

— Voici !... Je connais, dans le pays, trois prétendants à ta main... Tous trois fortunés, honorables et assez bien nés...

— Trois?

— Oui, trois!... Tu auras le choix, comme tu vois!... Le hasard décidera, ou, plutôt, leur intelligence à chacun...

— Mais je ne comprends plus, mon oncle!...

— Ecoute-moi bien: il y a ici, dans cette vieille tour, un passage secret. Je l'ai découvert moi-même à l'aide de vieux parchemins, que j'ai étudiés longuement pour charmer mes loisirs. Hormis moi-même, personne ne le connaît !... Les trois prétendants à ta main devront, sans concours d'aucune sorte, ni documents, le rechercher... et c'est celui qui l'aura découvert qui épousera mon héritière. Voilà!...

Cette extraordinaire clause laissa Georgette interdite. Elle tenta de protester encore, mais rien ne pouvait faire revenir l'original sur sa décision.

— Mais quels sont ces hommes, mon oncle?...

Michel de Mirecourt acheva avec emphase:

— Tu le sauras bientôt. Demain, ma chère enfant, je te présenterai, ensemble, tes trois fiancés, si j'ose dire!... Puis ils commenceront aussitôt leurs recherches, selon leur gré...

Georgette se retira en pleurant, et c'est en proie à une grandissante appréhension qu'elle regagna sa chambre, ce soir-là, bien tristement !...

VI

LA nuit qui suivit les étonnantes déclarations de son oncle Michel, Georgette Lemaire ne put trouver le sommeil. Elle se tournait et se retournait sur sa couche en remuant de sombres pensées...

Quelle heure pouvait-il être?... Minuit, peut-être. Elle ne dormait pas encore...

Dehors, il faisait grand vent, et le vieux «château» frémissait et grinçait dans toute sa structure. Nulle lumière ne brillait, même pas dans la chambre de la jeune fille. Le vieillard et le brave Pascal dormaient chacun de son côté...

Tout à coup, la jeune fille sursauta. Il lui avait semblé entendre un léger bruit. C'était dans le parc... Quelqu'un grattait à ses volets, doucement, car la chambre qu'elle occupait était située au rez-de-chaussée de l'aile gauche...

Combien elle se sentait isolée, en cet endroit-là!... Elle eut peur, instinctivement. Appeler? Mais qui?... Son oncle, rendu à demi impotent par ses accès de goutte? Le vieux Pascal, qui n'était pas très robuste? Et puis, tous deux se trouvaient fort éloignés d'elle...

Elle se ressaisit et sauta à bas de son lit, tremblante. Elle était en pyjama et chaussa à tâtons ses pantoufles... Elle hésitait à faire de la lumière...

Soudain, le volet, mal ajusté, ou bien décroché du dehors, s'écarta légèrement. Un mince rayon de lune filtra dans la pièce obscure, venant frapper Georgette en plein visage. Elle avait le souffle coupé, et des gouttes de sueur perlaient à ses tempes...

Et, brusquement, elle aperçut une ombre vague, une silhouette humaine, l'ombre d'un homme qui errait dans le parc!... Alors, il lui parut que son coeur s'arrêtait de battre. Elle crut comprendre et frissonna...

Etait-ce l'homme du train, l'inconnu au cache-col rouge, escorté d'Albert, le fermier du Grand-Chêne, qui revenait à l'attaque?... Elle en fut convaincue et s'apprêta à se défendre farouchement !... Il était naturel qu'ils revinssent à la charge, puisque leur agression du carrefour des Ecureuils avait si piteusement échoué... Que faire?...

Elle attendait, anxieuse, immobile, figée...

Le volet s'écarta tout à fait. La lune inonda la pièce. Georgette recula jusqu'à la tête de son lit, blafarde..

Elle vit alors se profiler nettement, dans la clarté lunaire, un visage humain, qui se collait à la vitre, tandis que des mains fébriles, des doigts nerveux semblaient chercher le moyen d'ouvrir la fenêtre... Et son coeur battit encore plus fort... Cet homme, elle le reconnaissait bien!... C'était *lui*, oui, lui, et son regard s'exorbita...

— Mon Dieu!... murmura-t-elle.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— J'ai raté tous mes examens, mais je puis tout de même vous apprendre que j'ai fait gagner mon équipe de baseball . . .

L'homme s'était vu découvert, lui faisait signe...

Alors, Georgette Lemaire, sans plus réfléchir, bondit jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. L'homme enjamba la barre d'appui...

— Mon Dieu!... répéta-t-elle, sur un ton impossible à rendre. C'est vous!...

— Oui, c'est moi, lui dit-il, très doucement. N'ayez pas peur, surtout !...

— Oh!... je n'ai plus peur!...

Au contraire, toutes ses craintes s'évanouissaient, tandis qu'elle reconnaissait, en ce visiteur nocturne. Claude Hardier, le garde-chasse...

— C'est vous!...

— Excusez-moi, mademoiselle!... balbutia-t-il. Mais il fallait absolument que je vous voie seul à seule. J'ai de graves révélations à vous faire...

Il lui était de plus en plus sympathique — plus que sympathique, même! — et elle approuva de la tête, gentiment, en lui souriant presque avec tendresse:

— Vous avez bien fait... Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu dans la journée?

— Je me méfiais... de tout le monde!... J'avais peur d'être épié... Oui, je vais vous expliquer, vous raconter tout ce que je sais!...

Il sauta dans la pièce et commença, lui prenant les mains:

— Cette agression des Ecureuils m'intriguait. J'ai voulu en avoir le coeur net, et j'ai fait ma petite enquête. Le hasard m'a servi. J'ai pu surprendre ainsi une conversation importante entre l'homme au cache-col rouge, Albert, le fermier du Grand-Chêne, et la femme qui les accompagnait... Ce fut édifiant !... Voilà ce qui s'est passé...

Claude Hardier parla longtemps, longtemps... Georgette l'écoutait en ouvrant de grands yeux. A mesure qu'il progressait dans son récit, elle frissonnait d'indignation. Lorsqu'il eut terminé, il conclut:

— J'ai voulu vous rapporter tout cela à vous d'abord, car je ne connais pas M. de Mirecourt, et je doutais qu'il m'écoutât...

— Vous avez bien fait !... dit Georgette en relevant la tête. Moi, je dirai tout à mon oncle...

— Même que vous tenez cela de ma bouche?... Il m'ignore!...

— Pourquoi le lui cacherais-je?... Je dirai seulement que je vous ai rencontré... dans la journée...

Un silence s'établit entre eux, presque gênant, mais d'une douceur ineffable. Et, sans qu'ils eussent pu dire l'un et l'autre comment la chose arriva, leurs lèvres, longuement, se joignirent pour un premier baiser, dans lequel ils mettaient mutuellement toute la ferveur de leur amour nouveau... Enfin, ils se séparèrent... Puis Georgette murmura, tristement:

— Moi aussi, j'ai quelque chose à vous apprendre, Claude... Il vaut mieux que vous le sachiez... Figurez-vous que mon oncle veut me marier, et...

Elle lui relata les projets du vieillard, la funambulesque histoire de ces trois «fiancés» qu'elle ne connaissait pas!... Lorsqu'elle eut achevé, elle pleurait. Mais Claude Hardier la prit dans ses bras, la consolant de son mieux:

— Courage, Georgette!... Tout s'arrangera peut-être mieux que vous ne le pensez... Je vous aime et vous m'aimez: nous sommes donc forts!...

Et, sur ces paroles d'espoir, enjambant de nouveau la barre d'appui, il prit congé sur un dernier baiser, qui scellait leur promesse des amours malheureuses. Il disparut bientôt dans les profondeurs obscures du parc, hors du clair de lune, non sans s'être retourné plusieurs fois. Longtemps, Georgette demeura encore à sa fenêtre, rêveuse... Puis, rompue de fatigue, elle alla dormir, prête à faire face, le lendemain, aux événements et peut-être aux épreuves qui l'attendaient...

VII

Si Georgette Lemaire pensait parler le lendemain matin à son oncle Michel et le mettre au courant des troublantes révélations de Claude Hardier, elle se trompait !... Sans être invincible, le vieillard ne fut guère abordable, et il ne paraissait nullement disposé à l'écouter. Il en tenait toujours pour sa «grande idée» et gourmandait Pascal pour que l'on fît une réception convenable aux trois «fiancés» de sa nièce... Sa goutte le faisant moins souffrir, il pouvait aller et venir, et l'on n'entendait que sa grosse canne qui martelait les dalles et les parquets...

En vain, à plusieurs reprises, la jeune fille tenta-t-elle de le joindre, lui répétant qu'elle avait à lui parler...

— Tout à l'heure, tout à l'heure!... lui répondait-il. Nous aurons bien le temps, pendant que tes prétendants chercheront le passage secret !...

Et les choses en étaient là lorsque, juste au début de l'après-midi, à peine l'oncle et la nièce avaient-ils fini de déjeuner, arriva le premier de «ces messieurs»... Georgette fit la grimace et se montra à peine polie.

L'oncle Michel avait présenté:

— M. Hubert de Bourgondes...

C'était un homme petit et gras, tout rond, les joues couperosées et le verbe avantageux. Il avait cinquante-cinq ans, et les paraissait bien!... Il passait son temps à chasser et était vêtu sans élégance. Il soufflait comme un phoque et portait la moustache, une grande moustache poivre et sel...

Tandis qu'il l'assaillait de compliments maladroits, la jeune fille, excédée, levait les yeux au ciel et souhaitait *in petto* que M. Hubert de Bourgondes ne découvrit jamais l'issue du passage secret !...

Puis arriva, une demi-heure après, le deuxième prétendant à sa main. Celui-ci était un homme encore jeune, d'environ trente-cinq ans. Il était grand, maigre et sec, le teint jaune, avec des poches sous les yeux, myope comme une taupe et les dents gâtées... Il avait un regard fuyant et une poignée de main molle, qui se dérobait...

— M. Raoul Argentières, présenta l'oncle Michel.

Georgette réprima un instinctif mouvement de dégoût. Le regard de l'homme surtout lui déplaisait, ses yeux glauques, dans lesquels elle lisait clairement un immonde et bas désir. Tout de suite, Raoul Argentières lui fut antipathique jusqu'à la répulsion!... Elle devait d'ailleurs bientôt se rendre compte qu'il était le plus redoutable de ses trois «fiancés»!...

Il lui parlait peu, mais la regardait suffisamment !... Il était infatué de lui-même et paraissait sûr de lui. Il la couvait des yeux comme le loup la brebis!... Désagréablement impressionnée, Georgette finit par détourner la tête...

— M. Honoré Pistegru, dit l'oncle Michel.

Heureusement, l'arrivée du troisième «fiancé» vint faire une discutable diversion:

Honoré Pistegru était viticulteur. Il avait le front bas et de gros yeux à fleur de tête. Il ne paraissait pas très redoutable, certes, mais sa quarantaine largement dépassée et ses manières vulgaires n'étaient guère attrayantes!... Georgette lui tourna le dos.

Tout cela n'eût pas manqué d'une certaine cocasserie et aurait pu prêter à sourire, n'eût été l'idée fixe, indéracinable, du vieux Michel de Mirecourt, qui développait ses exigences aux trois prétendants:

— Celui qui découvrira ce passage secret avant le coucher du soleil... Etc.!

Et Georgette Lemaire se bouchait les oreilles pour ne plus entendre, se voilait le visage pour ne plus *les* voir!...

"Captain Morgan est en ville !"

Quand vous dégustez du "Captain Morgan," vous savourez un mélange savant de vieux rhums choisis avec art. Il y a deux marques, pour mieux satisfaire votre goût personnel . . . "Black Label," au caractère distinctif et à la saveur délicate . . . "Gold Label," d'une saveur riche et de plein corps. Essayez les deux et adoptez celui qui vous convient le mieux.

GOLD LABEL
Saveur riche, rhum foncé

RUM
Captain Morgan
Un parfait mélange de vieux rhums de choix.

Black Label
Bouquet caractéristique, saveur délicate

Etes-vous déprimée ! Sans énergie ! Nerveuse !

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

Traitement SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (POUR LE CANADA SEULEMENT)
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

Incontinents, les trois hommes, ayant cessé de l'accabler de leurs piètres galanteries, s'étaient mis «au travail». Ils circulaient dans toute la tour, de haut en bas, de long en large, sondant les murs, arrachant le lierre et disjoignant les vieilles pierres. Michel de Mirecourt les laissait agir à leur guise, leur répétant qu'ils avaient jusqu'au coucher du soleil pour réussir...

Georgette s'était étonnée, à part soi, de ne point reconnaître, en l'un de ces trois «fiancés», l'homme au cache-col rouge ainsi qu'elle s'y attendait un peu. Lorsqu'elle vit qu'il n'en était rien, le récit révélateur que lui avait fait, la nuit précédente, Claude Hardier lui revint en mémoire dans ses moindres détails. Elle put enfin attirer son oncle à part et lui répéter:

— Je veux absolument vous parler!...

— Maintenant, je t'écoute, ma chère nièce!...

— Vous connaissez Albert, le fermier du Grand-Chêne?...

— Oui: c'est lui qui a fait boire Pascal, l'autre soir...

— En effet!... Et savez-vous pourquoi?... Pour m'enlever!...

— T'enlever? Toi? Lui? Albert?

— Non, pas lui!... Il agissait sur les instances de son maître... Maurice Berzalines...

L'oncle Michel hocha la tête:

— Ah!... tiens!... Tout s'éclaircit, alors!... Qui t'a raconté cela?

— Claude Hardier, le garde-chasse de *La Forestière*, qui m'a tirée de ses griffes, l'autre nuit, au carrefour des Ecureuils...

— Tu as donc revu ce jeune homme?

— Oui, hier, dans la journée. Il a surpris un entretien entre Albert et Maurice Berzalines... Ce dernier, mis au courant, à la suite d'une indiscrétion par un clerc de votre notaire, de vos dispositions testamentaires me concernant (mais ignorant évidemment votre clause du passage secret de la tour), s'était mis en tête de m'épouser, ou, plus exactement, de s'emparer de votre fortune.

Michel de Mirecourt eut un sourire narquois et grommela:

— Hé!... hé!... très amusant, tout cela!... D'ailleurs, ça ne m'étonne pas!... Ce Maurice Berzalines est un mauvais sujet du pays, un petit dévoyé, qui a déjà ruiné aux trois quarts ses parents et qui est prêt à tout pour se procurer de l'argent...

— Dans le train, il me surveillait depuis Villefranche. Il a retrouvé Albert, qui avait grisé Pascal pour le rendre inoffensif, et, dans une auto, une femme en deuil était cachée...

— Une femme?...

— Oh!... elle n'est guère coupable, elle, car elle avait longtemps résisté aux deux hommes avant de se prêter à leur petite combinaison. C'est une cousine à Albert, inconnue dans le pays... Elle se serait substituée à moi, se serait, à vos yeux, et parce que vous ne me connaissiez pas, fait passer pour moi, comprenez-vous, mon oncle?... Heureusement, tout a échoué, grâce à Claude!...

— Ouais!... grommela rêveusement le vieillard. C'était bien combiné, en effet. Que cela te serve d'exemple, fillette: ce que les hommes peuvent faire pour l'argent!... Regarde plutôt ces trois-là!...

Il ricanait et désignait les trois fiancés, qui remuaient la terre et les grabats!... Et Georgette soupirait tristement. A présent, Maurice Berzalines, se voyant découvert, avait renoncé à ses projets et repris le train pour Paris, tandis qu'Albert se tenait tranquille et que sa cousine rentrait également chez elle. L'affaire était classée. L'homme au cache-col rouge avait cessé pour toujours d'inquiéter la jeune fille. Mais il n'en était pas de même de Raoul Argentières, d'Hubert de Bourgondes et d'Honoré Pistegru!...

— Jamais je n'épouserai auucn des trois!... murmura-t-elle.

Sans en avoir conscience, elle avait parlé à haute voix. Le vieux Michel de Mirecourt sursauta et la saisit par le bras, nerveusement. Il serra jusqu'à ce qu'elle criât, puis, se penchant vers elle:

— C'est ce qui te trompe, ma toute belle!... siffla-t-il rageusement. Tu épouseras celui de ces trois hommes qui découvrira le passage de la tour, et jamais un autre!... Jamais!...

...Et c'est bien là ce qui allait arriver!...

VIII

L'APRES-MIDI s'achevait, et les premiers rayons du soleil couchant incendiaient l'horizon. Les trois «fiancés» de Georgette Lemaire poursuivaient leurs vaines recherches, et une certaine impatience commençait de les gagner...

Le premier, Honoré Pistegru y renonça, déclarant forfait. Mais ce n'était pas celui qui effrayait le plus la jeune fille, et cette carence la laissa presque indifférente. Hubert de Bourgonde et Raoul Argentières poursuivaient toujours...

Le vieux Michel de Mirecourt s'était fait apporter par Pascal son grand fauteuil d'osier dans le parc, et là, confortablement installé, il s'ébaudissait intérieurement et se réjouissait grandement du triste spectacle que lui offraient ses frères, les hommes!... De l'endroit où il se trouvait, il distinguait tout le rez-de-chaussée de la vieille tour, et il se retenait de rire à la vue des efforts inutiles de Raoul Argentières et d'Hubert de Bourgondes, qui étaient loin d'avoir découvert le passage souterrain et ne «brûlaient» pas précisément!... Quant à Georgette, à bout de nerfs, elle se retenait pour ne pas éclater en sanglots!...

— Je vais me reposer un moment!... décida enfin, découragé, Hubert de Bourgondes.

Et il rejoignit, auprès d'Honoré Pistegru, le maître de céans, toujours dans son fauteuil...

Seul, Raoul Argentières s'obstinait, et Georgette tremblait qu'il ne découvrit l'orifice fatal... Non, jamais, jamais, au grand jamais, elle ne serait à cet homme, qui lui produisait le même effet qu'un reptile!... Et elle appréhendait par-dessus tout qu'il réussît dans ses recherches!...

Soudain, Raoul Argentières lança une brève exclamation. Georgette frémit toute. Michel de Mirecourt agrippa le bras d'Hubert de Bourgondes:

— Aidez-moi, s'il vous plaît!...

Puis il ordonna, impérativement:

— Georgette, va voir ce que c'est!... Peut-être a-t-il trouvé!...

La jeune fille obéit sans enthousiasme. Quant à Honoré Pistegru, dignement, puisqu'il était «disqualifié» volontairement, il n'avait pas daigné bouger!...

Mais ce n'était, de la part de Raoul Argentières, qu'une feinte, et de la plus basse inspiration. Lorsque la jeune fille se trouva dans la tour, elle le comprit, mais trop tard!... Raoul Argentières n'avait rien découvert de plus que les autres; il voulait seulement l'attirer en ce lieu, car, depuis le début de la compétition, depuis des heures, il souhaitait ardemment de l'embrasser!... Il se tenait dans un coin d'ombre et la saisit aux poignets...

— Laissez-moi!... hoqueta Georgette. Laissez-moi tranquille, ou j'appelle!...

Il ricana, bien décidé à ne point lui en laisser le temps:

— Tu seras ma femme bientôt... Pour toi, je percerai le secret de la tour!

— Laissez-moi!...

Elle se débattait de toutes ses faibles forces, mais il accentuait son étreinte, et, bientôt, elle sentit, sur sa bouche contractée, son haleine fétide... Elle voulut crier, ne le put... Les mots s'étranglèrent dans sa gorge!...

Raoul Argentières accentuait son étreinte!...

Et, déjà, il allait lui imposer son triste baiser, lorsque, tout à coup, il y eut un bruit sourd, l'écho d'un déclic, et, brusquement, tout un pan de la tour s'écarta, pivots, livrant passage à un homme qui bondit, le poing haut, en hurlant:

— Attends un peu, canaille!...

Surpris par cette attaque imprévue, Raoul Argentières abandonna sa proie. La jeune fille, tremblante, s'écria, reconnaissant le nouvel arrivant, celui que personne n'attendait:

— Claude!...

C'était bien, en effet, le jeune garde-chasse de *La Forestière*, qui hors de lui, indigné, atteint dans son amour, administrait au butor une sévère correction...

Cependant, Michel de Mirecourt et Hubert de Bourgondes se montraient à leur tour, suivis d'Honoré Pistegru, attiré par le pugilat. Aux uns comme aux autres, rien n'avait échappé de la courte scène qui se jouait...

Raoul Argentières, déconfit et penaud, s'enfuit sans demander son reste, à travers le parc, jusqu'à la grille, courant comme un lapin!...

Claude Hardier renonça à le poursuivre...

Et Hubert de Bourgondes s'exclama sans rancune, avec jovialité:

— Comment diable, jeune homme, avez-vous découvert le passage de la tour?...

— C'est bien simple, répliqua le garde-chasse en souriant, je l'ai cherché par l'autre bout, dans le bois, où il aboutit, le bois que je connais bien...

Honoré Pistegru eut un rire bon enfant:

— Hé!... hé!... quand on aime et quand on est jeune, il faut bien trouver le moyen de rejoindre sa dulcinée, pas vrai?...

Georgette ne savait trop quelle contenance prendre, partagée entre l'envie de rire et celle de pleurer. Elle leva sur son oncle un regard suppliant, puis implora:

— Mon oncle, serez-vous intransigeant? C'est Claude que j'aime, Claude seul!

— Eh!... répliqua le vieil original, je n'ai pas deux paroles, ma petite!... J'ai toujours dit que tu épouserais celui qui trouverait le passage de la tour!... Allons, embrassez-vous, mes enfants!...

Georgette et Claude, dans la gloire du couchant, échangèrent leur baiser de fiançailles. Puis, comme Hubert de Bourgondes et Honoré Pistegru s'éloignaient, à petits pas, ayant pris leur parti de leur échec, les deux jeunes gens, enlacés, revinrent au vieux châtelain qui leur souriait:

— Mon oncle, fit Georgette, comment vous remercier de m'accorder tant de bonheur?...

Le bonhomme répondit, brave homme mais bougon, s'en allant en boitillant:

— En veillant sur ton argent, ma petite, et sur ton amour: ce sont là deux choses, vois-tu, gamine, que l'on sait souvent gagner... et plus rarement conserver!...

MAX-ANDRÉ DAZERGUES

PIERRE BRASSEUR, qui s'est longtemps spécialisé dans les rôles fantaisistes (par exemple "Quadrille d'Amour"), se révèle un artiste dramatique de premier rang dans le film "Nuit Blanche" qui passera très prochainement sur nos écrans. "Nuit Blanche" constitue donc une excellente occasion pour les admirateurs de Pierre Brasseur de constater une intéressante évolution dans le jeu de cet artiste de qualité. Nous le voyons ici avec sa partenaire, laquelle est, en l'occurrence, la charmante CLAUDE FARELL.

En ombrageant la neige au printemps, les arbres l'empêchent de fondre trop vite.

Les feuilles mortes et les brindilles contribuent à l'absorption de l'excès d'eau.

Le système des racines dans la croissance de toutes les plantes aide au maintien d'un niveau d'eau souterrain stable, ce qui prévient les inondations au printemps et la sécheresse en été.

'UNE NATURE ÉQUILIBRÉE' EST UNE *Nature Primitive*

LES ARBRES ENRAYENT LES INONDATIONS. Vos forêts sont des digues naturelles qui empêchent l'eau de se précipiter dans les pentes et les montagnes, elles aident à maintenir le niveau constant des cours d'eau, des lacs et des puits.

Là où la coupe des arbres a été excessive, la neige fondue et les pluies printanières dévalent des montagnes en torrents fougueux, pour emporter tout avec elles sans oublier la mince couche supérieure du sol si précieuse pour le monde. Les inondations tragiques, l'érosion du sol et la naissance de déserts sablonneux et inutiles, parsemés de fermes abandonnées, voilà le résultat de la destruction des arbres.

Les arbres sont l'un des éléments les plus précieux dans l'équilibre de la nature. Protégez-les au même titre que votre pays; ils *font partie* intégrante de votre pays. N'oubliez pas qu'une nature équilibrée est une nature primitive.

CARLING'S

THE CARLING BREWERIES LIMITED
WATERLOO, ONTARIO

† © 1945 CARLINGS D-62F

†*Nature Primitive* — À VOUS D'EN JOUIR — À VOUS DE LA PROTÉGER

* Une Nouvelle Sauce aussi!

Disons que le temps est chaud . . . trop chaud pour faire de la cuisine . . . il y a des restes dans le réfrigérateur—trop bons pour être jetés et pas en quantité suffisante pour tout le monde. Une idée! Ouvrez une boîte de Prem et préparez un délicieux et abondant plat froid comme celui-ci. Prem, vous le savez, ajoute plus d'une viande à l'assortiment. (Souvenez-vous que Prem est différent . . . du *boeuf tendre* y a été ajouté.) C'est *à la fois* du porc et du boeuf mélangés à la manière spéciale Swift, et c'est tout cuit pour être consommé chaud ou froid. Essayez-le et voyez de combien vous le préférerez.

LE PLAT PREM de Martha Logan POUR DÎNER SUR LE PORCHE

—délicieuses choses froides pour tous les goûts, et suffisamment grâce au Prem—combination de porc et de boeuf tendre.

Disposez sur un plat froid des tranches minces de Prem avec des tranches de restes de poulet ou de rôti et du macaroni ou de la salade de pommes de terre. Garnissez de verdure, d'oeufs à la diable et d'olives. Servez avec un choix de Sauces pour Collations.

***1. Sauce au Raifort**—Battez ½ tasse de crème fraîche ou sure jusqu'à ce qu'elle soit épaisse. Incorporez-y ½ cuillerée à thé de sel, trois à quatre cuillerées à soupe de raifort râpé, 1 cuillerée à thé de vinaigre. Recette pour 1 tasse.

2. Sauce Moutarde—Mélangez ½ tasse de mayonnaise et 1 c. à soupe de moutarde préparée. Des câpres ou des concombres en marinade hachés grossièrement peuvent être ajoutés. Recette pour ½ tasse.

3. Sauce Rubis—A l'aide d'une fourchette, coupez en petits morceaux 1 tasse de gelée de groseilles ou autre gelée rouge acide mais ne la battez pas. Ajoutez 1½ cuillerée à soupe de zeste d'orange râpé. Faites refroidir pendant au moins une heure. Recette pour 1 tasse. Ces trois sauces sont des condiments appétissants pour **CETTE DELICIEUSE COMBINAISON DE PORC ET DE BOEUF TENDRE**

QU'EST LE . . .

Prem Swift

SWIFT CANADIAN CO. LIMITED

LE COIN DU CORDON BLEU

SOYEZ HABILE AVEC LE POÊLON

Il y a cent ans, lorsque les ustensiles de cuisine se limitaient à un poêlon et à un ou deux chaudrons, la ménagère parvenait à faire des repas appétissants. Aujourd'hui, avec un four bien réglé et une casserole pour chaque usage spécial, l'habileté à manier le poêlon n'est plus considérée comme l'indice d'une bonne cuisinière.

Il y a des aliments qui ont meilleur goût lorsqu'on les a fait dorer dans la poêle à frire ou le poêlon. On doit considérer deux points lorsque la cuisson se fait dans la graisse. On ne doit jamais faire chauffer la graisse à une trop haute température, ni avant ni après y avoir mis l'aliment; elle ne doit jamais, non plus, être refroidie de façon qu'elle pénètre dans l'aliment lorsqu'on le plonge. Sans doute ces deux méthodes ont donné naissance à l'idée que lorsque l'aliment est cuit dans la graisse il est plus difficile à digérer.

Les économistes ménagères de la Section des consommateurs, ministère fédéral de l'Agriculture, disent que le veau, étant une viande maigre, s'améliore en le dorant dans la graisse et en le faisant cuire lentement à une chaleur humide, le poêlon lourd est donc l'ustensile parfait pour cette cuisson.

Bien qu'il ne soit pas souvent utilisé pour faire des desserts, le poêlon est excellent pour des gâteaux renversés et des crêpes.

BIFTEK DE VEAU

1 livre de bifteck de veau coupé en 6 morceaux
3 cuillerées à table de farine — 1 cuillerée à thé de sel
Pincée de poivre
½ cuillerée à thé de poudre de cari — 1½ tasse d'eau
2 cuillerées à table de graisse fondue — 1 boîte de soupe aux légumes

Saupoudrez la viande avec de la farine à laquelle vous avez ajouté du sel, du poivre et de la poudre de cari. Faites revenir la viande. Ajoutez ½ tasse d'eau, couvrez et faites mijoter pendant 15 minutes. Combinez la tasse d'eau qui reste avec la soupe aux légumes et versez sur la viande. Couvrez et continuez de faire mijoter, brassant de temps à autre, pendant 1 heure, ou jusqu'à ce que la viande soit tendre. 6 portions.

GÂTEAU AU POÊLON RENVERSÉ

2 cuillerées à table de beurre — ½ tasse de sucre
2 tasses de rhubarbe (coupée en morceaux d'un pouce)
½ tasse de raisins

Faites fondre le beurre dans un gros poêlon, ajoutez le sucre et faites fondre jusqu'à couleur dorée. Ajoutez la rhubarbe et les raisins et recouvrez d'une garniture:

GARNITURE

1½ tasse de farine à pâtisserie tamisée
ou 1⅓ tasse de farine à toutes fins, tamisée
⅓ tasse de sucre — 3 cuillerées à thé de poudre à pâte
½ cuillerée à thé de sel
1 oeuf — ½ tasse de lait
3 cuillerées à table de saindoux fondu

Mêlez et tamisez la farine, le sucre, la poudre à pâte et le sel. Battez l'oeuf, ajoutez le lait et le saindoux fondu. Incorporez en remuant aux ingrédients secs, mêlant seulement suffisamment pour combiner. Ne battez pas jusqu'à liaison, versez sur rhubarbe dans le poêlon chaud. Recouvrez bien et faites cuire lentement sur le poêlon pendant 30 minutes. Renversez pour servir. Six portions.

On peut mettre le poêlon dans le four, après avoir versé la pâte sur la rhubarbe et faire cuire à 400° F., pendant 25 minutes, si on le désire.

GAUFRE AUX FRUITS

1¼ tasse de farine à toutes fins tamisée
ou 1¼ tasse plus 2½ c. à table de farine à pâtisserie, tamisée
2 c. à thé de poudre à pâte — ¾ c. à thé de sel
1 c. à table de sucre
1 tasse de lait — 2 jaunes d'oeufs
3 c. à table de saindoux fondu
1 tasse de conserves égouttées de cerises, de pêches, de poires, hachées menu ou 2 bananes moyennes
2 blancs d'oeufs

Mêlez et tamisez la farine, la poudre à pâte, le sucre et le sel. Combinez le lait avec les jaunes d'oeufs battus et ajoutez aux ingrédients secs. Brassez seulement jusqu'à ce que la pâte soit lisse. Ajoutez la graisse fondue, pas chaude et les fruits. Mêlez bien. Incorporez les blancs d'oeufs légèrement battus. Faites cuire sur un gaufrier chaud, légèrement graissé. Servez avec une sauce claire au citron, ou saupoudrez de cassonade. Quantité: 2 douzaines de gaufres de 4 pouces.

Ci-dessus, homardiers en route vers les pêcheries du détroit de Northumberland. Dans le Nouveau-Brunswick, le curé du village de Barachois bénit les barques des pêcheurs le jour de l'ouverture officielle de la pêche du homard. — Ci-dessous, à gauche, dans une conserverie, les homards fraîchement bouillis sont déchiquetés avant l'épluchage. En 1948, la prise totale s'élevait à 36,000,000 de livres de homard, mais une faible proportion était mise en conserve.

Ci-dessus, un pêcheur et son fils en train de mouiller des casiers à homards au large des côtes de l'Ile du Prince-Edouard. — Ci-dessous, au centre, amputation au ciseau des fausses pattes et des queues avant la mise en conserve. — Ci-dessous, encore, à droite, les homards bouillis sont retirés des cuves à l'aide d'une épuisette. Les pièces de moins de neuf pouces sont mises en conserve. Les plus grosses sont placées dans des viviers pour être ensuite expédiées vivantes.

LA PECHE DU HOMARD

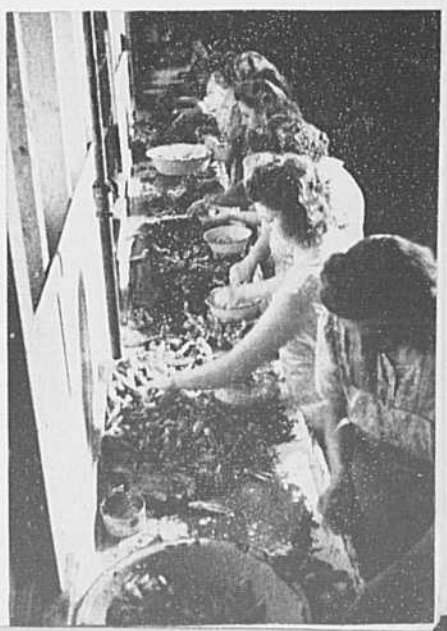
Une industrie au service des gourmets

Nous sommes en 1900, et l'industrie des conserves de homard jouit dans les Maritimes d'une prospérité sans précédente. C'est alors qu'un pêcheur, Edward Conley, de Deer Island, au Nouveau-Brunswick, conçoit l'idée que les homards peuvent être expédiés vivants. Pour prouver qu'il a raison, il en place un certain nombre dans des caisses remplies de glace et d'herbes marines qu'il envoie à Montréal. C'est ainsi que le Canada se voyait doté d'une nouvelle industrie — une industrie qui, en 1948, rapportait $13,000,000, et occupait 15,000 pêcheurs et 4,278 employés de conserverie.

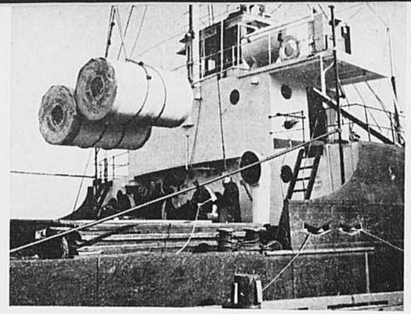
Aujourd'hui, les exportateurs des Maritimes expédient des homards vivants aux hôtels et restaurants du Mexique et des Etats-Unis. Au Canada, les commandes viennent d'endroits aussi éloignés dans l'ouest que Jasper, en Alberta. Transportés en toute vitesse par camion, par train et par avion, les homards arrivent à destination aussi frais qu'au moment où ils pénétraient à l'intérieur des casiers du pêcheur.

La pêche du homard est soumise à une série de règlements compliqués. C'est ainsi que dans chaque section du littoral de l'Atlantique, la pêche est ouverte ou fermée à des périodes entièrement différentes.

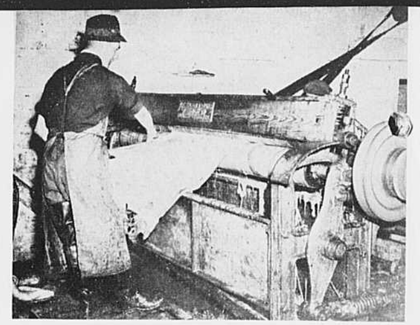
Ci-contre, à gauche, homard femelle à la queue recouverte d'oeufs fertilisés. — Ci-dessous, au centre, S. LEBLANC de Shédiac, N.-B., transporte un casier à homard fabriqué de lattes et de filets. La capture du homard n'est permise qu'à l'aide d'un de ces engins de pêche de modèle réglementaire. — A droite, épluchage des homards dans une conserverie de Barachois. Le Nouveau-Brunswick compte 45 conserveries de homard, mais on préfère de plus en plus expédier les homards vivants. Photos O.N.F.



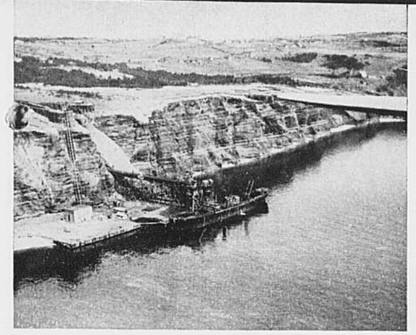
Ci-dessus, un paysage vraiment grandiose qu'on peut admirer en remontant la rivière Lower Humber. Ici, le passant qui s'adonne à l'alpinisme peut mettre son vertige à l'épreuve.



A Corner Brook, Terre-Neuve, à bord du "Trenora" accosté au quai même de la Newfoundland Pulp and Paper Mills, on charge une cargaison de papier à journal.



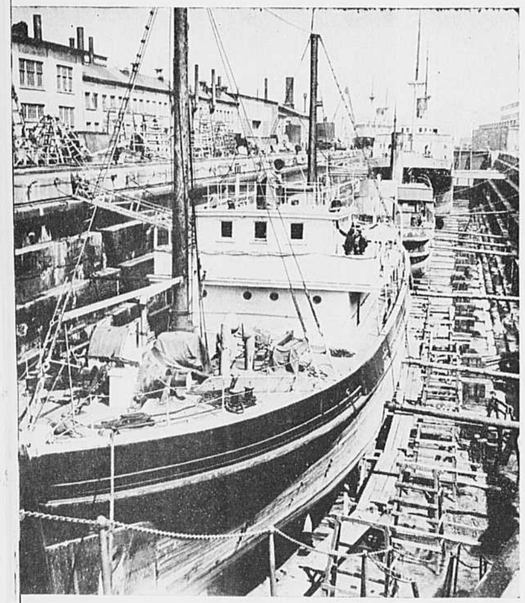
La capture du phoque ou veau marin se poursuit sur une haute échelle dans la province de Terre-Neuve. On l'exploite en extrayant la matière grasse de la peau, en vue des huiles.



Cette vue à vole d'oiseau nous montre un centre minier de Terre-Neuve, à Bell Island. Il s'agit ici d'une mine de fer de bon rendement.

Au temps même de Rabelais, pêcheurs basques et bretons venaient prendre la morue dans les eaux de Terre-Neuve. On conçoit donc aisément cette richesse naturelle.

On retrouve ici, dans Bell Island, des stock de minerai de fer provenant de l'une des mines de la Dominion Steel & Coal fort réputée là-bas.



LA DIXIEME PROVINCE

CHEZ NOUS, A TERRE-NEUVE

TERRE-NEUVE, la plus ancienne colonie de la Couronne britannique, est en même temps la plus jeune province de la Confédération canadienne.

L'histoire de Terre-Neuve remonte à 1497, alors que Jean Cabot mit à la voile à Bristol et traversa l'Atlantique, pour le compte du roi d'Angleterre, Henri VII. Depuis cette date, l'île devint le rendez-vous des pêcheurs anglais, français, espagnols et portugais. Chaque printemps, ils venaient pêcher le long des côtes où ils mettaient ensuite leurs poissons à sécher, les fumaient et les rapportaient en Europe, l'automne venu, abandonnant ainsi le pays à ses premiers habitants, les Indiens.

Les choses en restèrent à ce point durant un siècle, puis, en 1583, Sir Humphrey Gilbert prit officiellement possession de la nouvelle colonie au nom de la reine Elisabeth. Mais les pêcheurs français continuèrent d'y venir et, comme on le devine, il y eut souvent des rixes, parfois sanglantes, entre pêcheurs des deux races. Ce n'est qu'en 1905 que la France échangea son droit aux pêcheries terreneuviennes contre des territoires africains.

Cependant, Terre-Neuve compte, aujourd'hui, 6,000 citoyens de langue française, venus de France, du Nouveau-Brunswick, de la Gaspésie, et quelques noms de localités sont des noms bien français: Baie d'Espoir, Grand Bruit, Port-aux-Basques.

Pour ce qui est de la venue d'immigrants britanniques, le nombre s'en éleva jusqu'à 50,000, à l'époque des guerres napoléoniennes, alors que ces immigrants venaient, ainsi que cela s'est produit encore de nos jours, chercher à se mettre à l'abri des entreprises belliqueuses d'un dictateur européen. On sait que les problèmes actuelles ne sont pas sans précédents dans l'histoire et assez près de nous.

Il est intéressant de rappeler qu'en 1864 deux représentants de Terre-Neuve assistèrent aux délibérations qui préparèrent la signature du pacte de la Confédération canadienne, mais l'île ne se décida pas alors à en faire partie.

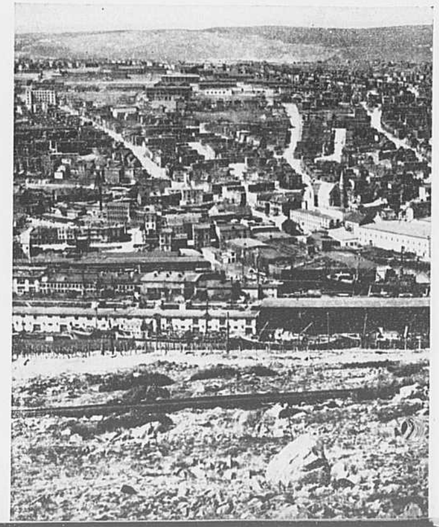
Lors de la visite en Amérique du roi Edouard VII, alors prince de Galles, à l'occasion de l'inauguration de notre pont Victoria, c'est à St-Jean de Terre-neuve que se rendit d'abord le royal voyageur. Rappelons aussi que c'est à Placentia, jadis fortifié par les Français, que Churchill et Roosevelt signèrent le pacte de l'Atlantique.

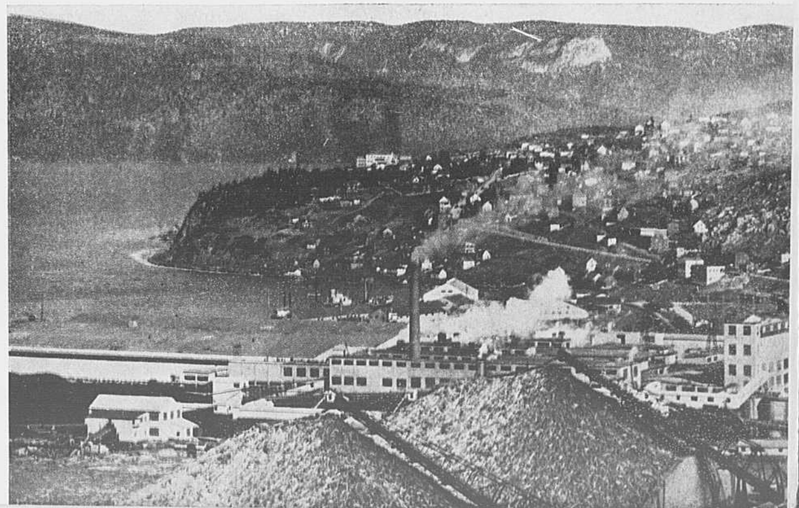
La plus grande richesse de l'île c'est évidemment la pêche, exploitée depuis plus de trois siècles. Depuis une cinquantaine d'années, deux moulins considérables de pulpe et de papier ont été installés à Grand Falls et à Corner Brook. Plusieurs mines sont en exploitation, des mines de fer à Bell Island, des mines de plomb et de cuivre à Buchans.

Le réseau ferroviaire qui traverse l'île, allant de St-Jean, sa capitale, à Port-aux-Basques, est maintenaant administré par le Canadien National qui projette de nombreuses améliorations, entre autres de nouveaux embranchements destinés à rapprocher des grands centres les habitants des villages éloignés. La prospérité, que connait Terre-Neuve, depuis que l'île est devenue le port d'escale des avions et que sa situation exceptionnelle l'a placée, pour ainsi dire, à la croisée des chemins de l'aviation mondiale, cette prospérité promet de se décupler avec les années.

Ci-dessus, cale sèche d'un chantier maritime à Saint-Jean, Terre-Neuve, qui était opéré par le Newfoundland Railway. Une remarquable activité y règne une bonne partie de l'année, étant donné que ce chantier maritime assure le service d'entretien et de réparation, non seulement aux caboteurs de la province, mais aussi aux bateaux étrangers qui accostent à Terre-Neuve. — Ci-dessous, une vue à vole d'oiseau du port de Saint-Jean, admirablement situé comme on peut en juger. A l'extrémité occidentale de l'île se trouve Port-aux-Basques, relié par traversiers à l'Ile du Cap-Breton.

Autre vue, plus étendue, celle-là, de Saint-Jean, port de mer et terminus ferroviaire. Pour atteindre l'extrémité occidentale, soit Port-aux-Basques, le chemin de fer passe par Clarenville, Gander, Grand Falls, la jonction de Millertown, Corner Brook et St-Georges. De Port-aux-Basques, on atteint par bateau, North Sydney, terminus du C.N.R. dans l'Ile du Cap-Breton.





Ci-dessus, chargements d'épinettes et de pins à destination de la Bowater's Newfoundland Pulp, à Corner Brook, où se trouvent les moulins à papier. L'activité y est toujours intense, vu que l'industrie de la pulpe est l'une des plus considérables à Terre-Neuve. — Ci-dessous, vue des moulins de la Bowater's Newfoundland Pulp and Paper, à Corner Brook, où le bois de pulpe, provenant des divers endroits de l'île, est traité. Notons aussi qu'en plus des mines de fer, l'exploitation des mines de plomb et de cuivre à Buchans, en plein centre de Terre-Neuve, offrent d'immenses possibilités de développements. *Photos Chemins de Fer Nationaux du Canada.*

UN FILM FRANÇAIS

LA CITÉ DE L'ESPÉRANCE

Avec RENE DARY et ANOUK FERJAC

IL est des taudis pittoresques, en dépit de leur délabrement, de la terrible détresse qu'ils cachent comme une lèpre. Ainsi la Cité de l'Espérance. Cette cour sordide, entourée d'un patio aux escaliers vermoulus est le refuge d'un petit groupe d'artistes ratés, de gloires déchues du Caf' conc', des cirques ambulants, des music-halls de la périphérie.

Pianistes virtuoses ruinés par le ciné-parlant, ventriloques au ventre creux, équilibristes sous-alimentés, dompteurs en chômage... Mais parmi ces braves gens il n'est personne qui désespère de revoir les beaux jours perdus.

Pierre Maufranc (René Dary), mêlé à ces épaves, attend lui aussi que lui sourit la chance. Passionné de mécanique, constructeur d'un prototype dont il espère la fortune, il gagne provisoirement sa vie — et un peu celle de ses compagnons — en jouant les «truands» dans un musette-apache à l'usage exclusif des touristes étrangers en quête d'émotions inédites.

Madame Euripide, cerbère de la Cité, règne en despote sur cette étonnante tribu.

La petite Louise (Anouk Ferjac), la fille du vieux Williams, le trapéziste, aime Pierre Maufranc, mais celui-ci s'en est-il seulement aperçu? N'a-t-il pas dit: «L'amour, ça n'est pas fait pour les pauvres»... Sans doute n'est-ce point là l'avis du beau Reggio qui chante des romances à longueur de journée et qui, lui, ne semble pas insensible aux charmes adolescents de Louise.

Un jour, un événement d'importance se produit à la Cité de l'Espérance: le facteur a apporté deux lettres! L'une pour Maufranc, au sujet de ses brevets, l'autre pour le vieux Williams qui est convoqué à Bobino en vue d'un engagement. Mais le mauvais sort, vigilant, ne lâchera pas encore ceux de la Cité. Maufranc, victime d'un aigrefin, se verra dépossédé de son invention tandis que Williams, qui a trop présumé de ses forces, se tuera en répétant son numéro.

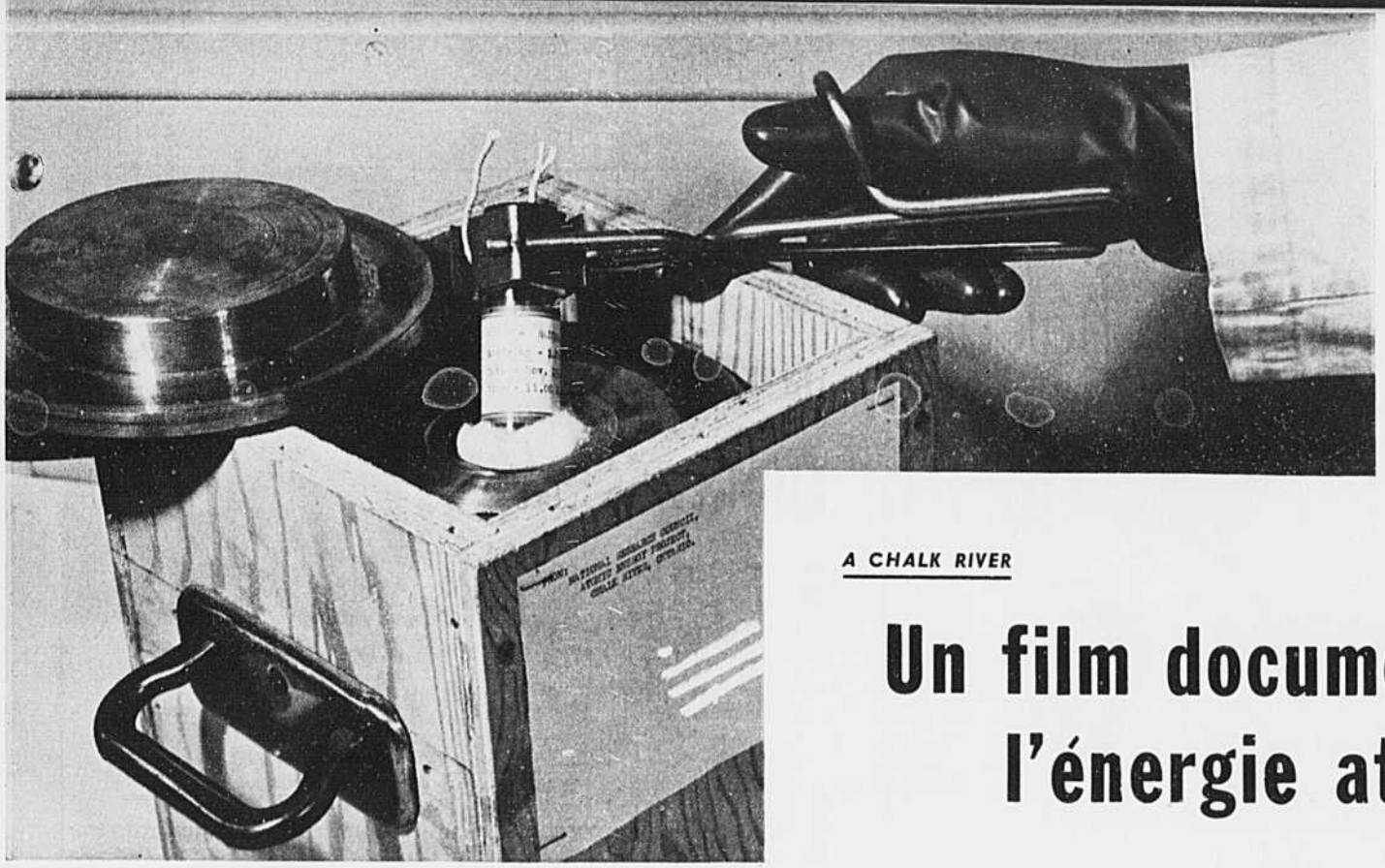
L'adversité s'acharne sur la Cité, et cette fois les plus confiants s'avouent vaincus. Quel miracle pourrait tirer tous ces malheureux de leur détresse?

La mort du vieux Williams ne permettra-t-elle pas à Reggio d'arriver à ses fins, de posséder la fille qu'il convoite et qui n'est plus qu'une orpheline sans défense? Maufranc déjouera ses desseins et il n'en faudra pas davantage pour que se révèle en lui un sentiment qu'il n'avait jamais jusqu'alors éprouvé. Cet amour inattendu transforme Maufranc. Il se sent de force maintenant à triompher de la pire infortune.

Et cependant il n'est pas au bout de ses épreuves. Un crime a été commis à la Cité. Reggio a été assassiné. Maufranc accusé de ce meurtre,

[*Lire la suite page 50*]

Photo du haut, à droite, Pierre Maufranc (RENE DARY) et Louise (ANOUK FERJAC), la fille du vieux Williams, le trapéziste contemplant leur cour sordide en compagnie de l'enfant abandonné qui fait désormais partie de la tribu. — Au centre, les deux vedettes de "Cité de l'Espérance". — Ci-dessous, les mêmes, à table, mangeant un frugal repas avec des compagnons d'infortune dans cette atmosphère d'artistes ratés, de gloires déchues.



Ci-contre, là où il est démontré qu'il faut se donner beaucoup de mal pour empaqueter une bouteille à peine grosse comme un fuseau de fil. C'est que la bouteille contient des isotopes ou, en d'autres termes, un liquide qui permettra d'appliquer l'énergie atomique au développement de la science et des oeuvres de paix.

Ci-dessous, aux approches de l'usine d'énergie atomique de Chalk River, un endroit où il faut montrer patte blanche, même quand on s'y rend nanti de papiers et d'autorisations. Le garde armé, la clôture qui n'a rien d'invitant et les écriteaux bien en évidence rappellent aux curieux ou aux indiscrets qu'il vaut mieux ne pas s'approcher.

A CHALK RIVER

Un film documentaire sur l'énergie atomique

LES cinéastes de l'Office national du film ont réalisé un documentaire sur le travail qui se poursuit à l'usine d'énergie atomique de Chalk River. C'est le premier film tourné sur le sujet, puisque, jusqu'à récemment encore, toute photographie y était strictement interdite. Le métrage a été tenu sous le plus grand secret, non seulement lors de la prise de vues, mais aussi tout au cours des opérations de développement dans les laboratoires de l'ONF, jusqu'à ce que, enfin, il ait été examiné par le général McNaughton, et approuvé pour fins de distribution.

Pendant qu'ils tournaient, les cameramen et techniciens devaient porter des couvre-chaussures qui protégeaient leurs pieds contre toute radio-activité. On exigeait aussi des membres de l'équipe qu'ils épinglent à leurs vêtements un petit bout de pellicule spéciale très sensible aux rayons gamma. On la développe chaque semaine, de sorte qu'il est possible de se rendre compte si le porteur est devenu lui-même radio-actif. Un policier accompagnait sans cesse les cinéastes, afin d'être bien certain que, par erreur, on ne filmerait rien qui doive être gardé secret.

Il existe aussi à l'usine d'énergie atomique de Chalk River, un cimetière soigneusement clôturé et cadenassé où l'on enterre dans des fosses qui auront parfois jusqu'à douze pieds de profondeur, les pièces d'équipement devenues elles-mêmes radio-actives. Toutefois, on prend bien note de chaque morceau et de son état au moment de la mise en terre, car il arrive qu'après un certain temps la radio-activité disparaisse, permettant qu'on l'utilise à nouveau.

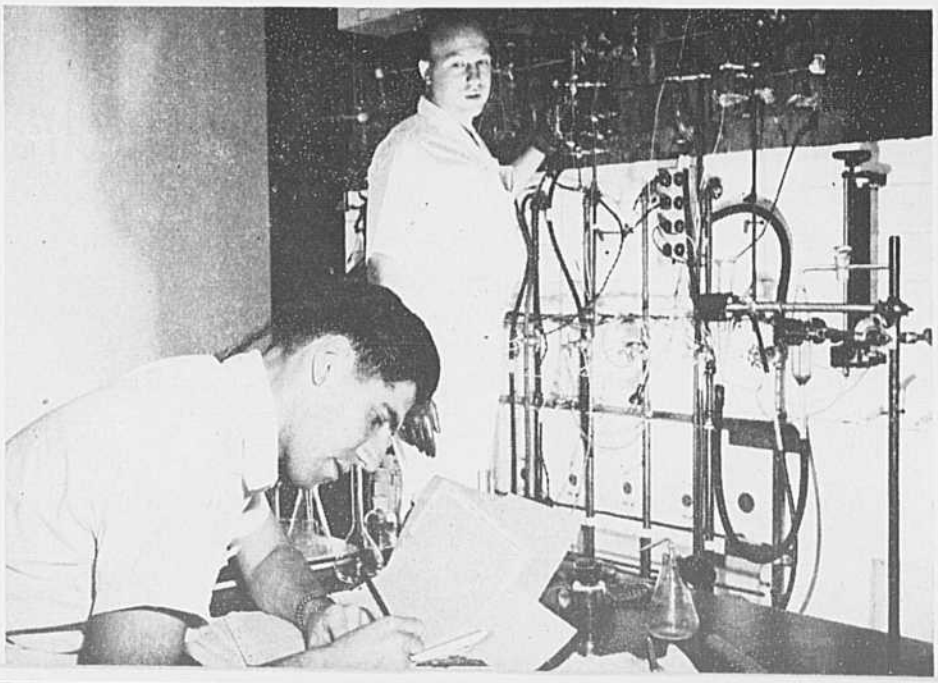
Certaines prises de vues ont été réalisées à Deep River, c'est-à-dire, dans la ville où habitent les employés qui travaillent à l'usine de Chalk River. Le directeur et ses hommes ont pu constater jusqu'à quel point se développait là-bas l'esprit coopératif. Il n'existe toutefois pas d'organisation municipale, et l'endroit est administré par le directeur de l'usine. La ville-usine de Chalk River et la ville-résidence de Deep River ont toutes deux été construites par la Defence Industries Limited.

La ville ou, plus exactement, le village de Deep River est un endroit qui se suffit à lui-même. Il est constitué de 360 maisons lesquelles sont des maisons de guerre déménagées à la fin du conflit de l'entourage des usines où elles étaient. Il y a de plus ceci de remarquable que l'on ne voit qu'un magasin de chaque genre: *un* magasin général, *une* épicerie-boucherie, *une* boutique de barbier, *un* tailleur, *un* cordonnier, *un* salon de beauté, et puis évidemment *un* bureau de poste et *un* centre communautaire.

Le documentaire *Recherche atomique*, une réalisation de l'Office national du film, est distribué dans la série En Avant Canada.

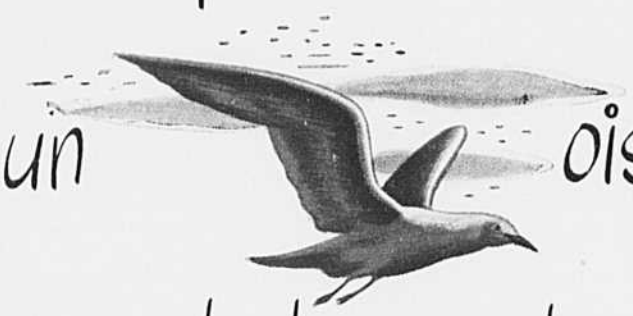
Ci-dessous, à l'usine canadienne d'énergie atomique, on ne travaille pas, comme on pourrait le croire, à découvrir de nouvelles armes ou engins de guerre. On s'efforce exclusivement de trouver des applications pour fins humanitaires de cette incomparable puissance. Nous avons connu l'ère de la vapeur, celle de l'électricité, tout indique bien que nous sommes en passe de connaître celle de l'énergie atomique appelée à modifier considérablement notre mode de vie.

Ci-dessous, tandis que l'un procède à l'opération, l'autre note scrupuleusement toutes les phases : une lumière qui s'allume et s'éteint comme si elle était nerveuse, un liquide rouge qui envahit le récipient de droite et vient ensuite bouillonner dans le second, un tour de manivelle ici et là, et puis un autre, une prise de courant que l'on change de place, un tremblement spasmodique de tout l'appareil. Et voilà : le tour est joué ! Photos ONF.

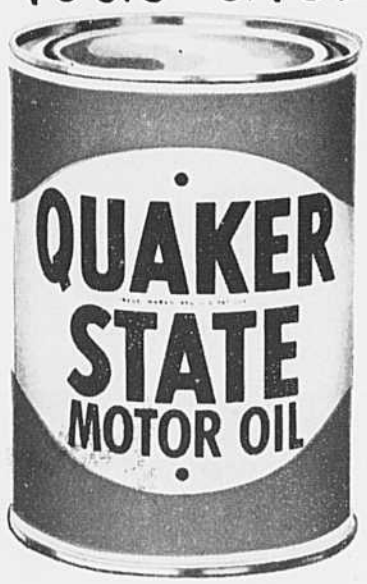


En été, s'il fait une chaleur
à faire éclater
un pétard,

vous pouvez filer comme
un



oiseau...
quand, dans votre auto,
vous avez cette



huile d'été
que résiste
à la chaleur.

Provenant du raffinage d'huile brute de Pennsylvanie 100% pure, l'Huile à Moteur Quaker State tient le coup dans les conditions de conduite d'été les plus rigoureuses. Elle ne se diluera pas et ne formera pas de cambouis. Essayez-la la prochaine fois!

QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

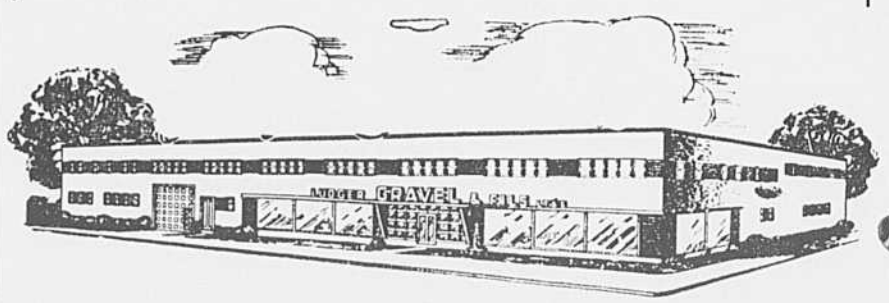
Historique de la maison LUDGER GRAVEL & FILS

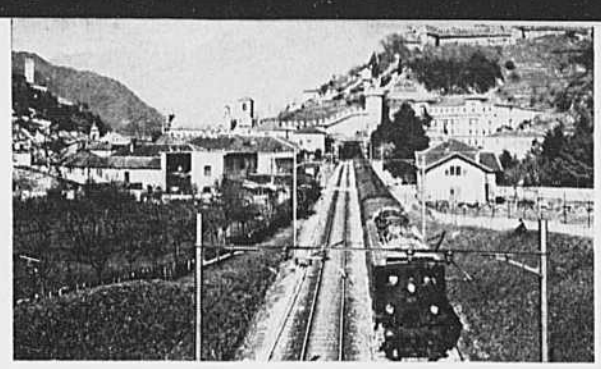
M. PIERRE GRAVEL
(Photo Albert Dumas)

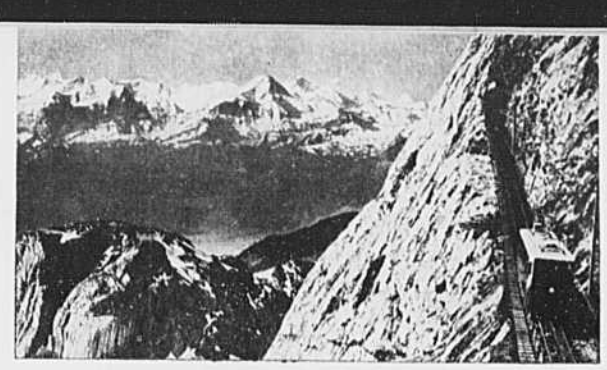
LE FONDATEUR, M. Ludger Gravel, débuta, en 1898, en mettant sur le marché une huile lubrifiante, la Balmoral, pour équipement agricole et essieux de voitures.

En 1900, ayant réussi à accumuler un petit capital, tout en gardant son commerce d'huile, il se lança agent manufacturier. Dès 1901, M. Ludger Gravel décida de se lancer dans le commerce de gros en fournitures pour voituriers et forgerons et fit l'acquisition de la Maison P.-P. Mailloux, en affaires, à cette date, depuis au delà de 50 ans. En 1903, il ouvrit, sous le nom de Standard Paint & Varnish, un département s'occupant de toutes les variétés de peinture. En 1917, M. Ludger Gravel décida de se lancer dans le commerce de fournitures, accessoires pour automobiles, outillage et équipement pour garages. Il créa à cet effet la Maison Ludger Gravel & Fils, sous la direction de son fils Pierre. En juin 1930, le volume d'affaires augmentant sans cesse, on décida de former la compagnie Ludger Gravel & Fils Limitée dans le but de concentrer les intérêts des différentes branches d'activité. Dès lors, l'ascension du commerce ne s'arrêta point. L'importante firme The General Tire & Rubber Co. Limited, of Akron, Ohio lui confiait sa représentation pour la province de Québec. A cause de l'augmentation du volume d'affaires et de l'encombrement de la Place Jacques-Cartier, on quitta, en 1935, les locaux occupés depuis 1901, pour s'installer au numéro 3447, Avenue du Parc. Depuis cette date, les affaires augmentant d'année en année pour enfin dépasser le chiffre record d'un million de dollars en 1947, la direction actuelle de la Compagnie décida d'ériger, au coin des rues Saint-Laurent et Gounod, un établissement de 26,000 pieds carrés avec un stationnement avoisinant de 7,000 pieds carrés.

En février 1949, la Compagnie Ludger Gravel & Fils Ltée, occupant ses nouveaux locaux, fut en mesure de donner à sa clientèle toujours grandissante, un service qu'elle s'efforce d'améliorer d'année en année. La direction de la maison comprend : MM. Pierre Gravel, président et gérant général : Rolland Gravel, secrétaire et gérant général des ventes ; Maurice Gravel, vice-président et assistant gérant et Ludger Gravel. MM. Rolland et Maurice Gravel ont fait toute la dernière guerre avec les Fusiliers Mont-Royal.







EN PAYS DE MONTAGNES

L'ÉLECTRIFICATION DES CHEMINS DE FER SUISSES

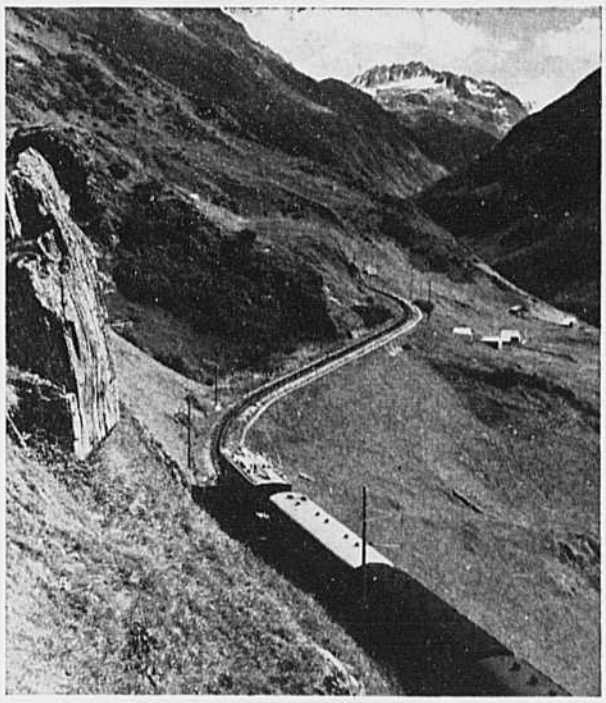
LORSQUE la seconde guerre mondiale éclata en 1939, la traction électrique était installée sur 4636 kilomètres du réseau suisse qui avait une étendue de 5887 kilomètres au total. Pendant la guerre, l'électrification fut énergiquement poursuivie sur les chemins de fer, comme d'ailleurs aussi dans l'industrie et pour les usages domestiques; il est probable que d'ici à 1950, toutes les lignes des Chemins de fer fédéraux seront exploitées à l'électricité.

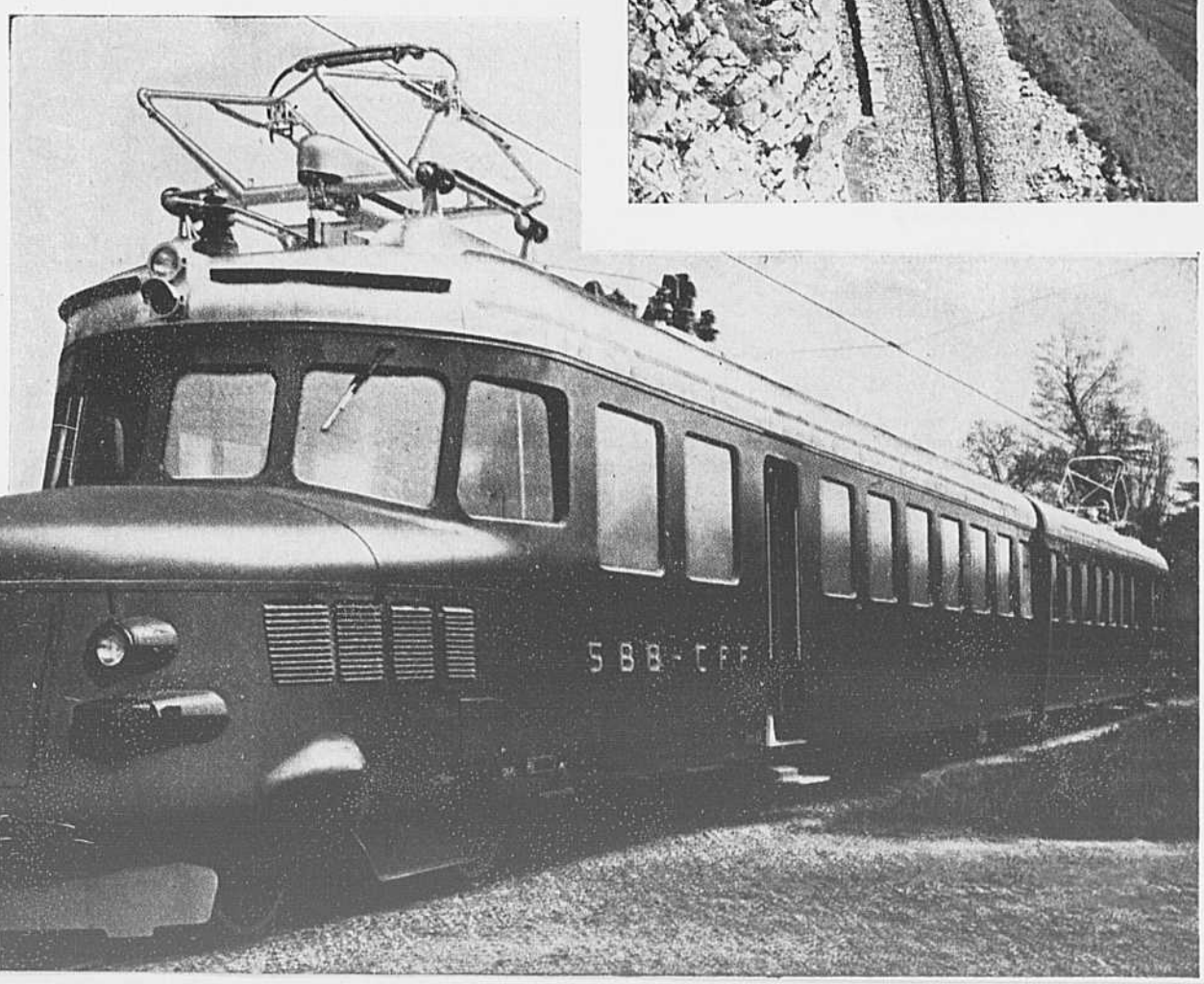
C'est une oeuvre nationale de grande envergure que la Suisse va mener à bonne fin. Par rapport à la dimension de son territoire, le pays a investi dans cette modernisation de ses chemins de fer des capitaux dont l'ampleur dépasse tout ce qui a été réalisé ailleurs. Non moins admirable est l'effort technique électrique, des usines de forces motrices jusqu'aux locomotives, réalisant elle-même aussi toutes les constructions nécessaires à l'électrification des chemins de fer fédéraux et des principaux chemins de fer privés. On peut dire que dans ce domaine, la Suisse a toujours fait oeuvre de pionnier pour le monde entier, et que dès le début, ses chemins de fer électriques ont donné une forte impulsion à la technique ferroviaire d'autres pays, en lui suggérant sans cesse de nouvelles directives de développement.

L'absence de fumée qu'apprécie avant tout le visiteur étranger, enchanté de jouir des beautés du paysage par la fenêtre ouverte du wagon sans être incommodé constamment par la suie et les bouffées de fumée, est loin de représenter le plus grand de ces avantages. Ce qui est autrement important, c'est l'incomparable augmentation du rendement des chemins de fer par la traction électrique. Non seulement les locomotives électriques sont en général passablement plus puissantes que les machines à vapeur normales, mais elles exigent aussi des périodes d'immobilisation moins longues que ces dernières; elles sont presque toujours prêtes à servir, et effectivement, elles sont souvent en route pendant des jours et des semaines, presque sans interruption. C'est ainsi que certains types de locomotives express des Chemins de fer fédéraux totalisent jusqu'à 120,000 kilomètres par an — trois fois le tour du monde! — ou davantage encore.

Non moins important est le fait que précisément dans un pays montagneux comme la Suisse, la traction électrique permet une hausse considérable de la vitesse, en premier lieu grâce à l'extraordinaire puissance de traction des locomotives électriques, qui permet une accélération rapide du train après une halte ou après un virage pris à allure réduite, en second lieu grâce à leur propriété de supporter une forte surcharge pendant une durée relativement longue, comme le montre l'exemple du Gothard ou du Lotschberg.

Pour le trafic des voyageurs, il va sans dire que la traction électrique ne vise nullement à la concentration d'une puissance de plus en plus grande en une seule machine. Ici se fait jour un autre de ses avantages, qui est sa grande divisibilité; d'où la possibilité de constituer un trafic rapide de locomotrices, de locomotives et de trains légers se succédant à espaces relativement courts, c'est-à-dire de composer un horaire singulièrement dense. Parmi les chemins de fer à écartement normal, ce fut de nouveau la ligne du Lotschberg qui montra la voie en lançant des [*Lire la suite page 50*]





Photos du haut, de g. à d., sortie du tunnel de Lotschberg (9 milles de longueur) à Goppenstein. — Un train électrique dans la région de Bellinzona. — En pleine montagne. — Photos du centre, à droite, voie sinueuse longeant un flanc de montagne. — Dans l'Oberland, un train à vapeur qui sera bientôt électrifié. — Ci-contre, à droite, convoi ultra-moderne formé de la locomotive et d'un wagon.

POUR LES BELLES EN TABLIER

Simplicity
2912

Simplicity
2915

Simplicity
2916

Simplicity
2914

Simplicity
2913

Simplicity
2911

2912 — Pour la bambine, rien de plus coquet que ce tablier bordé de dentelle. Grandeurs 6 mois à 3 ans. Métrage requis pour taille 1: 1½ v. en 35″, 1⅜ v. en 39″, 1⅛ v. en 44″. Dentelle: 3½ v. en 4½″ de large. Prix 25¢

2914 — Les vives couleurs du tartan sont mises en valeur par le corsage de tissu uni à encolure "sweetheart". Culotte et tablier pour fillettes. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 4: 2⅜ v. en 35″, 2⅛ v. en 39″. Prix 25¢

2915 — A tout âge, votre fillette appréciera ce trois-pièces dont la jupe ample est retenue par une large ceinture. Short, corsage et jupe pour fillettes. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 10: 3⅞ v. en 35″, 3⅝ v. en 39″, 3½ v. en 41″. Prix 25¢

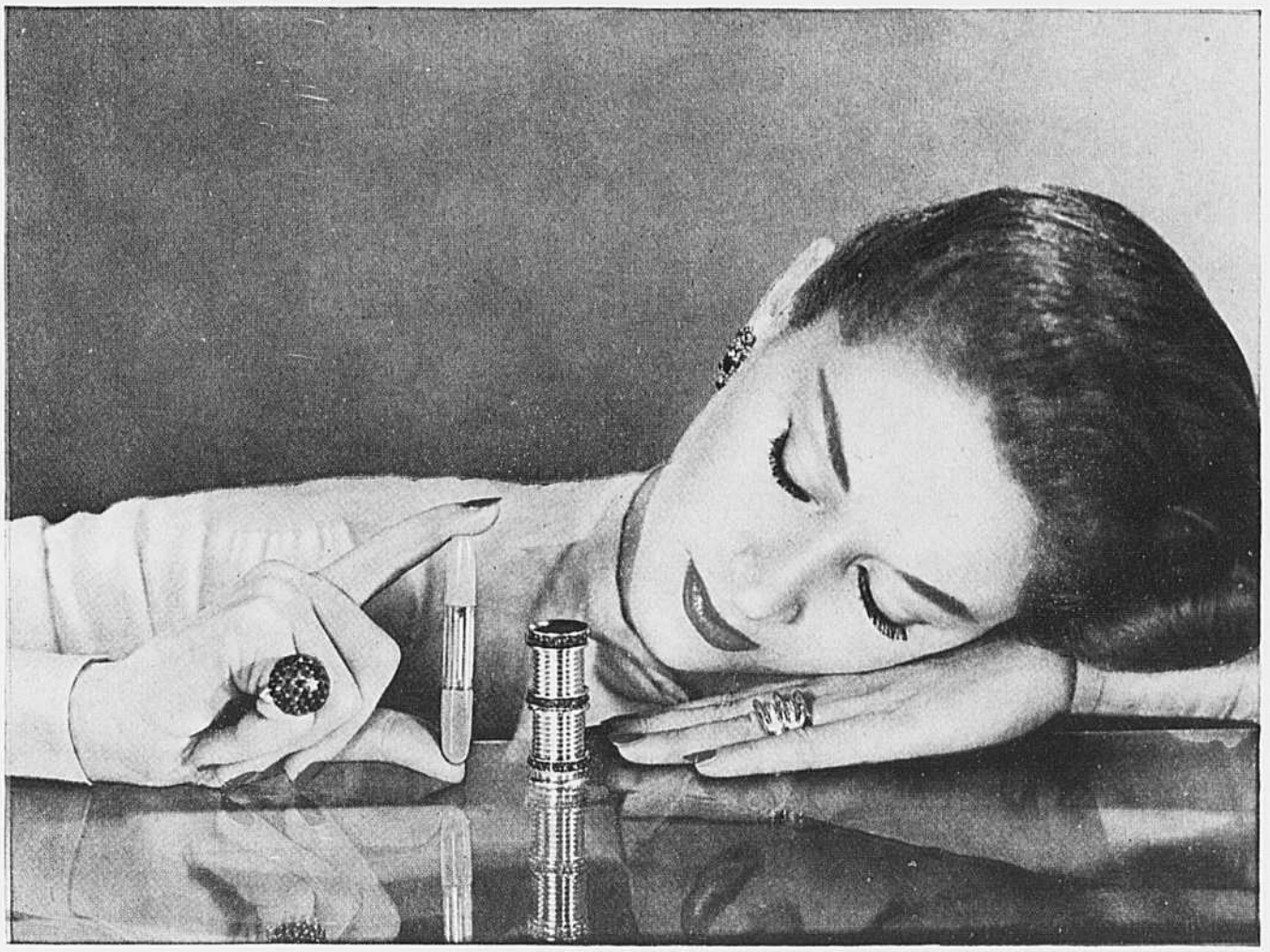
2913 — et 2911 — Les deux petites soeurs apprécieront ce tablier identique qui est bordé de dentelle et de ruban. Le modèle 2913 est pour enfant de 1 à 6 ans. Métrage requis pour taille 3: Tablier: 1½ v. en 35″ ou 39″, 1¼ v. en 41″. Culotte: ¾ v. en 35″, ½ v. en 39″, ⅜ v. en 41″. Dentelle: 1¾ v. en 3″ de large. Passe-ruban: ⅞ v. en ½″ de large. Ruban 1⅜ v. en ¼″ de large. Prix 25¢

Pour le modèle 2911, grandeurs 7 à 14, métrage requis pour taille 7: 2½ v. en 35″, 2⅜ v. en 39″ ou 41″. Dentelle: 1⅞ v. en 3½″ de large. Passe-ruban: 1 v. en ½″ de large. Ruban: 1⅜ v. en ¼″ de large. Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

Imaginez un Stylo

guère plus long que votre rouge à lèvres



. . . cependant il s'ouvre pour devenir un stylo normal !

Le premier stylo "ultra-chic" . . . d'un dessin superbe . . . aux couleurs enchanteresses — des couleurs en vogue aussi gaies que le printemps . . . et qui s'harmonisent avec les couleurs les plus ravissantes des costumes dernier cri de la saison.

Jaune Jonquille . . . Rose Pétale . . . Violet d'Angleterre . . . Rouge Laque . . . Vert de Mer . . . Bleu de Roi . . . et, bien entendu, Noir classique.

C'est le seul stylo qui soit assez petit, assez élégant et assez sûr pour le sac à main. Et ce nouveau stylo Kimberly Pockette est aussi bon que beau.

Sa pointe veloutée *utilise* de l'encre qui *sèche* instantanément. Permet d'écrire avec une facilité surprenante à n'importe quel angle.

La cadeau par excellence . . . pour collation de diplômes, anniversaires de naissance, anniversaires de mariage . . . pour toutes les fois qu'un cadeau est de rigueur ! Son prix est si modique.

Avec bande doublée or $7.50, avec bande chromée, $4.95

Kimberly
POCKETTE
par EVERSHARP

P.S. — Ne laissez pas votre mari s'emparer du vôtre ! Achetez-lui un Kimberly Pockette de la couleur qu'il préfère.

LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS ?..

LE SAMEDI ?.. LA REVUE POPULAIRE ?.. LE FILM ?..

BIEN entendu, vous aimez ces trois magazines, parce qu'à eux trois, et chacun dans son genre, ils forment un tout idéal qui complète. Il va de soi que LE SAMEDI est le magazine de famille tout indiqué quand on a en vue la satisfaction qu'on veut donner à son foyer, et alors... C'EST

LE SAMEDI

Par ailleurs, Madame, Mademoiselle, si c'est votre intention de ne vous abonner qu'à une seule publication qui réponde exactement à ce que toute femme attend d'un magazine, il n'y a pas à hésiter un seul instant : C'EST

LA REVUE POPULAIRE

Mais chose certaine, homme ou femme, jeunes ou vieux qui attachent une grande importance au cinéma et à la radio, n'ont pas à chercher longtemps pour trouver ce qu'il leur faut en cette matière. Vous avez devinez juste et nous acquiesçons avec vous, dans ce cas, C'EST

LE FILM

Néanmoins, songez bien que, tout en faisant une économie, vous pouvez vous procurer les trois qui vous assureront un tout complet, et à très bon compte. Si telle est votre intention, il n'y a plus à tergiverser: C'EST

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

COUPON D'ABONNEMENT

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.50 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

NOS AFFAIRES

LES FEUX DE FORÊT L'AN DERNIER

Les frais encourus par le Canada, en 1948, afin de combattre les feux de forêts se sont élevés à plus de deux millions et demi de dollars, soit un total sans précédent. En termes de dommages commensurables avec le coût de la lutte contre les incendies, la perte causée par les feux de forêts en 1948 n'a été dépassée que par le bilan de la saison de feu de 1941, durant les 20 années que l'on tient les archives par tout le pays au sujet des feux de forêts. C'est ce qui ressort des renseignements publiés par l'hon. Colin Gibson, ministre des Mines et des Ressources. La statistique fédérale au sujet des feux de forêts est préparée chaque année, grâce aux renseignements qui sont donnés par tous les organismes provinciaux et fédéraux de protection, contre les feux de forêts au Canada.

Bien que le nombre des feux de forêts, 5,368, soit à peu près normal, la superficie incendiée s'élevait à quelque 3,185,000 acres, soit une augmentation de 70 p. 100 sur la superficie moyenne ravagée par le feu au cours des dix années précédentes. Le temps exceptionnellement sec dans de vastes régions des Grands lacs et du Canada central, au début de l'été et de l'automne, contribua pour beaucoup aux pertes subies.

La quantité du bois marchand sur les terres incendiées, en 1948, aurait suffi à alimenter toutes les usines de pâte à bois et de papier du Canada pendant une période de sept mois et demi, en se basant sur la moyenne de consommation de 1937 à 1946. On estime que les pertes en bois, jeunes pousses et autres propriétés furent de $5,882,000. Ce chiffre toutefois n'évalue le bois qu'à son taux courant d'essouchement et ne tient pas compte des autres pertes subies par les industries qui se servent du bois. De plus, le bilan ne représente pas les dégâts causés au sol, à la qualité des emplacements, à la réglementation des cours d'eau, à la faune, aux valeurs d'amusement et de tourisme puisque l'on ne peut évaluer ces pertes en dollars.

Dix-huit pour cent de tous les feux fut attribué à la foudre. Les autres 82 p. 100 furent causés par les hommes, de sorte qu'on aurait pu les empêcher. Deux pour cent seulement était l'oeuvre délibéré d'un incendiaire. Campeurs et fumeurs négligents allumèrent 40 p. 100 des feux, soit une augmentation de 4 p. 100 sur la moyenne des dix années antérieures. Les chemins de fer et les colons furent les autres causes majeures.

Les chiffres cités ne comprennent pas les Territoires du Yukon et du Nord-Ouest où l'on a signalé 80 feux sur une superficie totale de 121,000 acres.

Le Service fédéral de la forêt souligne que la saison des feux de 1949 a déjà commencé. Au début du printemps, on a signalé un grave état de sécheresse dans plusieurs régions boisées du pays. On exhorte donc tous les sportsmen, les touristes et les autres qui trouvent leur agrément dans la forêt, de redoubler de précaution avec le feu si l'on veut réduire au minimum le danger constant qui menace nos forêts.

•

L'ENSEIGNEMENT CHEZ LES INDIENS

L'éducation des Indiens est probablement le principal facteur de progrès qui exercera la plus grande influence sur leur avenir. C'est l'opinion des fonctionnaires d'expérience aux Affaires indiennes, qui reconnaissent et protègent en même temps les droits et privilèges historiques de la race indienne. A cause de cela, la Division des Affaires indiennes entreprend un programme d'enseignement progressif et de longue haleine, malgré la pénurie d'instituteurs et le coût élevé de la construction des écoles.

Les frais d'enseignement chez les Indiens, au cours du dernier exercice financier, s'élevaient à $3,614,804.05. Au cours des deux dernières années, 133 nouvelles classes furent ajoutées au système scolaire des Indiens et 365 écoles fonctionnent en ce moment. Depuis un an, le nombre des élèves inscrits a augmenté de 801, portant à 29,087 le total des enfants qui fréquentent les écoles indiennes.

Pour s'assurer que ces enfants bénéficient des meilleurs instituteurs possible, on a pris des dispositions afin de permettre aux instituteurs des écoles indiennes de recevoir les bienfaits de la Loi de la pension du service civil. La nouvelle échelle des salaires et les bénéfices de pension, que l'Administration a introduits dans le service d'enseignement des Indiens, exigent que les professeurs et les institutrices en question suivent des cours professionnels et académiques durant l'été. Ces cours ont amélioré les méthodes de façon remarquable.

•

PORTS D'ENTREE DE L'IMMIGRATION

Deux cent soixante-neuf ports d'entrée, le long de la frontière entre le Canada et les Etats-Unis et sur les littoraux de l'Atlantique et du Pacifique, relèvent du Service de l'Immigration du Canada. L'admission de chaque personne qui entre au Canada légalement doit être établie à la satisfaction du préposé à l'immigration à l'un de ces ports. Il y a cinq districts d'immigration: Atlantique, Est, Central, Ouest et Pacifique. Chaque district est sous la surveillance d'un surintendant.

•

RECHERCHE DE MINERAUX

Les équipes sur le terrain de la Commission géologique du Canada poursuivront cette année leurs enquêtes sur les gisements de minerais radio-actifs, qui sont d'une importance capitale dans l'industrie minière du Canada. On enquêtera aussi sur les gisements de minerais de fer Québec-Labrador et les régions favorables à l'accumulation du pétrole, du gaz et de la houille. On en fera des cartes. Il y aura soixante-dix équipes sur le terrain.

TRIOMPHALE DECADE . . .

[*Suite de la page 7*]

Jean Desprez a su allier les deux choses, car les épreuves et les joies de la famille Rivard, d'abord, et Boileau ensuite, font battre le coeur de toute la province. Le secret du succès de l'auteur tient dans une imagination débordante et dans une connaissance approfondie des réactions nationales. Une Américaine aurait quitté cent fois un mari aussi erratique qu'André Boileau. Mais, en bonne chrétienne, Lise Boileau pardonne à l'homme qu'elle aime les actes qu'il commet dans l'inconscience d'une amnésie intermittente. Et, si Madame Rivard est une épouse écervelée et une mère aveugle, elle devient presque héroïque au moment de la ruine de son mari. Vertus canadiennes, fidèlement entretenues par la religion catholique.

Cette psychologie du personnage, Jean Desprez la pousse souvent jusqu'aux décisions épisodiques. Ainsi, lorsque Lise Boileau doit travailler pendant sa grossesse, l'auteur lui choisit un métier féminin: celui de modiste. Elle travaillera assise n'occupant ses yeux et ses doigts qu'à de jolies choses. Psychologie de l'état, et psychologie d'une personnalité essentiellement féminine.

Le succès toujours grandissant de "Jeunesse dorée" (qui a dépassé les 2,200e émissions) est dû à tous ces éléments réunis: imagination, compréhension du public et connaissance du personnage. Chacun répond avec logique à leur créatrice. Le snob, avec suffisance; le tendre, avec tact; l'envieux, avec méchanceté.

On dit que Québec Productions songe à tirer un film de la "Jeunesse dorée" actuelle. Je le souhaite, comme tous les auditeurs, car la diversité des épisodes comiques et dramatiques promet un film attachant et humain.

L. R.

LA OU VECUT SAINT ROBERT

[*Suite de la page 6*]

La réputation de cette ville d'eaux remonte à 1571, alors que William Slingsby de Knaresborough y découvrit une source où il éleva une fontaine afin d'attirer l'attention sur sa découverte. Après quoi, les médecins y envoyaient leurs clients "prendre les eaux" et le "spa" devient célèbre. Les sources d'Harrogate renferment du soufre, du fer et de la magnésie, utiles aux rhumatisants. On y prend les eaux dans la Salle royale des pompes (qui surmonte un vieux puits d'eau sulfureuse), on s'y baigne aux Bains royaux; on se divertit au Jardin d'hiver ou à la belle salle de concert.

CHAMBREUR

Bien que le mot "chambreur" ne soit pas connu en France pour désigner une personne en chambre, il est digne d'emploi ici. C'est un mot canadien de bonne frappe qu'on doit préférer au barbarisme anglais : roomeur, roomeuse.

A un prêtre en visite de paroisse qui demandait à une maîtresse de pension si elle avait des personnes en chambres, la dame répondit :

— Oui, un roomeur et une roomeuse.

— Sont-ils catholiques ?

— Certainement, répondit la logeuse. Ce sont des Canadiens comme vous et moi.

Etonnement du visiteur qui avait cru qu'il s'agissait d'un Roumain et d'une Roumaine !

LA CRUCHE CASSEE

[*Suite de la page 10*]

— Ne me gronde pas, supplia-t-elle.

— Avoue donc, que diable ! Ce n'est peut-être pas un malheur irréparable ! Tu excelles à te faire un monde de tout ! Je n'ai pas heureusement l'esprit tourmenté comme toi, moi ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'ose pas te le dire...

— Tu n'oses pas ! Tu n'oses pas ! Ça doit être du joli ! Parle enfin ! Parle ! Ce n'est pas au moins... ?

— Si, balbutia-t-elle. C'est ça !

— Quoi ? la rarissime cruche en porcelaine chinoise de la famille, rose, qui me venait de ma mère ! Mon Dieu ! Je ne la vois plus sur son socle ! C'est ça Denise ? C'est ça ?

— Pardonne-moi, Léon, s'effondra-t-elle en cachant sa tête dans ses mains.

— Cruche, toi même ! tonitrua-t-il. Le seul objet auquel je tenais ! Un souvenir de mon enfance ! Tu ne te doutes pas ce qu'elle représentait pour moi, cette cruche ! Ah ! j'aurais dû la cacher, la mettre hors de ta portée ! Maladroite ! Tout ça d'ailleurs ne me surprend pas. C'est le résultat de l'inconcevable éducation que tu as reçue ! Ils n'ont pas pris la peine de t'élever, tes parents ! Conviens-en... Ça te fait rire ?

Denise venait d'écarter ses mains de son visage. Léon s'arrêta, sidéré. Pour la première fois, à la suite de ses reproches, Denise souriait. Cela mit le comble à son exaspération.

— Tu me feras mourir ! s'exclama-t-il. Je ne sais pas ce que je donnerais encore... Si c'était possible !...

— Mais moi, je le sais, intervint Denise avec douceur.

Lors, elle s'en fut tranquillement ouvrir un placard. Sur la planche du milieu, bien en évidence, la fameuse cruche apparut, indemne.

— Oh ! gémit Léon, comme frappé d'un coup de foudre.

— Tu n'as donc plus qu'à retirer tout ce que tu viens de dire, mon chéri, sur ma balourdise et mon manque d'éducation, déclare-t-elle. Tant que cette oeuvre d'art demeurera intacte, je ne serai rien de ce que tu as prétendu...

— Oh ! Denise !

Léon restait stupide, les bras ballants. Soudain, il les allongea, suppliants, à son tour.

— Pardonne-moi tout de suite... ou je casse cette cruche !

— Jamais de la vie ! s'interposa Denise avec une autorité qu'il ne lui connaissait pas. Tu dirais encore que c'est de ma faute !

. . . . . .

Voici bien des années de cela. La cruche est, maintenant, dans leur studio, à la place d'honneur. Quand Léon commence à s'énerver, il suffit à Denise de tourner des yeux un tantinet moqueurs dans cette direction.

Aussitôt, Léon se tait et, en homme d'esprit, vient tendrement l'embrasser.

EDGE TRÉMOIS

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Depuis qu'il est photographe amateur, les enfants peuvent faire les pires coups et il n'en dit mot parce que ça lui fait d'excellents sujets de pose, à ce qu'il prétend.

ARRÊTE
VITE
le MAL de TÊTE
ASPIRIN
Marque Déposée au Canada
LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI
BAYER
PRIX LES PLUS BAS
12 comprimés . . 18c
24 comprimés . . 29c
100 comprimés . 79c

Les personnes maigres engraissent de 5, 10, 15 liv.
Recouvrez entrain, énergie, vigueur
Quelle transformation ! Les os ne paraissent plus, les chairs s'affermissent, le visage s'arrondit: plus de cou émacié; disparu cet air de squelette ambulant. Des milliers de jeunes filles, hommes et femmes qui ne pouvaient engraisser sont fiers aujourd'hui de leur belle apparence. Ils attribuent ce résultat à Ostrex qui revivifie et renforcit. Contient ingrédients, stimulants, fortifiants, fer, vitamine B1, calcium pour enrichir le sang, améliorer l'appétit et la digestion et mieux faire profiter de la nourriture; fait gagner du poids. Ne craignez pas de *trop* engraisser. Cessez quand vous aurez rattrapé les 5, 10, 15 ou 20 livres nécessaires pour atteindre la normale. Coûte peu. Nouveau format d'essai *seulement* 60c. Essayez les fameux comprimés-toniques Ostrex pour recouvrer vigueur et poids. Toutes pharmacies.

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

Le Samedi
coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an.....	$3.50	1 an.....	$5.00
6 mois.....	2.00	6 mois.....	2.50

☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

NOTRE FEUILLETON

LA PENTE DANGEREUSE

No 9

par EMILE RICHEBOURG

Mais depuis longtemps elle n'avait pas payé ses gages à Marianne. Combien lui devait-elle ? Elle fit le compte : Il était dû à la vieille domestique deux cents francs. Et comme Paule ne voulait pas s'en aller laissant cette dette derrière elle, elle ne possédait plus réellement que soixante-dix francs. Cette somme était loin d'être suffisante pour le long trajet qu'elle avait à faire avec deux enfants ; c'était une centaine de francs qui lui manquait.

Elle ne pouvait songer à emprunter cette somme au fermier avec promesse de la lui rendre dès qu'elle serait à Saint-Amand ; elle savait que Verdret et sa femme n'avaient pas vingt francs dans leur bourse.

Elle se dit que ce qu'elle avait de mieux à faire était d'écrire à sa mère pour la prévenir de sa prochaine arrivée à Saint-Amand et la prier de lui envoyer immédiatement, dans une lettre chargée, cent francs dont elle avait absolument besoin.

La domestique était encore dans sa cuisine. Paule l'appela.

— Marianne, lui dit-elle, je viens de faire votre compte ; je vous dois, ce mois compris, 200 francs. Les voici.

— Mais, madame...

— Prenez, Marianne, je le veux. Vous savez que la ferme a été vendue aujourd'hui ?

— Hélas ! madame, hélas !

— Dans deux ou trois jours, je partirai avec mes enfants ; je vais retourner en Bourgogne, près de mes parents.

— Est-ce que madame la comtesse ne m'emmène pas ?

— Je ne peux pas vous emmener, Marianne.

— Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ?

— Vous êtes connue à Grenoble, vous y trouverez facilement une bonne place.

La vieille domestique retourna à sa cuisine en sanglotant.

Paule voulut écrire sa lettre. Ah ! c'étaient des choses bien douloureuses qu'elle avait à dire, de terribles révélations qu'elle avait à faire.

Elle écrivit une dizaine de lignes, puis tout à coup ses idées se brouillèrent et elle eut beau chercher dans le désordre de ses pensées, elle ne parvint plus à trouver une phrase à mettre sur le papier.

— C'est la fatigue, j'ai un peu de fièvre, murmura-t-elle ; j'écrirai ma lettre demain, j'ai tout le temps ; d'ailleurs, le facteur ne passe jamais à la ferme avant trois heures de l'après-midi.

Elle alla voir ses enfants : ils dormaient, les lèvres souriantes.

— Chers mignons, pensa Paule, comme leur sommeil est paisible ! ils ne comprennent pas encore et ils sont heureux ; ce n'est que plus tard que les peines de la vie pourront les atteindre... Mon Dieu ! faites qu'ils n'aient jamais à souffrir comme leur pauvre mère a souffert.

Elle se pencha sur le lit, et sur chaque front mit un baiser.

XI

LE NOUVEAU PROPRIÉTAIRE

Le lendemain, la comtesse Paule se leva à sept heures. Depuis une demi-heure déjà, Georges et Edouard babillaient et s'amusaient à faire des culbutes sur le lit. Le temps était superbe, l'atmosphère était saturée de l'odeur de résine des vieux sapins et dans le jardin, comme grisés par les rayons du soleil, les fauvettes, les rossignols, les rouges-gorges et les bouvreuils chantaient à plein gosier.

Comme tous les jours, Paule ayant fait rapidement sa toilette, débarbouilla ses enfants, les peigna et les habilla. Ensuite, elle descendit avec eux au jardin et après les avoir laissés jouer avec Miro pendant une heure, elle leur fit prendre leur leçon à l'ombre d'un mélèze.

A dix heures elle les quitta, en priant la fermière, qui était occupée dans son potager, de veiller sur eux. Nous devons dire qu'un malheur comme celui de Verdraine n'était pas à redouter aux Bergères où il n'y avait ni vivier, ni rivière. Mais Paule n'aimait pas que ses enfants restassent seuls.

La comtesse avait sa lettre à écrire, et avec l'espoir qu'elle ne serait pas dérangée avant l'heure du déjeuner, elle s'installa dans le petit salon du pavillon.

La veille, avons-nous dit, elle avait écrit une douzaine de lignes ; elle les relut, et trouvant que sa lettre était mal commencée, elle déchira la feuille de papier et en prit une autre.

Quand onze heures sonnèrent, elle avait déjà écrit quatre pages d'une écriture fine et serrée et elle jugea qu'elle avait peut-être encore deux ou trois pages à remplir. Il lui fallait dire tant de choses et surtout les expliquer ! Elle essuya ses yeux, car elle n'avait pu faire le récit de ses douleurs sans pleurer, prit une nouvelle feuille et se remit à écrire.

Mais presque aussitôt elle se redressa brusquement, tendit l'oreille. Elle entendait marcher dans les pièces du pavillon ; et ce pas, qu'elle ne connaissait point, ne pouvait être que celui d'un homme. Un homme chez elle!

Qui était-ce donc ? Bien sûr, ce n'était pas Verdret, puisqu'il travaillait aux champs et ne devait revenir qu'à une heure. Et d'ailleurs, ce n'était pas ainsi que marchait le fermier avec ses gros brodequins ferrés.

On ouvrait les portes et on les refermait, et certes, personne de la ferme ne pouvait prendre une pareille liberté.

La jeune femme se levait pour aller voir qui était là, lorsque la porte du salon s'ouvrit toute grande. Paule ne s'était pas trompée : c'était bien un homme qu'elle avait entendu marcher dans le pavillon, et cet homme était devant elle.

C'était M. de Miray, le nouveau propriétaire du domaine de Verdraine et de la ferme des Bergères. Ah ! on le voyait bien à son attitude de maître orgueilleux.

Le visage de la comtesse se couvrit d'une pâleur livide et elle poussa un cri qui exprimait en même temps la surprise et la terreur.

— Bonjour, madame la comtesse, dit M. de Miray, s'avançant le chapeau à la main et en s'inclinant.

Il se redressa et reprit :

— Je vois que vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite aujourd'hui; pourtant vous devez savoir que je suis devenu le propriétaire des Bergères et de Verdraine, puisque Jérôme Verdret était hier à Grenoble, probablement envoyé par vous. Or, il est assez naturel, n'est-ce pas, que je vienne voir dans quel état se trouve une de mes nouvelles propriétés ?

Paule avait fait deux pas en arrière et resta immobile, frémissante, effarée.

— Vraiment, madame la comtesse, poursuivit M. de Miray, on dirait que vous êtes effrayée, que vous avez peur de moi... De grâce, veuillez vous rappeler que j'ai été votre ami et daignez croire que je n'ai pas cessé de l'être.

— Oh ! vous, mon ami ! prononça la jeune femme avec une amertume profonde.

— Vous en doutez, madame, et vous avez tort ; oui, je suis votre ami et mes sentiments sont restés les mêmes. Peut-être avez-vous cru que je vous garderais rancune de certaines violences de langage ; eh bien ! non. Vous avez été dure pour moi, madame, vous m'avez traité avec une grande cruauté ; mais vos paroles de colère, je les ai oubliées, j'ai voulu les oublier.

« Alors, madame la comtesse, vous étiez malheureuse, plus malheureuse que vous ne l'êtes aujourd'hui, et votre emportement était excusable puisqu'il était la conséquence de votre douleur. On doit tout pardonner à ceux qui souffrent.

« Vous m'avez chassé, madame la comtesse, chassé comme un indigne, en voulant me croire coupable envers vous. J'ai souffert, beaucoup souffert de ne plus vous voir, et bien souvent, si j'eusse écouté mon coeur, je serais accouru ici ; mais je me disais : « Je ne dois pas chercher à la voir, elle le veut. » Et mon respect pour vous et votre volonté étaient un lien qui me retenait. Si je me permets de me présenter aujourd'hui devant vous, madame, c'est que j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

— Pourquoi avez-vous pensé cela, monsieur ?

— Parce que je crois connaître maintenant la situation pénible dans laquelle vous vous trouvez.

— Mais, monsieur !

— Eh, mon Dieu ! madame, vous n'avez pas à en rougir, elle n'est pas votre oeuvre. Enfin, je me suis dit que vous pouviez avoir besoin d'un ami et je viens à votre secours.

— Vous venez à mon secours, vous ?

— Oui. Il y a quelques jours, vous avez été forcée de vendre vos bijoux ; ce fut un sacrifice, une femme comme vous devait le faire. Mais vos diamants étaient votre dernière et unique ressource, et s'il vous reste maintenant quelques centaines de francs, c'est tout.

— Vous êtes bien renseigné, monsieur, dit Paule d'un ton sec.

— Oui, n'est-ce pas ? Cela prouve que je me suis constamment occupé de vous et que je sais comment vous et vos enfants avez pu vivre depuis votre abandon.

La jeune femme soupira et baissa la tête.

— Donc, continua M. de Miray, vous êtes à peu près sans argent, et vous ne pouvez pas espérer que vos parents vous viendront en aide, car ils sont fort endettés, d'après ce que j'ai appris, et par cela même plus pauvres encore que vous.

Paule appuya fortement sa main sur son coeur et jeta sur sa lettre inachevée un regard d'indicible angoisse.

M. de Miray avait déjà vu la lettre, et il surprit le regard ; mais comme s'il n'eût rien remarqué, il poursuivit :

— Avant qu'il soit peu, madame la comtesse, votre bourse sera vide, absolument vide, et vous manquerez de tout, même du strict nécessaire. Oh ! je sais bien que vous pourriez trouver à Grenoble quelques anciens amis qui ne voudraient pas vous voir dans le dénuement, mais je sais aussi qu'il répugnerait à votre fierté de vous adresser à eux. Mais de moi, de moi vous pouvez tout accepter. C'est à moi, madame la comtesse, de réparer les injustices du sort envers vous. Je vous le répète, je viens à votre secours ; je ne veux pas que vous et vos enfants connaissiez la misère.

Paule eut un mouvement de tête douloureux.

— Monsieur, répondit-elle tristement, comme vous venez de le dire, je suis fière, je ne veux m'adresser à personne dans ma détresse, à personne, monsieur, et à vous moins qu'à tout autre.

— Ainsi, vous ne m'accordez même pas une faveur qu'on ne refuse jamais à un ami !

— Je ne crois pas que vous soyez un ami !

— Ah ! le malheur vous a singulièrement aigrie !...

— Oui, monsieur, le malheur et plus encore l'expérience que j'ai acquise en apprenant à connaître le monde.

M. de Miray se mordit les lèvres.

— Mais, madame, dit-il, si vous ne voulez vous adresser à personne et si vous repoussez les offres de ceux qui vous aiment, qui vous ont toujours aimée, que ferez-vous ?

— Je ne le sais pas, monsieur ; mais je crois en la Providence et ma confiance en Dieu est grande. Dieu est bon et miséricordieux, il est le défenseur des innocents, il prendra en pitié les abandonnés, il veillera sur eux, il nous protégera, mes enfants et moi !

— Voilà des paroles qui font toujours bien, prononcées du haut d'une chaire dans un sermon, répliqua ironiquement M. de Miray, mais il y a loin de la terre au ciel et les choses spirituelles sont fort différentes des choses de la vie terrestre. A en juger par ce que nous voyons tous les jours, Dieu, s'il existe, ne s'occupe guère des choses d'ici-bas. Depuis longtemps vous espérez en la Providence, vous comptez sur Dieu, eh bien ! voyez ce qu'il a déjà fait pour vous.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Il m'a donné le courage et la force de supporter mes peines, monsieur, il m'a donné la résignation ! répondit Paule gravement.

— Oui, sans doute, vous avez été forte et vous avez eu du courage, mais parce que vous n'êtes pas une femme comme les autres. Quant à votre résignation, elle est admirable ; seulement, laissez-moi vous le dire, la résignation se courbe sous les coups du malheur et ne fait rien pour les éviter ; enfin, je ne pense pas que votre résignation puisse aller jusqu'à assister à l'agonie de vos enfants, mourant de faim.

Ces paroles eurent un écho douloureux dans le coeur de la pauvre mère. Sa pâleur s'accentua encore et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Madame la comtesse, poursuivit de Miray, vous avez été assez longtemps résignée, assez longtemps vous avez souffert ; vous avez fait beaucoup plus que le monde ne vous demandait ; il faut maintenant, d'une autre manière, songer à vous et à vos enfants.

« Le comte de Verdraine est ruiné, si complètement ruiné que la vente de tout ce qu'il possédait ne le libérera pas entièrement envers ses créanciers ; et l'on peut se demander ce qu'il va faire, ce qu'il va devenir, si, après avoir entretenu la danseuse Flora, surnommée la Papillonne, celle-ci ne l'entretient pas à son tour, lui rendant ainsi une partie des sommes folles qu'il a dépensées pour elle.

« Dans tous les cas, à moins que vous n'alliez retrouver le comte à Paris, ce qui est loin de votre pensée, j'en suis sûr, vous ne reverrez jamais le père de vos enfants. Vous pouvez être assurée qu'il ne reparaîtra jamais dans le Dauphiné. Le fou, il vous a bandonnés tous les trois, et comme il est incapable d'avoir des regrets, de se repentir, il ne viendra pas vous retrouver. Et d'ailleurs le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas ; est-ce à vous qui, pour le sauver de la prison, pour anéantir la preuve du crime de faussaire, avez vendu vos diamants, le dernier morceau de pain de vos enfants, est-ce à vous qu'il viendra dire : Je veux encore tenir mon rang dans le monde, donnez-moi pour me livrer à mes goûts, pour satisfaire mes passions ? Non, n'est-ce pas ?

« Il importe peu au comte que sa femme et ses enfants soient dans la misère, mais il ne veut pas de la misère pour lui. Mais pense-t-il seulement qu'il a une femme et des enfants? Depuis qu'il est parti de Grenoble, emportant tout et ne vous laissant que ce qu'il n'avait pas pu vous prendre, sa conduite prouve bien qu'il s'est considéré comme n'ayant plus ni femme ni enfants.

« Ah ! comtesse, tout ce qui est arrivé, je vous l'avais prédit, et je n'étais pas prophète... connaissant bien de Verdraine, il ne m'était pas difficile de deviner l'avenir. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ?... Ah ! si vous ne m'aviez pas repoussé, alors, que de tourments vous auraient été épargnés !

Il fit un pas de plus, se rapprochant de la comtesse, et resta un instant silencieux, la couvrant d'un regard où le feu des désirs s'allumait comme à l'époque à laquelle il faisait allusion.

— Paule, reprit-il d'une voix douce et qu'il réussit à rendre un peu tremblante, je vous aime, je vous aime toujours avec toutes les ardeurs d'un coeur que vous avez rajeuni et qui s'est donné à vous pour la vie.

— Monsieur...

— Paule, le temps et l'éloignement n'ont fait que rendre mon amour plus vif, mon dévouement pour vous plus grand, mon respect plus profond encore. Paule, je vous aime, je n'ai pas cessé un instant de vous adorer !

La jeune femme hocha la tête en le regardant avec plus de tristesse que d'indignation.

— Vos paroles ne me causent pas une grande surprise, monsieur de Miray, dit-elle, je m'attendais à les entendre. Il fallait bien que vous fussiez venu ici aujourd'hui pour quelque chose. Vous m'avez dit, il est vrai, que vous aviez pensé à venir à mon aide, que vous accouriez à mon secours ; mais, continua-t-elle d'un ton amer, je sais qu'un ami sincère comme vous ne faites rien pour rien, je sais le prix qu'il faudrait mettre à l'aide que vous offrez.

« Depuis hier vous êtes le maître des Bergères et je ne suis plus ici chez moi ; mais ne trouvez-vous pas que vous dépassez un peu les droits du propriétaire ? Ah ! monsieur, monsieur, vous n'avez pas même pitié de mon malheur !

Elle le regarda fixement, et d'une voix plus forte :

— Eh bien ! non, monsieur, non, vous n'auriez pas dû oser me tenir un langage qui renouvelle l'outrage que vous m'avez déjà fait en le rendant plus sanglant encore, car, hélas ! je ne suis plus dans la même position qu'autrefois.

M. de Miray se redressa comme s'il eût reçu un coup de fouet.

— Si votre position n'est plus la même, madame la comtesse, répliqua-t-il d'un ton peiné qui contrastait avec l'expression hautaine de sa physionomie, vous êtes toujours aussi injuste envers moi ; je ne mérite pas que vous me traitiez avec une pareille rigueur; non, je ne mérite pas d'être traité ainsi, quand je ne pense qu'à votre avenir, à celui de vos enfants et au moyen de vous arracher à une existence malheureuse.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La jeune et belle Paule Pérard, simple paysanne, possédait des charmes sans pareils. Tous les hommes, jeunes et moins jeunes, pauvres et riches, tournaient autour des juges de la belle Paule. Comme des papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire, un jeune et riche galantin se brûla, un jour, le coeur au feu ardent des prunelles de Paule, qui dut briser le coeur d'un brave et loyal garçon, Etienne Denizot, pour unir sa destinée au riche comte Maxime de Verdraine, ayant grandi au milieu des caresses et du luxe. . . Au bout de quatre ans d'un bonheur que rien n'avait menacé, le comte ne fut plus l'amoureux de sa femme. Il devint inconstant, aimant le changement, facile à tous les entraînements.

« Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, madame, mes paroles ne sont pour vous un outrage ; est-ce qu'un homme a jamais outragé une femme en lui avouant l'amour qu'elle lui a inspiré ?

« Avant que votre mari vous eût abandonnée, quand vous l'aimiez encore, vous pouviez avoir des scrupules et je l'ai compris ; mais maintenant vous êtes libre.

— Libre, monsieur, libre ! exclama la jeune femme.

— Sans doute, puisque vous n'avez plus d'époux.

Le visage de Paule parut s'illuminer et elle répondit, avec un accent que rien ne saurait rendre :

— Monsieur, j'ai mes enfants !

— Oh ! vous les aimez, je le sais ; mais faites donc quelque chose pour eux !

— Je ferai pour eux tout ce que je pourrai ; mais je pourrai jamais faire ce que vous voudriez !

— Comtesse, vous ne voulez donc pas croire à mon amour ?

Elle répondit par un regard de mépris.

— Pourtant il est sincère, continua-t-il, et je vous le dis encore aujourd'hui, si vous vouliez m'aimer... un peu je consacrerais ma vie tout entière à faire de vous la plus heureuse des femmes.

Elle haussa les épaules en même temps qu'un sourire nerveux crispait ses lèvres.

— Comtesse, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que mon amour est capable de faire pour vous ; laissez-vous convaincre et vous verrez... Je vous en prie, Paule, autant pour vous que pour moi, ne me repoussez pas.

— Vous devriez voir, monsieur, que je vous écoute avec une patience que je n'aurais pas eue dans un autre temps; mais, sachez-le, si vous n'étiez pas le maître de cette maison, je vous aurais déjà montré la porte.

Un sombre éclair sillonna le regard de M. de Miray ; il blêmit de colère ; mais, s'efforçant de se contenir, il répliqua :

— Madame la comtesse, je ne parviens pas à admirer votre vertu, que je trouve d'ailleurs fortement exagérée ; je ne l'admire pas parce que j'en souffre d'abord et ensuite parce qu'elle se place dans votre situation comme un nonsens. Voyons, comtesse, à quoi vous sert-elle, votre intraitable vertu ?

— A rester digne de mes enfants et de moi-même, riposta froidement la jeune femme.

De Miray resta un instant tout décontenancé et cherchant vainement une réplique.

Mais il retrouva bientôt son aplomb et son audace.

— Il me semble, dit-il, que la comtesse de Verdraine, libre comme elle l'est, a parfaitement le droit, sans avoir aucun reproche à s'adresser, d'aimer un galant homme.

— Peut-être, en effet, ai-je ce droit, monsieur.

— Eh bien, alors, aimez-moi !

— Je peux avoir le droit d'aimer, monsieur, mais je n'ai pas le droit de déshonorer le nom que portent mes fils.

— Eh ! comtesse, une femme ne commet pas un crime en prenant un amoureux !

— C'est votre morale, monsieur, mais ce n'est pas la mienne.

— En vérité, madame la comtesse, vous avez une manière de voir les choses qui n'est plus de ce temps. Si c'est un jeu, cessez-le; à quoi bon avec moi y mettre tant de coquetterie ? Allons, soyez à moi, et je vous rends le bonheur que vous avez perdu, et je donne à vous et à vos enfants la fortune que vous n'avez plus.

— Mon Dieu, vous voulez que j'entende de pareilles choses ! murmura la comtesse écoeurée.

— Paule, dites un mot, un seul, et pas plus tard que demain, vous rentrerez triomphante au château de Verdraine.

La malheureuse laissa échapper une plainte sourde et cacha sa figure dans ses mains.

— Paule, continua de Miray, qui croyait voir dans les angoisses de la pauvre comtesse les derniers scrupules d'une vertu prête à capituler, Paule, je vous aime, je vous adore, cet amour que vous m'avez inspiré me brûle, me consume... Je n'ai jamais aimé comme je vous aime ; c'est plus que de l'amour, c'est une passion ; c'est de la folie, de la fureur, c'est tout ce que vous voudrez ; je ne peux plus vivre avec cette fièvre que vous avez mise en moi; Il faut que je vous possède, il faut que nous soyons l'un à l'autre et qu'à mes baisers d'amour répondent les vôtres. Paule, Paule, aimez-moi !

Il lui prit la main, qu'elle retira vivement en poussant un cri, comme si elle eût touché un fer rouge.

— Monsieur de Miray, dit-elle en le tenant sous son regard écrasant de mépris, je sais bien qu'à une pauvre femme comme moi on peut se permettre de dire bien des choses ; mais s'il y avait encore en vous quelque chose d'honnête, vous rougiriez de l'indignité de votre conduite, vous ne seriez pas sorti du respect que l'on doit à mon malheur.

« Je croyais avoir droit à certains égards, au moins à un peu d'estime, eh bien non, il se trouve un homme, qui se disait autrefois mon ami, qui me parle comme il parlerait à une femme de rien, à une courtisane, à une fille perdue ! C'est odieux, cela, monsieur de Miray, c'est odieux !

Après une pause, elle continua :

— Pour le comte de Verdraine et moi, monsieur, vous avez été un homme néfaste ; et, tenez, quelque chose me dit que votre funeste influence n'a pas été étrangère à ce faux en écriture commis par M. de Verdraine.

De Miray ne put s'empêcher de tressaillir. Paule reprit :

— Et vous venez me dire, avec cette audace d'homme riche qui se croit tout permis vis-à-vis d'une femme à bout de ressources, vous venez me dire : Aimez-moi !... Moi, vous aimer ! Ah ! que Dieu me garde d'un pareil malheur, qu'il me préserve de cette honte ! Mais non, je n'ai pas ce malheur à redouter. Et, puisqu'il faut vous le dire, monsieur, sachez que je ne hais qu'un homme au monde, et cet homme, c'est vous!

« Plus je vous entends plus je sens grandir le mépris que vous m'inspirez et plus je vous vois, plus vous me faites horreur !

M. de Miray ne se courba point sous ces terribles paroles ; il grinça des dents, ses traits se contractèrent affreusement et son regard chargé d'éclairs prit une expression d'atroce méchanceté. Il n'avait plus à se contenir.

— Ma foi, belle comtesse, répliqua-t-il d'une voix sourde et railleuse, vous avez raison de me malmener de la bonne façon ; vous me faites reconnaître que je me suis conduit vis-à-vis de vous comme un véritable niais. En vérité, qu'avais-je besoin de faire du sentiment ? Pourquoi suis-je venu vous parler de mon amour, de mon dévouement, de la part que je prends, à vos peines, de l'intérêt que j'ai pour vous, de toutes choses, enfin, qui vous laissent parfaitement froide ?

« J'aurais dû me rappeler que le plus court chemin est toujours le meilleur et vous dire tout de suite : Comtesse, avant qu'il soit peu vous allez être dans la misère, si vous ne trouvez pas un moyen de l'éloigner de vous ; eh bien ! ce moyen, je viens vous l'offrir. Faisons un marché : je vous désire, il faut que vous soyez à moi, à quel prix puis-je vous posséder ?

— Oh ! oh ! fit la pauvre jeune femme dont les yeux flamboyaient.

— Voilà ce que j'aurais dû vous dire tout d'abord, continua le misérable, mais il est toujours temps de réparer une sottise ; vous savez que je suis riche à millions ; je veux vous avoir et je ne marchande pas ; voyons, dites, belle comtesse, quel prix dois-je mettre à votre possession ?

Paule, qui était restée un instant comme frappée de stupeur et n'en pouvait croire ses oreilles, bondit enfin sous l'outrage et fit entendre un rugissement de lionne blessée. Puis toute frémissante, livide, dardant sur le cynique et infâme personnage la flamme de son regard, elle s'écria :

— Monsieur de Miray, vous êtes un lâche, le plus lâche de tous les hommes, et je me demande si vous n'êtes pas le

plus horrible monstre que la terre ait jamais porté !

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et Georges et Edouard entrèrent ; mais à la vue de M. de Miray, ils s'arrêtèrent comme effrayés.

— Mes enfants ! mes enfants ! cria la mère.

XII

LE DÉPART

PAULE, pliant les jarrets, s'était accroupie et avait ouvert ses bras.

Les deux petits ne firent plus attention à l'homme qu'ils reconnaissaient, mais dont ils avaient peur par instinct.

Ils s'élancèrent vers leur mère avec ce doux cri des enfants :

— Maman, maman !

Paule les reçut sur son coeur, les étreignit fiévreusement et les couvrit de baisers.

— Tableau charmant ! fit de Miray en ricanant, oui, vraiment tout à fait charmant et encore plus touchant !

La jeune femme se redressa comme mue par un ressort.

— Monsieur de Miray, dit-elle d'une voix tremblante de colère, si mes fils avaient l'âge d'homme, savez-vous ce que je leur dirais ? Je leur dirais : Vous voyez cet homme, c'est un misérable, un être vil, abject, il vient d'insulter votre mère ; demandez-lui raison de ses outrages, vengez-moi !

De Miray se mit à rire.

— Eh ! eh ! fit-il d'un ton narquois, il est fort heureux pour moi que je n'aie affaire qu'à deux moutards ; mais pour peu que vous y teniez, charmante comtesse, j'attendrai qu'ils grandissent et qu'ils aient la force de tenir une épée.

Le petit Georges s'approcha de M. de Miray et se campa fièrement devant lui.

— Monsieur de Miray, dit-il, je ne vous aime pas !

— Ah ! vraiment ? Et pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

— Parce que vous avez insulté maman ; vous êtes un vilain homme, monsieur de Miray, et si j'étais grand...

— Que ferais-tu si tu étais grand ?

— Je me battrais avec vous et je vous tuerais !

— Bravo, comtesse, bravo. le bambin vous a comprise. Eh ! mais, il promet, ce rejeton des Verdraine. et si rien ne l'arrête en chemin il ira loin.

« Oui, ma foi, ajouta-t-il cruellement, il y a de l'étoffe dans ce petit bonhomme ; il ne lui manque rien pour être un jour digne de son père.

Ces odieuses paroles produisirent sur le coeur de la comtesse l'effet d'une morsure. Mais elle ne se donna pas la peine de les relever ; elle se contenta de détourner la tête avec un mouvement de suprême dégoût.

— Maintenant, comtesse que vous avez près de vous ces deux terribles défenseurs, reprit ironiquement de Miray, je prends le parti de me retirer ; mais laissez-moi vous dire que je ne me tiens pas pour vaincu. Vous réfléchirez, la nuit porte conseil... et puisque j'en suis à citer des proverbes, je vous engage à méditer celui-ci : La faim fait sortir le loup du bois ; moi, de mon côté je méditerai cet autre : Qui veut la fin veut les moyens.

« Je reviendrai demain matin, madame la comtesse, et, si vous le voulez bien, nous causerons de nouveau de nos petites affaires.

Il marcha vers la porte qui était restée ouverte ; mais avant d'en franchir le seuil il se retourna.

— Ah ! fit-il en regardant sournoisement la jeune femme, qui était haletante et se soutenait à peine, une idée, une excellente idée vient de me venir subitement ; les Bergères sont un délicieux séjour et je vais, dès demain, m'y installer pour un ou deux mois. Que pensez-vous de cela, madame la comtesse ? Oh ! je ne vous gênerai pas beaucoup ; il y a justement dans le pavillon une chambre et un cabinet qui ne sont pas occupés.

« Je me trouverai admirablement près de vous, ajouta-t-il avec une ironie mordante, et puis nous aurons le plaisir de nous voir tous les jours.

Paule se sentit frissonner de la tête aux pieds.

De Miray attendit un instant et voyant que la jeune femme restait muette :

— A demain donc, madame la comtesse, dit-il.

Et il disparut.

Paule laissa échapper un sourd gémissement, regarda ses enfants avec une indicible angoisse et s'affaissa sur un siège comme une masse.

C'était dans la terreur et l'horreur que lui inspirait M. de Miray qu'elle avait puisé la façon de lui répondre ; c'était son indignation, une juste colère qui l'avaient soutenue ; et maintenant qu'elle n'était plus surexcitée, que ses nerfs s'étaient détendus, il lui semblait qu tout son courage, toute son énergie l'avaient pour toujours abandonnée.

Elle était brisée, anéantie; jamais, dans ses plus mauvais jours, elle n'avait été accablée ainsi, jamais elle ne s'était sentie aussi profondément découragée.

Elle jeta autour d'elle des regards éperdus. Il y avait de l'égarement dans ses yeux.

— Oh ! cet homme, cet homme ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Il y avait dans ces seuls mots toutes les imprécations, toutes les malédictions.

Et il avait dit, cet homme · Je reviendrai demain.

Quoi, Paule subirait-elle une fois encore l'odieuse présence de M. de Miray ? Fallait-il qu'elle eût encore des frissons d'épouvante et d'horreur à la vue de ce misérable ? non, non, c'était impossible !

N'avait-il pas dit aussi, cet homme : Je vais venir demeurer aux Bergères ? Evidemment ces paroles contenaient une menace. Quels pouvaient donc être ses projets ? Mais peut-être avait-il voulu faire comprendre à la comtesse qu'elle n'était plus chez elle aux Bergères et qu'elle devait s'en aller. Cependant, si telle avait été son intention, il aurait pu tout aussi bien parler en maître et dire nettement à la malheureuse : Les Bergères m'appartiennent, il ne me plaît pas que vous y restiez plus longtemps, je vous chasse de ma maison !

Quoi qu'il en soit, la pauvre Paule s'était déjà dit que lorsqu'il arriverait aux Bergères, le lendemain, M. de Miray ne l'y trouverait plus.

Mais comment allait-elle faire avec le peu d'argent qui lui restait ? Elle n'en savait rien et n'avait pas le temps de songer aux difficultés. Elle n'avait qu'une seule idée : partir ou plutôt s'enfuir pour échapper au misérable qu'elle savait capable de tout.

D'ailleurs, elle ne raisonnait plus. Elle avait l'esprit singulièrement troublé, était en proie à une sorte de délire. C'était un autre genre de surexcitation.

Les deux garçonnets jouaient dans un coin du salon, faisaient un assez grand bruit et elle ne les entendait pas.

Dans son cerveau il y avait un chaos de pensées qui s'agitaient. se heurtaient tumultueusement ; toutes étaient confuses, se confonadient et s'absorbaient les unes dans les autres et se noyaient dans le vague.

La malheureuse était tout étourdie et comme prise de vertige.

A un moment, s'obstinant à vouloir saisir une pensée qui lui échappait toujours, elle crut qu'elle devenait folle et poussa un cri d'épouvante.

Les deux enfants accoururent près d'elle et la regardèrent avec effroi.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle en les embrassant, laissez-moi ma raison.

Puis, après un silence, elle reprit avec une expression d'angoisse horrible :

— Mon Dieu, mais vous ne voulez donc pas avoir pitié, de moi et de mes enfants !

Marianne vint faire diversion à cette douleur navrante en annonçant que le déjeuner était prêt.

Paule prit ses enfants par la main et les conduisit dans la salle à manger. Les chers petits mangèrent d'assez bon appétit, mais ils avaient le coeur gros, car ils voyaient que leur mère avait un grand chagrin, qu'elle n'était pas dans son état naturel.

Elle avait essayé de manger aussi un peu, mais cela lui avait été impossible, le morceau n'avait pu passer.

— Maman, lui dit Georges, prêt à pleurer, pourquoi ne manges-tu pas ?

— Je n'ai pas faim, mon chéri, répondit-elle.

Cependant Marianne lui ayant fait du thé, elle parvint à en boire une petite tasse.

Le repas des enfants terminé, elle les envoya jouer dans le jardin auprès de Mme Verdret.

Elle rentra dans le salon. Sa lettre presque entièrement écrite, l'encre et la plume étaient toujours là, sur le guéridon. Elle prit les feuilles couvertes de son écriture, y attacha longuement son regard.

A quoi bon leur dire toutes ces choses ? murmura-t-elle d'une voix creuse. Et puis envoyer cette lettre est maintenant inutile.

Comme prise d'un nouvel accès de désespoir, elle froissa le papier entre ses mains fébriles et le glissa dans la poche de sa robe.

Elle avait dans la gorge des sanglots qui l'étranglaient, l'empêchaient de respirer ; elle aurait voulu pleurer, cela l'aurait sans doute soulagée, mais elle ne pouvait pas. Ce sont presque toujours les plus grandes douleurs qui sont sans larmes. Ses yeux restaient secs, effarés, et avaient cet éclat de mauvais augure que précèdent certaines agonies.

Elle se jeta dans un fauteuil et essaya de réfléchir, de donner une forme nette au projet qu'elle avait conçu ; mais elle retrouva dans sa tête le même désordre qu'avant le déjeuner, tout y était dans une épouvantable confusion. Et de nouveau elle eut peur de perdre la raison. Et elle pensait malgré elle à Mme de Brogniès, cette femme fatale, qu'il lui semblait voir enchaînée dans un cabanon d'une maison d'aliénés.

Jusque vers quatre heures, elle resta comme clouée sur son fauteuil, gardant une immobilité effrayante et dans un état de prostration et de torpeur non moins effrayant.

Elle se ranima en entendant les voix de ses enfants qui venaient demander leur goûter à Marianne, sans oublier la tartine destinée à Miro.

Ils demandèrent où était leur mère et pourquoi elle ne venait pas avec eux au jardin.

— Votre maman se repose, répondit Marianne, il ne faut pas la déranger.

La domestique était bien triste en disant cela ; cependant elle ne savait pas dans quel pitoyable état se trouvait sa maîtresse. Dans la matinée elle avait vu écrire la comtesse et elle pensait qu'elle écrivait encore.

Les enfants s'éloignèrent, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit.

Paule, qui avait un instant prêté l'oreille, n'entendit plus rien. Alors elle se dressa debout, sombre, farouche.

— Il le faut, il le faut ! prononça-t-elle sourdement.

Elle avait définitivement pris une résolution désespérée. Elle parut retrouver subitement toute son énergie, probablement par suite d'une nouvelle irritation du système nerveux.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Mes vacances ? . . . C'est à Balconville que je les passerai; mon manteau de fourrure m'a coûté trop cher l'automne dernier . . .

Elle entra dans sa chambre et dans celle des enfants, et avec une vivacité étonnante, une sorte de fureur, vida les armoires, les tiroirs des commodes et remplit trois grandes malles de tout ce qui appartenait à ses enfants, de son linge et de ses effets d'habillement, robes, manteaux, costumes déjà vieux et passés de mode, qui lui rappelaient le temps où elle se figurait qu'elle était heureuse, où elle ne pensait guère que le malheur pût jamais l'atteindre.

Elle rangea les malles contre la muraille et avec intention, sans doute, ne les ferma point.

Ce que venait de faire la comtesse était bien les préparatifs d'un départ précipité ; mais à la façon dont elle avait résolu de se mettre en route et de voyager, elle devait abandonner ses bagages.

A cinq heures et demie, les enfants remontèrent. Paule resta avec eux dans la salle à manger jusqu'à l'heure du dîner. Elle les encouragea, à faire un bon repas et elle-même parvint à manger suffisamment pour ne pas avoir à redouter une faiblesse causée par la faim.

Tout de suite après le dîner, la comtesse mena les enfants dans leur chambre, leur fit dire la prière du soir qu'elle leur avait apprise, pria avec eux, puis les déshabilla et les mit au lit, les embrassant et bordant leur couverture comme d'habitude.

Les pauvres petits étaient fatigués ; ils avaient beaucoup joué, beaucoup couru dans la journée, ils ne trouvèrent pas que leur mère les couchait plus tôt qu'à l'ordinaire.

Paule aussi avait grand besoin de prendre un peu de repos ; mais elle ne voulait pas se coucher. Dans la chambre des enfants, il y avait un canapé sur lequel la mère s'étendit.

Les enfants ne tardèrent pas à s'endormir.

La comtesse entendit sonner huit heures et demie, neuf heures. Un bruit de pas au-dessus de sa tête lui apprit que Marianne avait terminé son ouvrage et se couchait. Elle avait entendu le fermier qui marchait dans la cour et parlait à Mira après l'avoir attaché.

Tout était devenu silencieux ; le chanteur des nuits, le rossignol lui-même se taisait. Il n'y avait plus que le vent qui se faisait entendre en agitant les cimes des vieux sapins.

La lampe dont la comtesse avait baissé la mèche et l'abat-jour ne jetait plus dans la chambre qu'une faible lueur.

A dix heures Paule dormait. Le sommeil l'avait vaincue. Mais ce fut un sommeil agité, tourmenté par d'incessants cauchemars et augmentant la fièvre au lieu de la calmer.

Soudain, sentant comme un poids très lourd sur sa poitrine, elle se réveilla en sursaut, bondit sur ses jambes et promena autour d'elle ses yeux hagards. Elle venait de rêver que M. de Miray avait le pied sur sa poitrine et l'écrasait. Ce n'était qu'un cauchemar succédant à d'autres également horribles ; mais elle était haletante, moite de sueur et fortement oppressée.

Elle releva l'abat-jour de la lampe, haussa la mèche, fit remonter l'huile, et alla voir l'heure à la pendule de sa chambre. Une heure était sonnée...

— Oh ! je n'aurais pas dû dormir ! murmura-t-elle. Verdret se lève toujours entre deux et trois heures pour donner à manger à ses chevaux, et je ne veux pas qu'il me voit partir.

Les deux enfants dormaient comme des bienheureux à poings fermés. Doucement, avec des baisers, elle les réveilla. Ils se frottaient les yeux, et les deux têtes lourdes de sommeil retombaient sur l'oreiller. La mère les embrassa encore ; elle avait de l'eau sucrée dans un verre, elle les fit boire. Enfin, au bout d'un instant, ils furent complètement éveillés.

Sans perdre une minute, la comtesse les habilla le plus chaudement qu'elle put ; elle avait dans sa chambre, tout prêt, son petit sac de voyage, elle le mit à son bras, puis prit Edouard par la main, qui donna son autre main à son frère.

— Venez, mes chéris, dit-elle, marchons doucement et ne parlez pas.

Ils sortirent sans bruit du pavillon. Mais Miro avait l'oreille fine, le sommeil léger ; il fait entendre un grognement sourd, puis un aboiement sonore. La comtesse tressaillit. Mais le chien n'aboya plus, ayant déjà senti que c'étaient sa maîtresse et ses jeunes maîtres. Il s'élança hors de sa niche et fit des bonds terribles qui auraient pu rompre sa chaîne, elle n'eût pas été d'une solidité à toute épreuve. Les enfants voulaient aller près de leur bon ami Miro pour lui faire une caresse avant de partir ; mais Paule les en empêcha et les entraîna rapidement vers la porte de sortie, qui n'était jamais autrement fermée qu'au loquet.

La comtesse et ses enfants furent bientôt hors de la ferme, et vingt minutes plus tard ils se trouvaient en rase campagne, au milieu des champs cultivés et sur un chemin raboteux, étroit, aux ornières profondes, que Paule ne connaissait pas. Où ce chemin, dont la pente était assez raide, allait-il la conduire ? Elle l'ignorait, elle ne pouvait pas le savoir. Mais que lui importaient les étapes, du moment qu'elle s'enfuyait des Bergères où elle avait senti que ses enfants et elle n'étaient plus en sûreté ?

Elle n'avait ni peur des ténèbres qui l'environnaient, ni de ces noirs et terribles fantômes que les âmes faibles croient voir se dresser menaçants dans la nuit, ni de l'inconnu qui s'ouvrait devant elle.

— Que Dieu nous conduise ! disait-elle.

Elle pouvait se trouver en face de quelque bête dangereuse, en face d'un loup, par exemple ; mais pour elle, le hideux reptile, le plus féroce carnassier étaient moins à redouter que M. de Miray.

Et elle marchait aussi vite que les petites jambes d'Edouard et de Georges le permettaient.

Elle s'était écartée de la route qui conduisait à Grenoble et de celle qui menait à Saint-Marcellin, et cela volontairement. Elle craignait que M. de Miray ne se mît à sa poursuite et elle voulait échapper à toutes les recherches. Pour cela, elle était bien décidée à se tenir à distance des villes et même des villages autant que possible. Elle se serait enfoncée dans un désert, si un désert se fût trouvé devant elle.

A un moment où elle s'était arrêtée pour que ses enfants reposassent, elle leur avait dit :

— Les hommes sont méchants, nous les fuyons ; nous en rencontrerons sans doute sur notre chemin, et s'ils nous mandaient qui nous sommes, nous ne leur répondrons pas. Personne ne doit savoir que la comtesse de Verdraine et ses enfants sont sans asile, et s'il nous faut implorer la charité, tendre la main pour recevoir un morceau de pain, nous le ferons avec moins de honte.

Georges et Edouard avaient répondu :

— Oui, maman.

Pauvre comtesse Paule ! Elle est loin encore du sommet de son calvaire, elle n'est pas encore à la fin de ses souffrances.

Mais il arrive un moment où Dieu dit:

— C'est assez !

Marche, Paule, marche ! Tu l'as dit, il faut que ta destinée s'accomplisse ! Marche ! la Providence veille sur les malheureux, sur les mères et les enfants.

QUATRIEME PARTIE

Le Calvaire

I

RÉVÉLATION TERRIBLE

Quelques années, sept à peine, avaient suffi pour que la comtesse de Verdraine, celle qu'on appelait jadis Fanchon-la-Princesse à Saint-Amand-les-Vignes, passât de l'extrême félicité à l'extrême détresse.

Elle était reniée et trahie par son mari, avait perdu sa fille Isabelle assassinée à l'instigation de Mme de Brogniès, et se trouvait ruinée par le comte qui avait englouti sa fortune pour l'amour d'une danseuse, la Papillonne.

Le comte de Verdraine avait même poussé la déchéance jusqu'à faire un faux en imitant la signature de M. de Miray, un de ses anciens amis, qui poursuivait d'un amour coupable et ignominieux la pauvre comtesse Paule.

Celle-ci, pour sauver son mari du déshonneur, avait vendu sa dernière ferme, rachetée par M. de Miray, et traquée par celui-ci, sans abri, sans argent, voulant fuir jusqu'au souvenir de celui qu'elle avait tant aimé, se sauvait sur les routes avec ses enfants.

Et tandis qu'elle errait ainsi à l'abandon, ses pensées se reportaient aux jours heureux de son enfance à tous ceux qui l'avaient jadis tant choyée.

Nous non plus n'avons pas oublié le vieux père Rouget, Etienne Denizot, Mélie la bossue, les époux Pérard, ces personnages de la première partie de notre drame ; le moment est venu de les faire rentrer en scène.

Nous prions donc le lecteur de revenir avec nous à Saint-Amand-les-Vignes, quelques jours avant le départ précipité de la comtesse Paule de la ferme des Bergères.

Nous passons sans nous arrêter devant la maison reconstruite où demeurent Jacques Pérard et sa femme, qui ont beaucoup, beaucoup vieilli depuis le mariage de leur fille, et c'est chez l'ancien sous-officier Pierre Rouget que nous prions le lecteur de nous accompagner.

La maison, qui, nous le savons, est à l'extrémité du bourg, a toujours, extérieurement, le même aspect ; à l'intérieur également, rien de changé ; les choses sont à la même place et tout est propre, sinon aussi brillant, aussi luisant qu'au temps où Paule s'occupait du ménage de son grand-père.

Il est vrai que Mme Pérard vient aussi souvent qu'elle le peut mettre tout en ordre chez son père, et que, de plus, une voisine du vieillard, moyennant une modeste rétribution, passe chaque jour deux ou trois heures dans la maison.

Bien que Pierre Rouget soit toujours droit comme un I et conserve une apparence de vigueur, il commence à se casser et l'on voit qu'il décline chaque jour. Il est dans sa quatre-vingt-deuxième année, et si le poids des ans n'est pas encore parvenu à le courber, il le sent à sa faiblesse, que, par une sorte de coquetterie de vieillard, il voudrait cacher. Cependant, depuis deux ans, ses jambes étant devenues chancelantes, il est forcé, quand il sort, de s'appuyer sur un bâton. Mais il ne sort guère. Aller jusque chez sa fille et à l'église les grands jours de fête est tout ce qu'il peut faire. Peut-être regrette-t-il le bon temps où il travaillait aux champs, où le fusil sur l'épaule il courait par monts et par vaux ; mais il ne se plaint jamais, il ne se plaint de rien ; il ne laisse même pas voir combien il serait content, heureux si, avant de mourir, il lui était accordé la faveur d'embrasser Georges et Edouard, les enfants de sa petite-fille. Pierre Rouget est un stoïque.

Il sait qu'il peut passer l'arme à gauche, — c'est son expression, — d'un moment à l'autre, c'est-à-dire mourir

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

d'une paralysie ou de tout autre chose, mais il n'a pas peur de la mort.

— Le coffre est solide, dit-il, et tant que j'aurai le coeur chaud pour ceux que j'aime, tout ira bien.

Quand il porte son verre à sa bouche et que sa main tremble ; quand il veut marcher et qu'il sent ses jambes gourdes et récalcitrantes, il fait un peu la grimace ; mais aussitôt il se console et se rassure en disant :

— Si je n'ai plus ni bons pieds, ni bonnes jambes, ni bons bras, j'ai toujours de bons yeux, de bonnes oreilles et encore d'assez bonnes dents pour casser une croûte.

Pierre Rouget pouvait d'autant mieux se rassurer que sa mémoire était toujours excellente, qu'il avait toujours l'esprit vif, la pensée active, qu'il n'avait encore rien perdu de ses facultés intellectuelles.

Un matin, comme il était seul et se chauffait au coin de son feu, il vit entrer Etienne Denizot.

— Tiens, c'est toi, Etienne, fit-il, sans cacher ni sa surprise ni sa satisfaction : quel bon vent t'amène chez le vieux Rouget ? Sais-tu qu'il y a des années que tu ne m'as pas fait l'amitié d'entrer chez moi ? Pourtant, mon garçon, tu savais que tu serais bien reçu. Enfin, te voilà ! Mieux vaux tard que jamais ! Et vrai, Etienne, je suis content de ta visite, vois-tu, les vieux comme moi aiment qu'on pense à eux.

« Allons, viens t'asseoir, prends cette chaise ; c'est ça. Comment va ta mère ?

— Très bien, père Rouget.

— Dame ! tu lui fais une douce et belle existence.

— C'est mon devoir.

— Sans doute. Et la Mélie, en êtes-vous toujours contents ?

— Mélie est une brave fille, d'un dévouement rare, qui nous rend de très grands services et dont ma mère et moi ne pourrions plus nous passer.

— Oui, je sais ; Mélie était un caillou que ta mère a changé en diamant, une mauvaise graine que vous avez mise en bonne terre et qui a vite donné les meilleurs fruits. Je sais aussi comment tu marches, toi, mon garçon.

— Je fais ce que je peux.

— Et ce que tu fais est bien, mon ami, très bien. Marche, marche, tu n'as plus le droit de t'arrêter ; tes succès en appellent d'autres ; tu es l'orgueil de Saint-Amand et rien ne dit que tu n'en seras pas un jour la gloire. Eh ! eh ! il ne faut pas que ce que je dis te fasse rougir ; on peut être modeste, mais on a le droit de rendre justice à soi-même. Enfin, c'est bien, laissons cela. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir t'offrir ?

— Rien, père Rouget, rien.

— Si, si, il faut que nous trinquions : tiens, un petit verre de vieille eau-de-vie de marc.

— Soit, je ne veux pas vous refuser.

— Tu aurais tort, Etienne, car ça me fait grand plaisir de boire une petite goutte avec toi.

Le vieillard se leva, prit la bouteille sur le bahut et remplit deux petits verres.

— Etienne, reprit-il en regardant fixement le jeune homme, tu as l'air soucieux et vraiment il me semble que je vois des larmes dans tes yeux ; qu'est-ce que tu as ?

— D'abord, père Rouget, je suis profondément touché de l'accueil que vous me faites ; et puis il y a autre chose...

— Ah !

— Et c'est cette autre chose qui m'a amené chez vous.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

— Vous me connaissez, père Rouget, vous savez que je ne sais pas déguiser ma pensée, que chez moi tout est franchise.

— Oui, Etienne, tu es un garçon franc et loyal.

— Et je vous prie de ne point prendre en mauvaise part ce que je vais vous dire.

— Tu n'as pas besoin de me prier ; à moi tu peux tout dire, franchement, nettement, je t'en donne le droit.

— Merci, père Rouget. J'aurais pu aller trouver Mme Pérard, mais il m'eût été impossible de lui parler comme à vous, et je me suis dit que c'était avec vous, avec vous seul que je pouvais causer.

— Etienne, tu me rends inquiet. Enfin, parle, je t'écoute.

— Eh bien ! père Rouget, je vais droit au but : Savez-vous ce qui se passe là-bas, dans le département de l'Isère ?

— Hein ! mais c'est donc de Paule qu'il s'agit ?

— Oui, répondit le jeune homme, dont la voix oppressée trahissait la violente émotion, c'est de Paule... de Mme la comtesse de Verdraine, veux-je dire, qu'il s'agit.

Le vieillard resta un instant comme étourdi.

— Voyons, fit-il, tu me demandes si je sais ce qui se passe dans l'Isère ?

— Oui.

— Mais certainement, mon garçon, je le sais.

— Oh ! dites plutôt que vous croyez le savoir.

— Etienne, que signifie ?... Explique-toi !

— Je m'expliquerai, bien sûr, il le faut. Mme la comtesse de Verdraine écrit-elle souvent à vous et à ses parents ?

— Chaque semaine une lettre, quelquefois deux.

— Alors vous savez que depuis plusieurs mois elle n'habite plus ni à Grenoble, ni au château de Verdraine.

— Parfaitement. Ma petite-fille demeure actuellement au château des Bergères.

— Pierre Rouget, il ne faut ni vous étonner, ni vous offenser de mes questions, car, je vous le jure, mes intentions sont honnêtes.

— J'en suis convaincu, Etienne.

— Mme la comtesse de Verdraine vous dit-elle dans ses lettres qu'elle est heureuse ?

— Mais, balbutia le vieillard un peu embarrassé, elle ne se plaint pas de son sort.

— Savez-vous qu'elle vit seule aux Bergères, seule avec ses deux enfants ?

— Oui, nous savons cela.

— La comtesse de Verdraine vous a-t-elle appris pourquoi elle a quitté Grenoble, pourquoi elle n'est pas allée à Verdraine, comme les années précédentes, pourquoi enfin son mari n'est pas avec elle aux Bergères ?

— Mon cher Etienne, Paule a quitté Grenoble parce qu'il ne lui plaisait plus de rester à la ville, et elle n'est pas allée demeurer à Verdraine, comme les autres années, parce qu'elle préfère vivre aux Bergères où elle jouit d'une tranquillité plus parfaite. Son mari n'est pas là, avec elle, en ce moment, parce que des affaires importantes l'ont forcé à faire un long voyage.

— Voilà ce que vous écrit votre petite-fille ?

— Oui.

— Eh bien ! père Rouget, Mme la comtesse de Verdraine vous trompe, ou plutôt elle n'ose pas faire connaître la vérité.

— Etienne, que dis-tu ?

— Je dis que vous ne savez absolument rien de ce qui se passe.

Oh !

— Je dis que votre petite-fille, qui ne se plaint pas à vous, est maintenant dans la douleur, dans les larmes !

— Tu es sûr de cela ? exclama le vieillard dont les prunelles s'enflammèrent.

— Oui, je suis sûr.

— Ainsi, Paule est malheureuse ?

— Très malheureuse, père Rouget, la plus malheureuse des femmes... Et sans l'avoir mérité, la chère et douce créature, ajouta-t-il avec des larmes dans la voix et les yeux.

L'ancien sergent regarda le jeune homme en hochant la tête.

— Etienne, mon garçon, reprit-il, c'est donc bien vrai ce que disent les gens ?

— Je ne sais pas ce que disent les gens.

— Ils prétendent que tu aimes toujours Paule.

— Je ne fais connaître mes pensées secrètes à personne ; mais je ne peux pas empêcher que l'on suppose ou que l'on devine telle ou telle chose. Quand j'ai refusé dix fois, quinze fois de me marier, en déclarant que je voulais rester garçon, il n'était pas difficile vraiment d'en deviner la cause.

« Il y a des coeurs blessés qui se guérissent, qui oublient, le mien n'est pas de ceux-là. A vous, père Rouget, à vous qui avez vécut, et qui aimez toujours votre petite-fille, je n'ai rien à cacher : oui, j'aime toujours Paule, je l'aime comme je l'aimais avant son mariage ; et tenez, Pierre Rouget, je crois même que je l'aime plus encore depuis que je sais qu'elle est malheureuse !

— Paule est malheureuse ! prononça lentement le vieillard.

Après un court silence :

— Et, Etienne, reprit-il tristement, c'est pour me dire cela que tu es venu ?

— Oui, père Rouget, pour vous dire cela et aussi pour que nous avisions.

— Je ne comprends pas bien.

— D'un moment à l'autre, la comtesse de Verdraine peut avoir besoin d'être protégée par ceux qui l'aiment.

— Eh bien ?

— Eh bien ! père Rouget, je suis un de ceux qui l'aiment, il y a longtemps que je lui ai donné mon coeur et mon âme ; aujourd'hui, je suis prêt à tout sacrifier pour elle, même ma vie, et je viens vous le dire.

— Etienne, répondit le vieillard prêt à pleurer, tu es le plus brave garçon, le plus noble coeur que j'aie jamais connu. A ton tour, écoute-moi : tu ne m'as pas trop surpris en m'apprenant que Paule est malheureuse ; nous voyons bien dans ses lettres qu'elle cache quelque chose, qu'elle ne veut ou n'ose pas tout nous dire. Mais, que nous cache-t-elle donc ? Est-ce que tu le sais, Etienne ?

— Oui, je le sais.

— Et tu vas me le dire ?

— Oui.

— Parle, parle, mon garçon.

— Apprenez d'abord, père Rouget, qu'aucune affaire importante n'a appelé au loin le comte de Verdraine ; si Paule vous a écrit cela, c'est qu'elle a cru devoir vous cacher la vérité ou peut-être qu'elle ignore elle-même où est son mari.

« Le comte n'est point parti pour un long voyage ; il ne s'est embarqué ni au Havre, ni à Saint-Nazaire pour aller en Amérique, en Asie, en Océanie ou ailleurs. Il a abandonné sa femme et ses enfants et il est à Paris.

— A Paris !

— A Paris, père Rouget, à Paris, où, ne pensant ni à sa femme, ni à ses enfants, oubliant tous ses devoirs, il mène une conduite scandaleuse, honteuse. Pour toutes les honnêtes gens, il est devenu un être méprisable et vil.

— Oh ! Etienne !

— Méprisable et vil, père Rouget, et à l'heure où je vous parle, le malheureux achève de se ruiner. La pente sur laquelle il s'est engagé est rapide et glissante ; rien ne peut plus l'arrêter, il faut qu'il roule au fond de l'abîme. Il entretient une danseuse de l'Opéra, une danseuse espagnole appelée Flora et surnommée la *Papillonne*, une fort belle fille, paraît-il, pour laquelle il a déjà dépensé près d'un million.

Le vieillard leva ses yeux et ses mains vers le ciel.

— C'est affreux, c'est épouvantable ! murmura-t-il.

Puis, saisissant la main du jeune homme :

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Il n'y a plus d'enfants. Figure-toi que notre Jean se propose de devenir écrivain, et il tient journal de la façon dont on le traite en vue de son premier roman . . .

— Etienne, Etienne, fit-il, est-ce sérieux ce que tu dis ?

— Hélas ! oui.

— Mais, malheureux, si tu te trompais, si l'on t'avait mal renseigné !

— Je suis exactement renseigné ! je vous le répète, père Rouget, je suis sûr, absolument sûr.

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine, resta un moment pensif et comme accablé, puis se redressant brusquement :

— Etienne, s'écria-t-il, comment as-tu appris cela ?

— Vous connaissez M. André le Clerc?

— Sans doute.

— Il est maintenant, vous le savez, sous-inspecteur des forêts à Remiremont.

— A Remiremont, c'est dans les Vosges, je crois ; c'est bien. Etienne, après ?

— Quand le comte de Verdraine est venu à la Chaumelle, André le Clerc fut un des quatre ou cinq jeunes gens que M. de Vaucreux invita à chasser avec son hôte. M. le Clerc devint un peu l'ami du comte, et si vous vous le rappelez, il fut un des témoins à son mariage.

— Je me souviens, Etienne. Continue.

— C'était entre M. le comte et M. André une camaraderie de hasard, une amitié de passage et, après le mariage, ils se perdirent complètement de vue.

« Il y a un mois, André le Clerc, en congé, alla passer quelques jours à Paris. Mieux renseigné que nous ne le sommes ici, sans doute par des journaux qu'il reçoit, M. André savait que le comte de Verdraine habitait à Paris. Il n'alla point le voir, pourtant, jugeant que sa dignité ne lui permettait pas de faire cette visite.

« Mais un soir qu'il se trouvait dans une assez nombreuse réunion de jeunes gens, on vint à parler de la Papillonne ou si vous aimez mieux de la danseuse Flora, et naturellement du comte de Verdraine.

« André le Clerc savait déjà quelque chose, mais pas tout ; il écouta de ses deux oreilles, et sans avoir besoin d'adresser aucune question, il fut bientôt complètement édifié sur la déplorable conduite de M. de Verdraine et ce que l'on appelle à Paris ses étranges folies.

Le vieillard laissa échapper un profond soupir et essuya furtivement deux grosses larmes.

— Après son séjour à Paris, poursuivit Etienne, M. André revint passer une semaine avec sa mère. La veille de son départ de son fils pour Remiremont, Mme le Clerc donna un grand dîner auquel je fus invité, Mme le Clerc me témoigne beaucoup d'amitié, j'ai été un camarade d'enfance d'André et, en acceptant leur invitation, je savais leur être agréable à tous deux. On se mit à table à onze heures et on y était encore à trois heures. Un vrai repas bourguignon, où l'on vida force bouteilles de nos meilleures cotes.

« Le temps étant très beau, on descendit au jardin, les hommes pour fumer un cigare, pendant que les dames causaient ensemble, réunies dans la grande charmille.

« A un moment, M. André prit mon bras et après m'avoir adressé quelques questions sur mes travaux agricoles, il m'entraina dans une allée solitaire et me dit brusquement :

« — Etienne, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

« Je restai un instant tout interdit, puis je répondis :

« — Je ne me marie pas et je ne me marierai jamais parce que je ne peux aimer aucune des jeunes filles à marier que l'on m'a proposées, pas plus que d'autres que l'on me proposera encore, sans doute.

« — Je comprends, mon ami, vous n'avez pu chasser de votre coeur l'image de celle que vous avez aimée avant son mariage.

« — C'est vrai, répondis-je, en pressant sa main.

« — Ah ! mon cher Etienne, c'était vous que la belle Paule devait aimer et épouser car vous l'auriez rendue heureuse.

« — Mais elle est heureuse ! m'écriai-je.

« — Ah ça ! Etienne, fit-il, vous ne savez donc rien ?

« — Monsieur André, que voulez-vous dire ?

« — Je veux dire, mon ami, que la belle Paule s'est trompée et qu'elle est cruellement punie de vous avoir dédaigné. Si vous croyez qu'elle est heureuse, vous êtes dans l'erreur. La pauvre comtesse est, au contraire, aussi malheureuse qu'une femme, épouse et mère, peut l'être.

« J'étais devenu si pâle et si tremblant qu'il s'arrêta brusquement et me dit :

« — Ah ! mon pauvre Etienne, si j'eusse pensé que mes paroles produiraient sur vous un pareil effet, j'aurais gardé le silence.

« — Vous auriez eu tort, répliquai-je, et maintenant je vous prie, je vous supplie de ne me rien cacher, de me dire tout ce que vous savez concernant la comtesse de Verdraine.

« — Voyez-vous, Etienne, reprit-il, je croyais que vous étiez instruit de la chose.

« — Je ne sais rien, je vous le répète, et je crois bien que les parents de la comtesse sont à peu près dans la même ignorance que moi.

« Après avoir un peu hésité, il se décida à parler.

« Il me raconta ce qu'il avait entendu dire à Paris dans cette réunion de jeunes gens dont il faisait partie ; et ce qu'il avait précédemment appris par les journaux.

« J'étais stupéfié, comme frappé d'épouvante, et je fus un long instant avant de pouvoir me remettre de ma terrible émotion.

« Enfin la voix me revint et je dis à M. André :

« — Ce que vous venez de me révéler est effrayant, horrible.

« De tout cela on ne sait rien encore à Saint-Amand et je demeure convaincu que M. Rouget, M. Pérard et Mme Pérard ignorent que le comte de Verdraine a lâchement abandonné sa femme et ses enfants et que la pauvre comtesse Paule, une victime, est condamnée à la souffrance, au malheur.

« Monsieur André, continuai-je en m'emparant de ses deux mains que je serrai fortement, au nom de tout ce qu'il y a de plus sain, de plus sacré, au nom de Dieu, ne parlez à personne ici de ces affreuses choses : oui, oui, gardez-en le secret. C'est dans l'intérêt du père et de la mère de la malheureuse comtesse que je vous adresse cette prière ; le père est déjà malade, au lit ; s'il apprenait cela brusquement, brutalement, le coup serait terrible et le tuerait peut-être. Et la mère ? Oh ! la pauvre femme ! mais elle deviendrait folle de douleur et de désespoir !

— Ah ! mon cher Etienne, s'écria le père Rouget en pleurant, comme tu as bien parlé ! Va, tu es un brave garçon. Et qu'est-ce que t'a répondu M. le Clerc ?

— Il m'a répondu que je n'avais à redouter aucune indiscrétion de sa part, qu'il ne s'occupait jamais des affaires qui n'étaient pas les siennes et que s'il m'avait parlé de la chose, à moi, c'était parce qu'il savait très bien que quoiqu'elle fût mariée et loin de Saint-Amand, je pensais toujours à la comtesse de Verdraine et que rien de ce qui la touchait ne m'était indifférent.

« Enfin, père Rouget, continua le jeune homme, M. André le Clerc a gardé le secret, et je vous assure qu'à Saint-Amand nul autre que vous et moi, ne connait la situation douloureuse dans laquelle se trouve Mme de Verdraine.

— Et jusqu'à nouvel ordre, Etienne, on ne doit rien savoir, dit vivement le vieillard.

— Si l'on apprenait quelque chose, père Rouget, ce n'est pas moi qui aurais parlé.

— Oh ! toi, malgré le passé, malgré tout, tu es resté notre ami.

— Oui, et je vous en donnerai des preuves. Mais je ne vous ai pas tout dit.

— Hein, pas tout ?

— Non. Dans ce que m'avait raconté M. André, il y avait des choses que je ne comprenais pas bien, qui me paraissaient obscures. Mais, en causant, il m'avait donné, approximativement, les dates de certains des faits qu'il m'avait fait connaître.

« Ayant résolu de savoir aussi exactement que possible tout ce qui s'était passé, j'écrivis à Paris, au directeur de la *Gazette des Tribunaux*, en lui envoyant de l'argent pour qu'il me fit envoyer les trente numéros de son journal du mois, que je lui indiquais. Je fis de même pour recevoir des numéros des deux principaux journaux de Grenoble.

« Cependant je ne crus pas devoir m'en tenir là ; je me rendis à Dijon, chez un avoué, avec lequel je suis en relations d'amitié, et je le priai d'écrire à un de ses confrères de Grenoble afin d'être renseigné exactement sur les affaires du comte de Verdraine, et aussi pour savoir dans quelle situation se trouvaient réellement la comtesse Paule et ses enfants.

— Eh bien ! Etienne, eh bien ?

— Les journaux de Paris et de Grenoble furent envoyés, et l'avoué de Grenoble s'est empressé de répondre à l'avoué de Dijon, lequel m'a fait parvenir la lettre de son confrère.

— Alors, Etienne ?

— J'ai lu la lettre, j'ai lu les journaux, et j'ai dû reconnaître que non seulement M. le Clerc n'avait rien exagéré, mais que, au contraire, il n'avait appris qu'en partie l'affreuse vérité.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit le vieillard.

— Tout ce qui s'est passé à Grenoble et ensuite à Paris, reprit Etienne, je le sais comme si j'en avais été le témoin, et je n'hésite pas à vous dire, père Rouget, que le comte de Verdraine est un homme odieux, un misérable !

L'ancien sergent laissa échapper une plainte sourde, courba la tête et cacha sa figure dans ses mains.

— Allons, père Rouget, dit le jeune homme, du courage ! Ce n'est pas le moment de vous laisser abattre, non, non, il faut faire voir, au contraire, que vous êtes toujours vaillant et fort.

— Tu as raison, mon garçon, dit le vieillard, qui redressa la tête et dont les yeux avaient de sombres lueurs, tu as raison, je dois me tenir ferme comme autrefois, quand je répondais à l'attaque de l'ennemi. Mais, vois-tu, apprendre que ma petite-fille souffre, qu'elle est malheureuse, qu'en ce moment peut-être elle pleure toutes les larmes de ses yeux, ça me brise !... Et puis, Etienne, je pense aussi aux deux pauvres petits.

« On a beau vieillir, c'est la peau qui durcit, pas le coeur, et, tu vois, il y a encore des larmes dans ma vieille carcasse.

Il essuya ses yeux, hocha la tête, comme répondant à une de ses pensées, et reprit :

— Etienne, mon garçon, tu m'as promis de me tout dire !

— Oui, père Rouget.

— Je sais d'avance que ce sera terrible.

— Terrible, père Rouget.

— Va, va, j'aurai du courage, je serai fort.

— Voilà ce qu'il faut me promettre.

— Sois tranquille, tu verras ; seulement, ce que ne saurais te promettre, c'est de ne pas me mettre en colère. Maintenant, Etienne, parle, je t'écoute.

EPUISEMENT
PHYSIQUE et NERVEUX
Voici un incomparable régénérateur des forces physiques et nerveuses pour hommes, femmes et enfants.
Son effet est instantané
Chez votre pharmacien
Elixir Tonique Montier
Distributeurs: D. WATSON & CO.
286 S.-Paul Ouest, Montréal C

Mal de tête
Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins. POUDRES
Oh, ma Tête!
LAMBLY
CONTRE LE MAL DE TÊTE

CINEPHILES, RADIOPHILES...

VOUS aimerez LE FILM qui abonde en informations, potins et nouvelles touchant les milieux artistiques qui vous intéressent. Artistement présenté, d'une tenue typographique impeccable, abondamment illustré, LE FILM est tout indiqué pour jeunes et vieux. chacun de ses numéros contient un roman complet d'amour et un ciné-roman.

Remplissez le coupon d'abonnement ci-dessous.

Notre roman pour juillet :
PRINCESSE ROSEMONDE
Par M. TOUCAS-MASSILLON

COUPON D'ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an ..... $1.00 2 ans $1.50
☐ IMPORTANT—Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.
Nom .....
Adresse .....
Province .....
Ville .....
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

II

CE QUE RACONTE ÉTIENNE

Après quelques instants de silence, le jeune homme prit la parole en ces termes :

— Il y a déjà au moins trois ans, père Rouget, que le comte de Verdraine devint tout à coup très froid avec sa femme, la mère de ses enfants, et commença à la délaisser, à la traiter avec dédain, je n'ose pas dire avec mépris, et cela sans cause, sans raison, car on fait unanimement l'éloge de la comtesse, qui n'a rien, absolument rien à se reprocher à l'égard de son mari, de ses enfants et du monde.

« Mais le comte de Verdraine est d'une nature inconstante, frivole : il n'a l'âme ni grande ni forte et il se laisse facilement entraîner ; il est avec cela profondément égoïste. Il aime le plaisir, il a des passions, des vices auxquels il sacrifie tout.

« Il passait la plus grande partie de son temps au cercle, souvent des nuits entières, avec des amis ou soi-disant tels, des viveurs, aimant comme lui la vie facile, les soupers fins et le jeu. Le comte jouait, perdait des sommes plus ou moins importantes, et se livrait en même temps, d'autre part, à des dépenses excessives...

« Dès lors, la comtesse Paule eut de sérieuses inquiétudes sur son avenir et celui de ses enfants.

« Le comte, vivant pour ainsi dire hors de chez lui, cessa de recevoir.

« La comtesse, qui voyait le bonheur lui échapper, se retira peu à peu du monde, ne fit plus de visites, n'en reçut plus, et se trouva ainsi dans un abandon à peu près complet. Mais que lui importait ? Elle avait ses enfants, et c'était pour son coeur de mère une douce tâche de se donner à eux tout entière, de leur consacrer sa vie.

« Elle souffrait, souffrait beaucoup, car elle sentait chaque jour augmenter ses appréhensions ; mais déjà le courage et la résignation ne lui manquaient pas.

— Elle souffrait, la chère enfant, dit le vieillard, elle souffrait et elle ne nous disait rien !

— Comme aujourd'hui encore elle vous cache la vérité sur sa situation. Il y a des choses qu'une femme ne peut pas dire, même à ses parents ; la comtesse Paule est trop fière pour laisser voir ses larmes ; elle est de ces femmes qui savent souffrir sans faire entendre une plainte.

— C'est vrai, Etienne, mais continue.

— La mort de la petite Isabelle, noyée dans le vivier de Verdraine par un misérable, un scélérat, au lieu d'amener un rapprochement entre le père et la mère désolés, rendit la situation de la malheureuse comtesse pire encore qu'elle ne l'était avant. Le comte eut pour elle, paraît-il, d'incroyables duretés ; il alla jusqu'à l'accuser d'être la cause de la mort de l'enfant.

— Oh ! oh !

— M. de Verdraine n'aimait plus sa femme, il s'éloigna d'elle complètement; on dit qu'il adorait sa petite fille, cependant il s'est vite consolé de l'avoir perdue ; il se lança avec une fougue nouvelle dans la vie de plaisirs, se livra sans frein à ses déportements, s'abandonna à ses passions funestes et devint un objet de scandale pour les honnêtes gens.

« Il était déconsidéré à Grenoble, il n'y pouvait plus rester. Un jour, il partit sans avoir prévenu sa femme, sans lui dire adieu, sans avoir embrassé ses enfants. On a su ça par les domestiques qu'il avait congédiés. Où allait-il ? A Paris, rejoindre une certaine Mme de Brogniès qui, dans un temps, s'était dite l'amie de la comtesse Paule, et qui avait elle-même quitté Grenoble trois semaines ou un mois avant le comte.

« Voilà la comtesse et ses enfants abandonnés.

— Etienne, mais c'est infâme, cela ! exclama l'ancien sergent, mais le comte de Verdraine est plus qu'un misérable, c'est un lâche, un monstre !

— Oh oui ! un lâche ! murmura sourdement le jeune homme.

Il reprit à haute voix :

— Très peu de temps après que son mari l'eut quittée, ainsi que je viens de vous le dire, la comtesse apprit que l'hôtel de Verdraine était vendu et que l'acquéreur allait immédiatement entrer en possession de l'immeuble.

« La comtesse n'avait plus d'habitation à Grenoble. Il fallait s'en aller. Où? Pensa-t-elle à se retirer au château ? Il lui eût fallu plusieurs domestiques et elle ne se serait pas trouvée là aussi isolée qu'elle le voulait. D'ailleurs, elle avait le pressentiment de la ruine du comte, et, comme si elle eût deviné ce qui devait fatalement arriver, elle se dit sans doute que c'était aux Bergères qu'il lui fallait chercher un asile.

« Qu'est-ce que c'est que les Bergères ? Une ferme. Il n'y a pas là un château, comme vous paraissiez le croire, père Rouget, mais simplement une toute petite maison de maître, construite autrefois pour servir de rendez-vous de chasse.

« Donc, ne gardant pour la servir qu'une vieille femme qui lui est très dévouée, ayant remercié les autres domestiques restés près d'elle, la comtesse Paule s'installa aux Bergères.

« On devait lui servir une pension de mille francs par mois ; mais ce n'était qu'une promesse. Il n'y a pas d'argent pour elle, M. le comte en dépense tant !

— Mon Dieu ! mais comment vit-elle?

— Comment ? Elle avait des bijoux, d'anciens bijoux de famille, elle les a vendus, elle les vend pour qu'elle et ses enfants ne meurent pas de faim.

— Oh ! ma pauvre Paule, ma pauvre Paule ! s'écria le vieillard, qui se remit à pleurer.

— Père Rouget, reprit Etienne, vous n'ignorez pas que l'on m'a un instant soupçonné d'être l'auteur du crime de Verdraine ; le juge d'instruction de Grenoble s'était imaginé que j'avais pu commettre cet horrible forfait pour me venger de la comtesse Paule.

— C'était trop bête ! fit l'ancien sous-officier.

— Maintenant, père Rouget, savez-vous que l'on a fini par découvrir l'assassin de la petite Isabelle ?

— Mais non, mais non, Paule ne nous a pas écrit ça.

— Je comprends pourquoi. La comtesse ne vous a point parlé de cela dans ses lettres parce qu'il eût fallu en même temps vous apprendre d'autres choses qu'elle voulait vous cacher.

« Eh bien ! oui, père Rouget, grâce au bon chien Miro, qui l'avait mordu à la cuisse et qui un jour l'a reconnu, l'assassin de la petite fille a été arrêté par les gendarmes et jeté dans un cachot.

« Le misérable a été forcé d'avouer son crime ; mais le scélérat avait un complice qui lui avait donné une forte somme d'argent pour jeter la pauvre petite dans la pièce d'eau. Il ne voulait pas le faire connaître ; mais, cette fois, le juge d'instruction se montra plus malin que lorsqu'il mettait les gendarmes à mes trousses ; il sut si bien s'y prendre, que le gredin, un Italien appelé Castori, finit par dire le nom de son complice.

« Qui était-il, ce complice ? Vous ne le devinerez jamais, père Rouget. Mais je ne veux pas vous faire chercher. Eh bien ! ce complice, père Rouget, c'était une femme, c'était Mme de Brogniès, une amie dévoyée du comte de Verdraine.

— Juste ciel ! Est-ce possible ?

— Oui, père Rouget ; oui. La coquine était bien tranquille à Paris, où elle se faisait appeler comtesse de Verdraine, où elle filait le parfait amour avec le comte, quand un beau matin un commissaire de police escorté de ses agents se présenta pour l'arrêter.

« Je ne vous dirai pas ce qui s'est passé alors entre eux ; je n'en sais rien, car si bien renseignés que soient les journaux, ils ne parviennent pas à tout savoir. Toujours est-il, père Rouget, qu'au moment où le commissaire de police allait faire empoigner la dame de Brogniès, par ses agents, elle devint folle tout à coup, mais folle à lier ! Les agents s'emparèrent d'elle, néanmoins, et l'emmenèrent. Seulement, au lieu de la mener à la prison, c'est dans la maison des fous qu'elle a été conduite. Elle y est encore et elle n'en sortira plus.

— Ah ! la gueuse, s'écria le vieillard, elle ne l'a pas volé. Voilà au moins une juste punition !

— Et comme le ciel devrait en avoir en réserve pour d'autres femmes de la même espèce, ajouta le jeune homme d'une voix sombre.

« Mais, continua-t-il, cette odieuse Mme de Brogniès ne pouvait se soustraire au châtiment qu'elle avait mérité ; Si Dieu ne l'eût pas frappée, vengeant ainsi du même coup la petite Isabelle, victime d'une atroce méchanceté, les deux autres enfants abandonnés et l'épouse outragée, trois nouvelles victimes, la justice des hommes ne lui aurait pas fait grâce. Elle aurait été jugée en même temps que l'Italien Castori, son complice, et certainement condamnée comme lui aux travaux forcés à perpétuité.

— Tu as raison, Etienne ; oui, il y a toujours une punition pour les méchants ; s'ils parviennent à échapper à la justice des hommes, Dieu est là !

— Je ne sais pas, père Rouget, si le comte de Verdraine fut un peu ou pas du tout affecté de la folie de Mme de Brogniès ; dans tous les cas, son chagrin ne dura pas longtemps, il continua de plus belle sa vie de débauché et tint mieux que jamais sa place parmi les viveurs de Paris.

« Un viveur, père Rouget, est un homme qui n'a dans la tête que le plaisir, un désoeuvré, un inutile, un égoïste, un sans-coeur qui jette son argent par les fenêtres, se livre à des orgies sans nom, est avide de toutes les jouissances et qui, enfin, ne songe qu'à bien vivre et à satisfaire ses passions, c'est-à-dire les appétits de ses vices.

« Eh bien ! voilà ce qu'est aujourd'hui le comte de Verdraine.

L'ancien sous-officier, qui tenait sa tête baissée, poussa un long soupir.

— Mais, à un viveur, il faut une coquine, reprit Etienne, il paraît qu'à Paris, dans un certain monde, cela fait bien, cela pose un homme. A Mme de Brogniès a succédé la danseuse Flora. Je veux bien croire que cette demoiselle Flora n'est pas une misérable comme l'autre, mais elle n'en est pas moins une fille odieuse, puisqu'elle tient attaché à ses jupes un homme marié, père de deux enfants, et qu'elle le ruine.

« Cette danseuse a un appétit rare, des dents solides, de fameuses dents qui croquent vite et bien ; car, comme je vous l'ai déjà dit, elle a dévoré au comte de Verdraine un million, peut-être plus, et, bien sûr, elle ne se trouvera rassasiée que lorsqu'elle aura mis le malheureux fou sur la paille.

« Hélas ! oui, père Rouget, le comte de Verdraine est un insensé qui semble ne plus savoir ce qu'il fait et ne voit pas où il va. Quand on parle le lui, tout le monde, même ses amis, disent :

« Fou, il ne l'est peut-être pas encore tout à fait, mais il le deviendra. On dit qu'il boit, qu'il s'enivre d'absinthe et que, depuis quelque temps surtout, on ne le voit jamais dans son état naturel.

« Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans tout cela ; mais je dis, moi, que si le comte de Verdraine avait toute sa raison, il ne jetterait pas sa fortune en pâture à une Flora sans plus songer à sa femme et à ses enfants que s'ils n'avaient jamais existé.

[*Lire la suite page 43*]

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— C'est bien joli, la mer, mais j'ai tout de même la nostalgie des foules, à cinq heures, Place d'Armes, par exemple . . .

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

CROQUANTS AUX NOIX

½ tasse de farine
1 c. à thé de poudre à pâte
½ c. à thé de sel
4 c. à tb. de beurre
1 tasse de cassonade
1 oeuf
1 c. à thé de vanille
½ tasse de noix hachées

Tamiser la farine, mesurer, tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement la cassonade, puis l'oeuf, la vanille et bien mélanger. Etendre la pâte dans un moule à gâteau carré de 8 pouces et cuire à four modéré 350° F. 25 à 30 minutes. Couper en carrés au sortir du four.

TARTE MOUSSELINE AU CHOCOLAT

1 c. à tb. de gélatine
3 c. à tb. d'eau froide
1 tasse de crème
1 tasse de lait
2 oeufs
8 c. à tb. de beurre
½ c. à tb. d'essence d'amande
1 once de chocolat ou 1 carré
1 c. à thé de vanille

Saupoudrez la gélatine sur 3 c. à tb. d'eau froide et laisser gonfler 5 minutes. Faire chauffer le lait, séparer les oeufs, battre les jaunes avec la moitié du sucre, ¼ de tasse, verser au-dessus le lait chaud, délayer et faire cuire au bain-marie jusqu'à consistance de crème. Retirer du feu, y mettre la gélatine et brasser pour la faire fondre parfaitement. Laisser refroidir, introduire délicatement les blancs d'oeufs battus avec le reste du sucre, ¼ de tasse. Diviser le mélange en 2 parties et dans une partie, ajouter l'essence d'amande, verser dans une croûte de tarte déjà cuite. Dans l'autre partie, y mettre le chocolat fondu au-dessus de l'eau chaude et aromatiser avec la vanille. Verser sur la première partie qui doit être blanche et laisser prendre le tout bien ferme. Servir très froid avec une garniture de crème fouettée et des rouelles de bananes.

CHARTREUSE SOUBISE

6 oignons moyens
2 c. à tb. de graisse
5 c. à tb. de farine
1 tasse de lait
1 tasse d'eau de cuisson
1 c. à thé de sel
¼ de c. à thé de poivre
1 c. à tb. de persil frais

Peler les oignons et les tailler en tranches épaisses. Faire cuire 10 minutes dans l'eau bouillante salée, égoutter, réserver 1 tasse d'eau de cuisson. D'autre part, mettre dans une casserole la graisse, la farine, délayer avec 1 tasse d'eau de cuisson et 1 tasse de lait. Faire cuire jusqu'à épaississement. Assaisonner et y incorporer les oignons cuits. Préparer une belle purée de pommes de terre à laquelle on incorpore 2 oeufs bien battus. Foncer un plat de cette purée à l'épaisseur d'un ½ pouce, y mettre les oignons et couvrir tout le dessus avec le reste de la purée. Faire gratiner à four chaud 400° F. jusqu'à ce que ce soit bien doré. 6 services.

SOUFFLÉ AU VEAU

2 tasses de veau cuit haché
2 c. à tb. de shortening
3 c. à tb. de farine
1 tasse de lait
sel et poivre
1 c. à thé d'oignon râpé
3 oeufs

Mettre dans une casserole le shortening et la farine. Délayer avec le lait et faire cuire en brassant jusqu'à épaississement. Assaisonner au goût de sel et poivre. Retirer du feu, ajouter le veau, l'oignon râpé et les jaunes d'oeufs légèrement battus. Mousser les blancs fermes sans être cassants et incorporer au mélange. Verser dans un plat beurré au fond seulement et faire cuire à 350° F. 45 à 50 minutes ou jusqu'à ce que le soufflé soit bien léger et légèrement bruni. Servir aussitôt. 6 services.

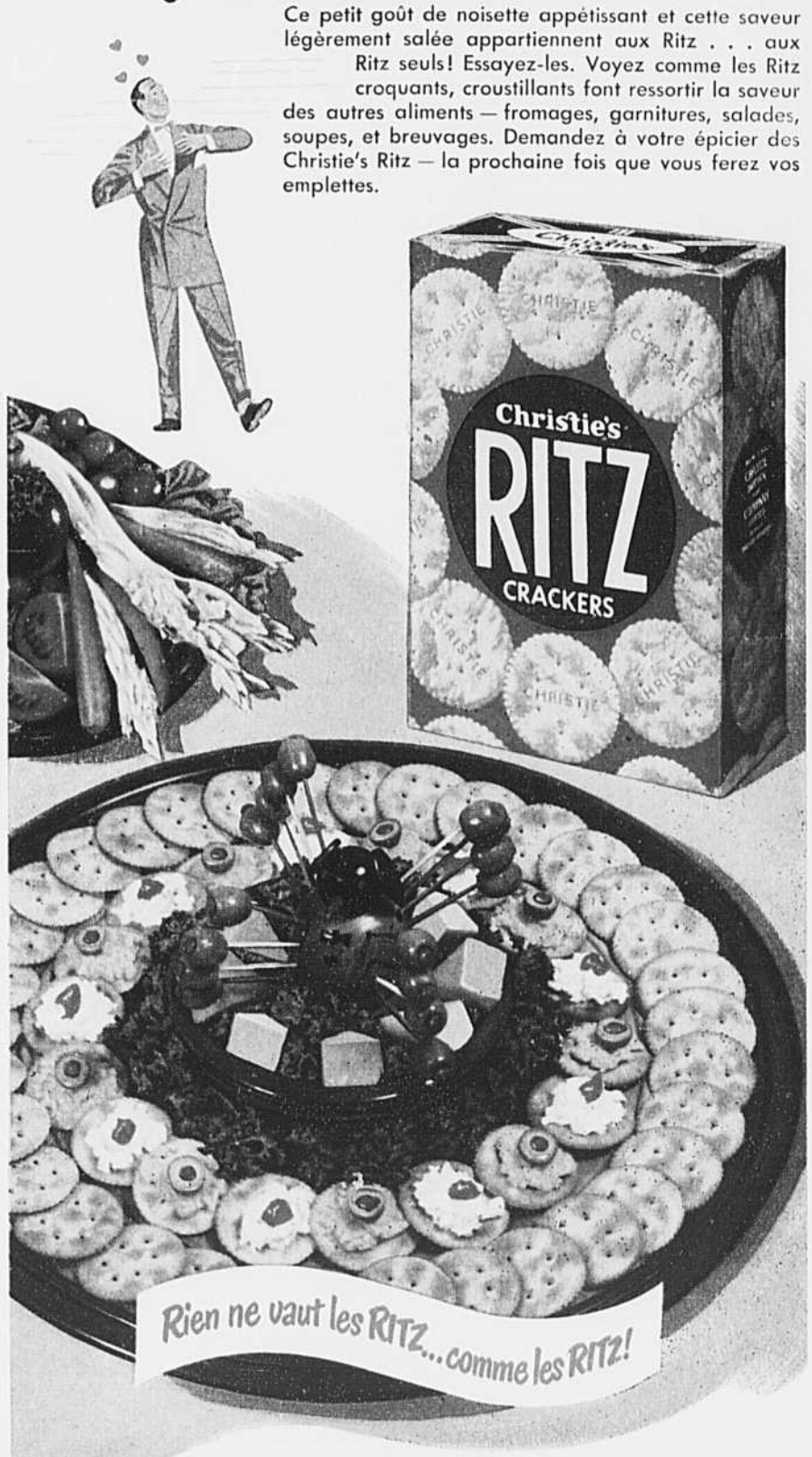
PETITS GÂTEAUX SURPRISE

6 gâteaux individuels
6 services de crème glacée
3 blancs d'oeufs
6 c. à tb. de sucre

Faire une recette de petits gâteaux. Enlever une rondelle sur le dessus et creuser assez pour pouvoir y introduire une boule de crème glacée. Préparer une meringue avec 3 blancs d'oeufs et 6 c. à tb. de sucre. Battre au moussoir jusqu'à ce que la meringue garde sa forme et couvrir entièrement le petit gâteau. Passer au four très chaud quelques minutes pour faire dorer légèrement. Ces petits gâteaux peuvent ensuite être conservés au réfrigérateur au moins 1 heure avant de les servir. 6 services.

Quand vous humez cette odeur alléchante...
il s'agit de **Christie's RITZ**

Ce petit goût de noisette appétissant et cette saveur légèrement salée appartiennent aux Ritz . . . aux Ritz seuls! Essayez-les. Voyez comme les Ritz croquants, croustillants font ressortir la saveur des autres aliments — fromages, garnitures, salades, soupes, et breuvages. Demandez à votre épicier des Christie's Ritz — la prochaine fois que vous ferez vos emplettes.



BISCUITS Christie's

Ayez toujours sous la main une provision de Christie's Premium Soda Crackers — ils sont toujours frais et croustillants. Et n'oubliez pas les Christie's Graham Wafers, cuits à la manière Christie et avec cette vraie saveur Graham.

CHRISTIE, BROWN AND COMPANY, LIMITED

42

Des milliers d'automobilistes s'arrêtent chaque jour aux postes de B-A. Ils savent que les produits et le service de B-A sont supérieurs.

Nul ne peut acheter une meilleure huile à moteur

Quand vous arrêtez à un poste de B-A, vous pouvez être sûrs que les pneus seront vérifiés, de même que l'eau, l'huile et la batterie. Seuls les détaillants de B-A vendent les pneus Fisk.

En voyage, vous apprécierez les cartes routières de B-A et les renseignements que les détaillants de B-A peuvent vous donner.

Chaque fois que vous arrêtez à un poste de B-A vous recevez gratis une assurance contre les accidents:—on n'oublie jamais de nettoyer le pare-brise!

L'huile à moteur Peerless protège réellement le moteur d'une voiture. Avec Peerless le moteur chauffe moins et demeure plus propre. Peerless ne s'oxyde pas, sa fluidité ne change jamais, et comme elle assure toujours la compression la plus parfaite, l'huile à moteur Peerless permet toujours le meilleur rendement. Peerless est le produit distillé des pétroles bruts de la plus haute qualité. Peerless est un alliage. On lui ajoute un agent chimique qui lui donne des propriétés fort utiles: plus de rendement, moins d'usure, moins de dépenses. C'est pourquoi nous disons: "Nul ne peut acheter une meilleure huile à moteur".

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPANY LIMITED

''LA PENTE DANGEREUSE''

[*Suite de la page 40*]

« Ah ! tenez, je sens tout mon sang bouillonner dans mes veines quand je pense que cette danseuse, magnifiquement habillée, couverte de diamants, se pavane sur les promenades de Paris, dans des voitures traînées par quatre chevaux, quand je pense qu'elle a un superbe hôtel, de nombreux domestiques, qu'elle fait parade de son luxe honteux, et que, à ce moment peut-être, la comtesse Paule et les deux pauvres petits sont déjà, eux, aux prises avec la misère.

« Car il faut que vous le sachiez, père Rouget, la fortune du comte de Verdraine n'était pas aussi considérable qu'on le disait ici, et il n'a pu se livrer à tant de folles dépenses, sans contracter successivement des emprunts onéreux, donnant en garantie son domaine de Verdraine, ses fermes et ses bois. Ah ! la race des usuriers prêteurs d'argent à trente et même cinquante pour cent n'est pas éteinte !

« Eh bien ! le domaine de Verdraine, les forêts et les fermes sont surchargés d'hypothèques ; si le comte a encore de l'argent, il le garde pour sa danseuse ; mais il ne peut plus trouver à emprunter et il est poursuivi par ses créanciers, et avant qu'il soit longtemps ceux-ci s'abattront sur les propriétés du Dauphiné comme une bande de corbeaux affamés sur un cheval mort et tout sera vendu par autorité de justice, à vil prix, et quand chaque corbeau aura pris sa part, il ne restera rien. Voilà où en sont les choses, père Rouget, voilà la vérité sur la situation.

— Elle est affreuse, la situation, elle est épouvantable. Mais que faire, mon Dieu, que faire ?

— Rien pour le comte de Verdraine ; on ne peut plus le sauver, il est trop tard. Vous ne devez plus penser maintenant qu'à la comtesse et à ses enfants.

— Oui, oui.

— Tout est à craindre, père Rouget : la malheureuse mère peut succomber à un accès de douleur et de désespoir.

— Tu me fais frémir.

— Il ne faut pas qu'elle reste là-bas, il faut qu'elle revienne à Saint-Amand.

— Mais elle ne veut pas revenir, elle attend, dit-elle. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'elle peut attendre ?

— Je n'en sais rien ; peut-être la mort !... Mais elle a des enfants, elle ne doit pas mourir ; il faut la secourir, la sauver du désespoir, père Rouget; elle ne veut pas revenir, eh bien ! il faut aller la chercher.

— C'est cela, Etienne, c'est cela, voilà ce qu'il y a à faire ! s'écria le vieillard ; et c'est moi, Etienne, c'est moi qui irai la chercher.

Puis, secouant la tête, et avec un accent de tristesse profonde.

— Cela coûte pour aller là-bas et en revenir avec une femme et deux enfants, cela coûte, et je suis à peu près sans argent et ma fille est encore plus pauvre que moi.

— Oh ! dit le jeune homme, la question d'argent ne serait pas embarrassante, car j'ai chez moi quelques milliers de francs qui n'ont rien à y faire. Mais permettez-moi de vous le dire, père Rouget, ce n'est pas à votre âge qu'on entreprend un pareil voyage ; non, ce n'est pas vous qui pouvez aller chercher la comtesse Paule et ses enfants, non point par défaut de courage, mais parce que vous ne pouvez plus assez compter sur vos forces.

— C'est vrai, tu as raison, mon ami, dit l'ancien sergent en soupirant.

— C'est le père de la comtesse qui devrait partir ; il déciderait certainement sa fille à le suivre, en usant, s'il le fallait, de son autorité. Mais M. Pérard est cloué sur son lit par cette cruelle maladie, qui, bien qu'elle ne menace pas ses jours, paraît devoir durer trop longtemps encore.

« Quant à votre fille, elle est si impressionnable, si peu maîtresse d'elle-même, que ce serait lui confier une tâche difficile et, j'en suis convaincu, au-dessus de ses forces. Il peut se présenter telles ou telles difficultés devant lesquelles Mme Pérard s'arrêterait. D'un autre côté, il ne lui est pas possible de s'éloigner de son mari, car les soins que réclame le malade sont de tous les instants. Et puis, si elle partait, il faudrait dire la vérité à votre gendre, ce qui pourrait avoir des conséquences graves, le médecin ayant déclaré qu'une émotion un peu forte aggraverait son état et même pourrait le tuer.

— Tout cela est bien raisonné, Etienne ; mais alors comment faire ?

— Père Rouget, avez-vous confiance en moi ?

— Si j'ai confiance en toi ! Oh ! peux-tu me demander ça !

— Eh bien ! avec votre permission, votre autorisation, si vous me la donnez, c'est moi qui irai trouver la comtesse de Verdraine, et je lui dirai :

« — J'ai été votre ami, je le suis toujours : c'est donc un ami dévoué et sûr qui vient à votre secours. Votre père et votre mère ignorent encore ce qui se passe ; mais Pierre Rouget, votre grand-père, sait tout, lui, et c'est lui qui m'a envoyé vers vous ; je viens vous chercher.

« Et si quelqu'un voulait s'opposer à son départ, je lui répondrais.

— Ainsi, Etienne, mon garçon, c'est bien vrai, tu ferais cela ?

— Oui, et je n'ai pas à vous le cacher, je suis venu avec l'intention de vous faire cette proposition. Il faut que je vous le dise, père Rouget, depuis quelques jours, je suis affreusement tourmenté, j'ai de sinistres pressentiments, je suis assailli par toutes sortes de craintes : quelque chose me dit que la comtesse Paule est menacée de quelque grand danger. La nuit, j'ai d'horribles cauchemars, dans lesquels la comtesse et ses enfants, pâles, éplorés, m'apparaissent et me crient, leurs mains tendues vers moi :

« — Venez à notre secours, sauvez-nous !

« Je ne suis pas superstitieux, père Rouget, non, je ne le suis pas ! Mais ce rêve, toujours le même, qui vient chaque nuit troubler mon sommeil, signifie quelque chose... On ne peut pas avoir de ces troubles d'esprit sans cause ; c'est surnaturel et cela m'effraye, me glace de terreur... Je me demande, — oh ! ne riez pas, ne vous moquez pas de moi, — je me demande si ce n'est pas l'âme de Paule qui vient ainsi parler à la mienne.

« Je ne peux plus vivre dans cet état d'exaltation, je me sens poussé par une force irrésistible, il faut que j'aille là-bas, que je voie de mes yeux ce qui s'y passe, que j'entende de mes oreilles ce qui s'y dit et que je me fasse le protecteur de Paule et de ses enfants s'ils ont besoin d'être protégés.

« Je ne serai tranquille que lorsque je les aurai vus, et ne serai tout à fait rassuré sur leur sort que lorsqu'ils seront ici, dans les bras du père, de la mère et dans les vôtres, père Rouget.

Le vieillard avait écouté avec une émotion croissante.

— Donc, Etienne, dit-il, ta résolution est prise, tu veux aller dans l'Isère ?

— Oui, il faut que j'aille là-bas, il le faut, il le faut !

— Etienne, mets ta main dans la mienne. Bien.

Le vieillard resta un moment silencieux et reprit d'une voix lente et grave :

— Etienne, je te savais un brave garçon, mais je ne croyais pas que tu eusses un aussi grand cœur. Non seulement je t'autorise à aller trouver ma petite-fille de ma part pour la ramener à Saint-Amand avec ses enfants, mais je t'en fais la prière et je te remercie de ce que tu veux bien faire pour nous tous.

— Père Rouget, à mon tour, je vous remercie de la preuve de confiance et d'amitié que vous me donnez. Comptez sur moi et mon dévouement ; je vous ramènerai la comtesse et ses enfants.

— Etienne, quand partiras-tu ?

— Je voudrais partir ce soir même ; mais plusieurs affaires à terminer, à régler, affaires qui sont plus celles des autres que les miennes, vont me retenir jusqu'à la fin de la semaine ; mais dans quatre jours, c'est-à-dire dimanche, je me mettrai en route.

— Je te verrai avant ton départ ?

— Certainement.

— Et nous ne dirons rien à mon gendre et à ma fille ?

— Rien, père Rouget, rien.

— Mais à ta mère, que diras-tu ?

— La vérité. Je ne cache rien à ma mère ; à elle, et aussi à Mélie, on peut en toute assurance confier un secret.

— C'est bien.

Le jeune homme se leva.

— A bientôt, père Rouget.

— A bientôt, Etienne, dit le vieillard en se levant aussi.

L'ancien sous-officier ouvrit ses bras et dit :

— Viens, viens que je t'embrasse.

Ils s'embrassèrent. Tous deux pleuraient.

Et quand le jeune homme l'eut quitté, le vieillard poussa un long soupir et murmura :

— Ah ! si j'avais su !...

Il y avait bien des choses dans cette exclamation.

Il y avait des regrets, plus encore que des regrets, des remords !

Le vieillard retomba sur son siège et, absorbé dans ses pensées, s'enfonça dans ses souvenirs.

Tout à coup, il eut comme un mouvement de colère, et du fond de ses yeux jaillit un éclair.

— Pourtant, s'écria-t-il, la vieille femme du Trocadéro m'a prédit que je mourrais heureux !

III

VISITE INATTENDUE

Le vendredi, dans l'après-midi, Etienne Denizot était revenu voir Pierre Rouget pour lui dire que sa mère était prévenue, qu'il avait pris toutes ses dispositions pour que chez lui rien ne souffrit de son absence et que, comme il l'avait annoncé, il partirait le dimanche dans la matinée.

— Mais, avait-il ajouté, avant de monter dans la voiture qui doit me conduire à Beaune, je voudrais vous embrasser : cela me portera bonheur.

Une singulière visite, à laquelle Pierre Rouget était loin de s'attendre, allait rendre nécessaire une nouvelle entrevue du vieillard et du jeune homme.

Le lendemain matin, à huit heures, comme tous les jours, le courrier, qui faisait le service des dépêches, de Beaune à Saint-Amant et *vice versa* s'arrêta devant le bureau de poste du village. Aussitôt la portière du coupé s'ouvrit et l'unique voyageur amené par le courrier, un grand jeune homme qui paraissait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans, sauta lestement à terre.

Ce jeune homme était bien vêtu, sinon richement ; il avait ses pieds dans des brodequins de gros cuir, était coiffé d'un chapeau de feutre mou et portait un pardessus marron sur sa jaquette de drap de fantaisie à petits carreaux, pareille au pantalon et au gilet.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Votre fille est bien femme : elle me distrait si gentiment que j'en ai peine à poursuivre mon diagnostic.

A sa chaîne de montre pendaient de lourdes breloques de formes bizarres, d'un métal qui n'était ni or ni argent, et qui ne pouvaient être que d'une fabrication étrangère.

Le voyageur, d'ailleurs, bien qu'il s'exprimât parfaitement en français, était lui-même un étranger. Son teint olivâtre comme celui d'un créole indiquait qu'il n'appartenait pas à la race blanche pure, et ses cheveux courts, crépus, frisant naturellement, ses lèvres épaisses, ses dents très blanches et le bistre de ses yeux qu'on remarquait également sur ses ongles, révélaient que du sang de la race noire coulait dans ses veines.

A part cela, il était fort bien : sa figure était douce et sympathique et ses grands yeux noirs, pleins de vivacité, avaient une expression saisissante. Il était imberbe, toutefois une fine moustache naissante ombrait légèrement sa lèvre supérieure.

Des personnes qui passaient, s'arrêtaient pour le regarder curieusement.

Dans un village, un étranger est tout de suite remarqué et, quand ce village est éloigné des grands centres de population, l'apparition d'un inconnu est presque un événement.

— Monsieur, dit le courrier au voyageur, votre intention étant de retourner à Beaune avec moi, n'oubliez pas que je repars dans deux heures.

— Soyez tranquille, je ne me ferai pas attendre.

— Alors, à tout à l'heure.

Et le courrier se mit en devoir de décharger ses dépêches.

Le voyageur traversa la rue et alla droit à une femme qui regardait debout sur le seuil de sa porte.

— Madame, lui dit-il portant la main à son chapeau, voulez-vous avoir l'obligeance de m'apprendre si M. Pierre Rouget, un ancien soldat, est encore de ce monde ?

— Mais oui, monsieur, mais oui, il vit encore, le bon vieux : ainsi c'est le père Rouget que vous venez voir ?

— Oui, madame.

— Il ne sort plus guère, vous le trouverez sûrement chez lui.

— J'en suis heureux. Mais j'ai encore un renseignement à vous demander, madame.

— Dites, monsieur.

— C'est de vouloir bien m'indiquer la demeure de M. Pierre Rouget.

— Vous êtes justement dans sa rue et vous pouvez la suivre jusqu'au bout ; la maison du père Rouget est l'avant-dernière que vous verrez à votre droite. devant un gros tilleul, vous ne pouvez pas vous tromper.

— Et c'est de ce côté ?

— Oui.

— Je vous remercie beaucoup, madame.

— Toujours devant vous, monsieur, jusqu'au bout de la rue.

Le voyageur salua la femme et d'un bon pas, sans regarder ni à droite ni à gauche, se dirigea vers la maison de l'ancien sergent.

Il arriva au gros tilleul, s'arrêta, regarda la maison, qui avait une sorte d'apparence bourgeoise, et se dit :

— C'est là.

Il frappa à la porte.

De l'intérieur une voix répondit :

— Entrez.

Le voyageur entra.

Pierre Rouget, qui était assis à sa place habituelle, au coin de la cheminée, se dressa sur ses jambes et examina avec surprise le jeune inconnu, qui s'avança vers lui.

— Je ne me trompe pas, dit le voyageur, le visage épanoui, le sourire sur les lèvres et montrant ses dents blanches, vous êtes Pierre Rouget, je vous reconnais.

— Oui, monsieur, oui, je suis Pierre Rouget : et vous dites que vous me reconnaissez ?

— Oh ! parfaitement.

— Mais où donc m'avez-vous vu déjà ?

— Ici même, à Saint-Amand, sur la place publique.

— Sur la place publique ? fit le vieillard cherchant à se rappeler.

— Il y a sept ans de cela, monsieur, et malgré le temps écoulé, c'est à peine si vous avez un peu vieilli.

— Mais dans quelles circonstances ?

— Vous allez vous souvenir, j'espère : c'était un dimanche, après les vêpres, une troupe nomade composée d'hommes, de femmes et d'animaux arriva à Saint-Amand-les-Vignes et donna sur la place une représentation.

— Je me souviens, monsieur. Alors vous étiez là ?

— Je faisais partie de la troupe de saltimbanques.

— Vous ? en vérité !

— Mon Dieu, oui, monsieur ; c'était moi qui marchais en tête du cortège, conduisant par la bride un chameau, lequel avait sur son dos, entre ses bosses, un singe.

— Ah ! vraiment, c'était vous ?

— C'était moi, monsieur Pierre Rouget, Ali ben Chaoun, pour vous servir.

— J'ai peine à revenir de ma surprise.

— Naturellement vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite. Enfin, vous vous rappelez maintenant ?

— Comme si la chose était d'hier.

— En ce cas, monsieur Pierre Rouget, vous n'avez pas oublié une jeune fille qui faisait aussi partie de la troupe ?

— Vous voulez parler de la jolie Espagnole appelée Mercédès ?

— C'est cela même.

— Qu'est-elle devenue, cette charmante et gracieuse jeune fille ?

— La visite que j'ai l'honneur de vous faire, monsieur, a justement pour objet de vous donner des nouvelles de la senora Mercédès d'Argélias, fille d'Inès Ramon de la Cuenta.

— Est-ce possible ! Elle se souvient donc encore de moi ?

— La senora Mercédès d'Argélias est une noble fille d'Espagne, monsieur Pierre Rouget ; elle n'oublie rien; elle se souvient, elle se souviendra toujours du bien qui a été fait aux siens et qu'elle considère comme ayant été fait à elle-même.

— Oui, elle m'a dit cela, il y a sept ans ; elle est bonne et reconnaissante. Mais donnez-moi donc de ses nouvelles, elle se porte bien ?

— A merveille.

— Elle est heureuse ?

— Très heureuse.

— Ah ! tant mieux, vous me rendez bien content. Est-ce qu'elle est toujours...

— Avec les saltimbanques ?

— Oui, voilà ce que je voulais vous demander.

— La senora Mercédès est aujourd'hui dans une situation toute différente, elle est devenue une grande artiste, une artiste célèbre.

— A la bonne heure, ce sont là de bonnes nouvelles et qui me font grand plaisir.

— Grâce à son talent, la senora gagne beaucoup d'argent.

— En Espagne ?

— Non, monsieur Rouget, en France, à Paris.

— C'est de mieux en mieux.

— Vous voyez en moi un de ses fidèles serviteurs.

Le vieillard s'inclina.

— Et que fait-elle, Mlle Mercédès ? demanda-t-il.

— Elle est danseuse.

— Danseuse, dites-vous, danseuse ? fit le vieillard ouvrant de grands yeux.

— Danseuse au grand Opéra de Paris, monsieur Pierre Rouget, première danseuse.

Le vieillard ne put s'empêcher de tressaillir. Il se disait que puisque Mercédès était première danseuse à l'Opéra, elle devait certainement connaître la danseuse Flora, surnommée la Papillonne. Il se disposait à interroger Ali à ce sujet, lorsque le mulâtre reprit la parole.

— Maintenant, monsieur Pierre Rouget, dit-il, je dois m'acquitter de la commission dont m'a chargé pour vous la senora Mercédès, ma maîtresse.

— Ah ! Mlle Mercédès vous a chargé d'une commission pour moi ?

— Avant-hier soir, la senora m'a appelé devant elle et m'a dit :

« — Ali, tu te rappelles le temps où nous faisions partie de la troupe de don Stéphano, de ce temps où l'on avait fait de moi une diseuse de bonne aventure. Il y a sept ans, nous parcourions la Bourgogne, allant d'une bourgade à une autre. Un jour, c'était un dimanche, nous nous sommes arrêtés dans un gros village appelé Saint-Amand-les-Vignes, et si tu as bonne mémoire, tu dois te souvenir que j'ai causé assez longuement avec un beau vieillard et que j'ai embrassé deux fois sa petite-fille qu'on appelait alors la belle Paule, et qui était bien, en effet, la plus charmante, la plus jolie créature qu'on pût voir.

« Ce vieillard, Ali, se nomme Pierre Rouget ; il a été soldat et il porte à la boutonnière de son vêtement rustique, le ruban rouge, signe du courage et de l'honneur. Un jour en Espagne, il y a de cela bien des années, Pierre Rouget a eu pitié d'Inès Ramon, ma mère, il s'est fait son défenseur, son protecteur, l'a préservée des brutalités d'un soldat et l'a remise fidèlement, comme il l'avait promis, entre les mains du général espagnol Lopès Banos, qui était son parent.

« Le service rendu à ma mère par Pierre Rouget ne peut pas s'oublier et les enfants et petits-enfants d'Inès doivent en garder le souvenir jusqu'à la cinquième génération.

« Ainsi a parlé ma mère à son lit de mort, et la reconnaissance qui était dans son cœur est un legs qu'elle a fait à ses enfants et que nous avons pieusement recueilli.

Ali, continua ma maîtresse, Beaune est la ville la plus rapprochée de Saint-Amand-les-Vignes ; tu t'arrêteras à Beaune et tu te rendras à Saint-Amand, et si, comme je l'espère, Pierre Rouget vit encore, c'est lui que tu verras. Si, cependant, contre mon espoir, il n'existait plus, c'est chez sa fille et son gendre que tu te présenterais, et si tu ne les trouvais point, tu demanderais à voir celle que l'on appelait la belle Paule et qui, aujourd'hui, doit être mariée et à son tour mère de famille.

Le mulâtre resta un moment silencieux et reprit, tirant une bourse de sa poche :

— Après m'avoir parlé ainsi, la senora me mit dans la main cette bourse qui contient mille francs en or, et me dit :

« — Je ne sais pas quelle est la situation de fortune de Pierre Rouget, mais il ne peut pas être riche : il doit avoir sa pension de retraite d'ancien militaire et ce qui lui est donné en plus pour sa croix de chevalier de la Légion d'honneur ; mais cela ne doit pas faire une bien grosse somme chaque année, et un vieillard de son âge a besoin de bien des petites choses qu'il pourra se procurer tout de suite, en attendant que je fasse davantage pour lui et les siens.

« Monsieur Pierre Rouget, continua-t-il, prenez donc cette bourse que vous envoie la fille d'Inès Ramon.

Et il mit la bourse dans la main du vieillard.

L'ancien sous-officier était sous le coup d'une émotion violente. Il ne trouva pas un mot pour répondre.

Ali tira de sa poche une autre bourse qu'il posa sur la table.

— Cette seconde bourse, dit-il dans laquelle il y a aussi mille francs en or, est pour votre fille.

— Pour moi, pour ma fille ! balbutia-t-il.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Le compte de notre fournisseur est de plus en plus élevé. Il faudra décidément nous mettre à économiser, à commencer par les allumettes dont tu abuses vraiment.

Le vieillard n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles, et avait l'air tout ahuri.

— Oui, monsieur, et je vous répète, ceci n'est qu'un témoignage de la reconnaissance de la senora Mercédès, en attendant ce qu'elle se propose de faire pour vous et votre famille.

— Mais elle ne nous doit rien, ni à moi, ni aux miens ; s'écria le vieillard, et sa mère a exagéré sa reconnaissance comme elle exagère la sienne.

— Ce n'est point ainsi que pense ma maîtresse ; je n'ai pas connu Inès Ramon, monsieur Pierre Rouget, mais je connais ma maîtresse, que je n'ai pas quittée depuis huit ans ; la senora Mercédès a la grandeur des femmes de sa race ; elle a le sang généreux d'une noble fille d'Espagne ; enfin, monsieur, elle n'est pas une femme comme les autres femmes et elle ne fait rien comme les autres.

— Je le vois, murmura le vieillard.

— Monsieur Pierre Rouget, il me reste à vous demander où je pourrai voir votre petite-fille, la belle Paule.

— Hein, vous voulez voir ma petite-fille ?

— J'ai aussi quelque chose à lui remettre de la part de ma maîtresse.

— Ah ! Mlle Mercédès a aussi pensé à ma petite-fille ! C'est très bien, monsieur, seulement..

— Eh bien ?

— Paule n'est plus à Saint-Amand.

— Où donc est-elle ?

— Loin d'ici, loin de nous.

— Elle est mariée ?

— Oui.

— Elle a des enfants ?

— Deux.

— Et elle est heureuse ?

— Oui, répondit le vieillard avec effort, mais d'une voix frémissante.

— Alors, monsieur Pierre Rouget, c'est à vous que je vais remettre ce qui est destiné à madame votre petite-fille, en vous priant de lui faire accepter, comme souvenir d'une amie, ce don de la senora Mercédès.

Tout en parlant, Ali avait tiré de ses poches et placé sur la table quatre écrins.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda l'ancien sergent avec cette curiosité irrésistible qu'ont tous les vieillards.

— Vous allez voir, répondit le mulâtre.

Et l'un après l'autre il ouvrit les écrins.

C'était une parure complète de jeune femme ; un bracelet porte-bonheur, des boutons d'oreilles, une broche, une bague.

Chaque bijou avait la même pierre fine, un beau rubis entouré de brillants. Le tout pouvait bien valoir de six à huit mille francs.

Le vieillard regardait, écarquillant les yeux.

— Je ne me connais pas en ces choses-là, dit-il, mais je trouve que c'est beau.

— Comme doit l'être un souvenir offert par la senora Mercédès.

— Ainsi, votre généreuse maîtresse vous a envoyé de Paris tout exprès ?

— Non, pas tout exprès : je me rends en Algérie, dans le Sahara, où je pense rester deux mois auprès de ma mère que je n'ai pas vue depuis plusieurs années. La senora Mercédès n'a pas voulu me laisser passer si près de Saint-Amand sans me charger de la rappeler à votre souvenir. Je me suis donc arrêté à Beaune comme elle me l'avait dit, et j'ai pris, ce matin, la voiture des dépêches qui m'a amené et que je reprendrai tout à l'heure pour retourner à Beaune où j'attendrai le premier train express de Lyon et Marseille.

— Alors, je ne peux pas vous charger de mes remerciements et de ceux de ma famille pour Mlle Mercédès ?

— Je dois lui écrire aussitôt arrivé près de ma mère et je ne manquerai pas de lui dire que je vous ai vu, que vous êtes en bonne santé, que vous n'avez pas oublié son passage à Saint-Amand-les-Vignes et que vous m'avez demandé de ses nouvelles avec intérêt.

— C'est vrai, avec intérêt.

— Je lui apprendrai aussi que votre petite-fille est mariée, mère de deux enfants et heureuse ; mais que je n'ai pu la voir, comme elle le désirait, parce que votre petite-fille ne demeure pas à Saint-Amand.

— Oui, vous pourrez lui dire cela... Mais, continua le vieillard, je crois que de mon côté le moins que je puisse faire est de lui écrire aussi pour la remercier.

— Il sera certainement très agréable à la senora de recevoir une lettre de vous, monsieur Pierre Rouget.

— Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! dites-moi, s'il vous plaît, où elle demeure à Paris ?

Ali sortit de sa poche un carnet, écrivit au crayon l'adresse de sa maîtresse sur un feuillet, le détacha et le remit au vieillard.

Celui-ci regarda l'écriture, sourit, secoua la tête et dit :

— Au temps de mon enfance, on n'allait pas à l'école comme maintenant ; je ne sais pas lire. Dites-moi donc ce que vous venez d'écrire sur ce papier.

— L'adresse de ma maîtresse, Mlle Flora, en son hôtel, avenue du Bois-de-Boulogne, à Paris.

Un rouge vif avait subitement envahi le visage du vieillard puis, presque aussitôt, il était devenu affreusement pâle.

— Flora ! exclama-t-il, le regard chargé d'éclairs, pourquoi Flora ?

— C'est juste, je dois vous expliquer cela : Flora est le nom que la senora Mercédès d'Argélias s'est donné en entrant au théâtre, et c'est sous ce nom ou encore sous celui de la Papilonne qu'elle est connue à Paris.

Le père Rouget tressaillit violemment, et comme si la bourse qu'il tenait encore lui eût brûlé les doigts, il la jeta sur la table avec un mouvement qui exprimait en même temps le mépris, la colère et l'horreur.

Ali, qui ne pouvait pas comprendre, regardait le vieillard avec étonnement, avec stupéfaction.

— Oh ! oh ! fit l'ancien sergent d'une voix sourde, Flora, Flora la Papillonne.

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur? demanda le mulâtre.

Le père Rouget avait dans le coeur toutes les imprécations, toutes les malédictions ; il était sur le point de jeter à la face d'Ali avec fureur tout ce qu'il pensait de sa maîtresse ; il allait lui dire : prenez cet or, reprenez ces bijoux, remportez tout cela, je n'en veux ni pour moi, ni pour ma fille, ni pour ma petite-fille ; cet or, ces bijoux, viennent d'une source impure, ils me font frémir d'horreur, à leur vue mon coeur se soulève de dégoût !

Il allait dire tout cela, le père Rouget, et peut-être beaucoup plus encore, car la colère, comme le fleuve qui rompt ses digues, a des débordements épouvantables que rien ne peut arrêter ; mais une idée subite jaillit de son cerveau ; il eut assez d'empire sur lui-même pour imposer silence à son indignation et les premières paroles qu'il allait prononcer expirèrent sur ses lèvres.

Sur sa figure grave toute trace d'agitation avait disparu ; seule la flamme de son regard ne s'était pas complètement éteinte ; c'était à l'intérieur que soufflait le vent de tempête.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

Meilleure Qualité —
D'emploi Facile

SACS DE THÉ
"SALADA"

Toujours Chic !
Toujours Distinguée !
Toujours à la page !

Telle est LA REVUE POPULAIRE, un magazine de grande classe qui n'est ni français, ni américain, mais bien canadien-français et qui, cependant, se compare avantageusement à tout ce qui se fait de mieux, nous venant de l'étranger. Ce n'est pas par étroitesse d'esprit que LA REVUE POPULAIRE prétend à ces attributs, mais bien parce qu'en fait, elle répond idéalement à tout ce que le lecteur et la lectrice du Canada français peuvent exiger d'une publication de ce genre, qu'il s'agisse d'art, de décoration, d'articles de fond, de littérature, de mode, d'art culinaire, de conseils pratiques et quoi encore.

LA REVUE Populaire

Chacun de ses numéros vous offre un beau roman d'amour complet, judicieusement choisi à votre intention chez les meilleurs romanciers de l'heure. Celui de juillet s'intitule:

LES VOIES DE L'AMOUR
Par CLAUDE JAUNIERE

S'y abonner, c'est se payer un grand luxe à une somme très modique, dérisoire même, puisqu'il n'est pas rare qu'un bon dîner coûte $1.50 et c'est là cette somme que vous coûte un abonnement d'un an à LA REVUE POPULAIRE. Rien n'est plus simple: on n'a qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous.

LA REVUE POPULAIRE

Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

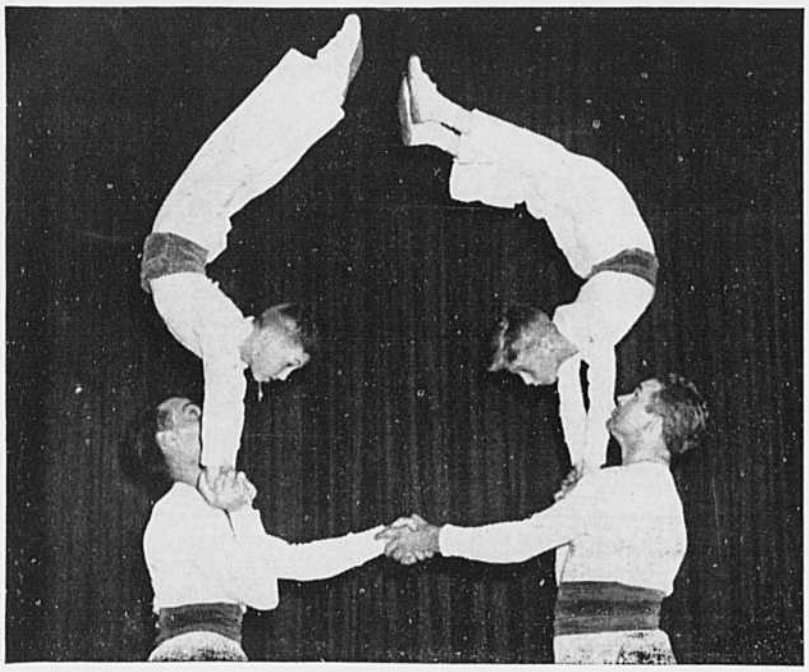
☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.



DANS LE MONDE SPORTIF

[*Suite de la page* 13]

CHOSES ET AUTRES

■ Par ces chaleurs, les infortunés humains transformés en gargoulettes — la gargoulette est une poterie méridionale qui sue, quand il fait chaud — les infortunés humains, disions-nous, aiment à faire fondre, dans leur breuvage, un morceau de glace qui rafraîchit leur gosier et leurs idées... Mais il n'y a pas que le genre humain qui réclame de la glace. Les balles de tennis, servant à jouer des parties de la Coupe Davis, ont des exigences analogues. Sur certains terrains, tant aux Etats-Unis qu'en Europe, on installe, près de l'arbitre, une glacière. Les balles sont placées dans la glacière, avant usage, afin que, grâce à un froid opportun, elles conservent toute leur élasticité et toutes leurs qualités... Que n'est-il possible de mettre ainsi certains de nos politiciens, pour perfectionner leur rendement, pendant le temps chaud!

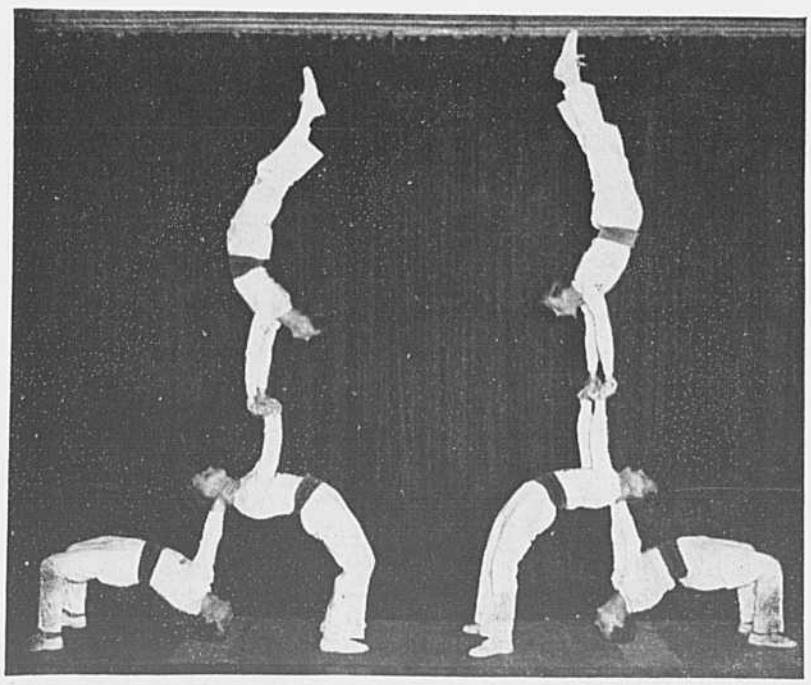
•

■ Réponse à M. C. Jodoin et W. Lanoix, Montréal.

1° Jackie Robinson, deuxième but des Dodgers de Brooklyn, touchera un salaire de $20,000, la saison prochaine, s'il termine la présente année avec une moyenne de .310 au bâton.

2° Un trop grand nombre de jeunes joueurs de baseball ne mettent pas assez d'entrain au jeu. A les voir évoluer parfois, on croirait qu'ils s'attendent à ce que la balle leur arrive dans le gant, sans effort ou presque. Tel n'est pas le cas. Ils apprendront, à leurs dépens, qu'il faut pratiquer avec patience et feu sacré, s'ils veulent s'améliorer. Pour plusieurs, les pratiques n'ont pas été instituées pour eux.

N'est-ce pas un excellent moyen de mettre un frein à la délinquence juvénile que d'intéresser les jeunes athlètes à toutes sortes de sports. C'est ce que l'on fait au Patronage Le Provost. Photo du haut : un déploiement d'équilibres spécialisés. Celle du bas : un jeu d'ensemble. Ces équilibres sont difficiles, à cause des bases, qui doivent être solides et bien placées. (Photos Conrad Poirier).



CHOSES ET AUTRES

NOUVELLE VILLE EN UNE GENERATION

Sur un emplacement de 900 acres du comté de Durham, la Grande-Bretagne a commencé à élever une ville entièrement nouvelle, où demeurent déjà 41 familles pionnières dans des maisons préfabriquées. En 1950, cette ville-merveille, qui coûtera 40 millions de dollars, aura une population de 10,000.

Après une cérémonie d'inauguration, l'évêque de Jarrow a déclaré : "Il ne s'agit pas d'une expérience architecturale ; c'est une expérience sociale qui intéresse un groupe d'êtres vivants. Par le passé, la construction d'une ville durait plusieurs générations ; celle-ci s'élèvera durant la vie d'une seule".

Cette ville, qui porte le nom de Newton-Aycliffe, est construite sous l'égide d'une commission que préside lord Beveridge, l'auteur du plan d'assurances sociales de Grande-Bretagne. Il a remis les clés de sa maison au premier habitant de la ville, Donald Perry, ancien aumônier militaire âgé de 27 ans.

Construite d'après les plans du groupe d'architectes Grenfell-Baines, la ville entend ménager une vie heureuse à tous ses citoyens. Il y aura des "crémeries" pour les jeunes, un théâtre, une piscine intérieure, des terrains de jeux pour les enfants.

Newton-Aycliffe aura de vastes espaces de verdure, entourant de hautes maisons d'appartements aussi bien que des maisons de deux ou trois étages, plan architectural adopté pour combattre la monotonie. Les maisons auront un dispositif de chauffage distinct et nombre d'appareils ménagers. Sur le côté sud des bâtiments, protégé du vent, il y aura des jardins, tandis que des rideaux d'arbres seront plantés pour procurer une protection supplémentaire contre les vents froids du nord et de l'est.

La ville sera terminée dans sept ans environ et les architectes espèrent qu'elle servira de modèle aux villes de l'avenir.

LA TOURBE BLONDE EN FRANCE

La tourbe blonde a des propriétés particulières, notamment celle d'absorber de 15 à 20 fois son poids d'eau. Elle est constituée essentiellement par des mousses de la famille des sphaignes, à l'exclusion de toutes autres, et possède, après dessication, une densité extrêmement faible.

C'est l'agriculture surtout qui fait usage de la tourbe blonde : elle l'emploie généralement de deux façons : soit pour récupérer les déchets susceptibles d'être utilisés comme engrais, soit comme amendement direct.

La tourbe constitue une excellente litière pour l'étable, la basse-cour et l'écurie ; elle absorbe l'urine et en fixe l'azote, diminuant de beaucoup les pertes qu'on observe avec la paille ou les feuilles sèches. Il en résulte des fumiers ayant un plus grand pouvoir fertilisant, sans parler de l'hydrogène des animaux dont les logements sont sérieusement assainis.

Comme amendement direct, la tourbe blonde apporte avec elle un peu d'azote, mais son action est surtout physique car elle améliore les sols du fait de sa porosité et de sa faculté de gonflement.

Déjà toute une technique est née avec des règles établies concernant les quantités et les granulations à employer dans chaque cas.

Certains fabricants d'engrais complets utilisent aussi la tourbe blonde au lieu et place des charges destinées à absorber les produits chimiques. Dans l'industrie, en sucrerie, en mélasserie, on s'en sert pour la récupération de liquides ayant une valeur fertilisante.

Une application qui illustre d'une façon frappante les propriétés de cette variété de tourbe, est celle qu'on en fait pour le transport des fruits à l'état frais ; ce mode d'emballage est celui qui jusqu'à maintenant a donné les meilleurs résultats.

On vient de découvrir de la tourbe blonde en France dans la basse vallée de l'Erdre, affluent de la Loire, près de Nantes. Elle y est d'ailleurs de qualité comparable aux meilleures tourbes de Suède, puisqu'elle a un pouvoir absorbant égal à plus de 20 fois son poids d'eau ; elle renferme 1 pour 100 d'azote et 35 pour cent de cellulose. Comme elle existe sur de grandes étendues, on prépare activement sa mise en exploitation.

LE CHEPTEL OVIN EN FRANCE

En 1946, le troupeau ovin français atteignait 7 millions de têtes, chiffre le plus bas des cinquante dernières années.

En 1948, il y a plus de 8 millions de moutons en France métropolitaine. Ce chiffre résulte des observations conjuguées du ministère de l'Agriculture et de la Fédération nationale ovine. Il forme la conclusion toute récente des premières applications du plan décennal d'encouragement à l'élevage ovin.

L'augmentation de ce cheptel est due pour une part importante aux premiers résultats du plan décennal étudié en 1946 : dix écoles d'agriculture d'Etat qui n'en avaient pas, sont maintenant dotées d'un troupeau de moutons ; huit centres d'apprentissage de bergers fonctionnent formant cent cinquante jeunes gens par an ; quatre laboratoires de détection gratuits dépistent les maladies parasitaires dans des régions où sévissent certaines maladies endémiques ; cinq cents élevages appartenant à des flock-books et trente élevages-pépinières distribuent en France plus de deux mille béliers sélectionnés à des prix de boucherie, grâce aux primes d'achat attribuées aux acquéreurs ; quarante concours spéciaux, régionaux et itinérants et 25 concours de laine dotés de prix importants provoquent l'émulation et l'intérêt ; dix-huit assistants-bergers sont au service de la profession. Et, enfin, des recherches vétérinaires sur la petite douve sont entreprises ainsi que des études sur la laine.

DANGER LATENT

Les eaux rurales peuvent devenir une source de danger, si les puits ne sont pas bien construits. Le puits doit se trouver à un endroit assez élevé, afin que l'eau de la surface ne s'y déverse pas. Il faut le couvrir pour le protéger contre la poussière et le nettoyer régulièrement. Dans la plupart des régions canadiennes, au Canada, il est possible de faire analyser l'eau de puits afin de s'assurer qu'elle ne contient pas de microbes dangereux.

ISOLATION CALORIFUGE

L'isolation artificielle a toujours eu, jusqu'ici, l'inconvénient de perdre ses propriétés électriques et mécaniques lorsque la température dépasse 90 degrés. On fabrique, maintenant, un nouveau type d'appareil d'isolation qui peut être employé pour une opération continue à des températures atteignant 250 degrés, ou pour des opérations intermittentes à des températures pouvant s'élever à 300 degrés. Cette isolation est obtenue en liant un tissu de verre à de la résine de silicium.

HUITIEME EPISODE

1. Il était bien désappointant pour Hal Franklin et son ami Lark Benson, de voir le magnifique cheval sauvage si près d'eux et d'être incapable de faire un effort pour le capturer !

2. Hal avait réussi à se libérer de ses liens et déliait Lark à son tour. Plug, toujours dans la rivière, ne pouvait revenir sur la terre ferme, car le cheval de Lark l'en empêchait.

3. Les deux jeunes gens, libres, tirèrent Plug de la rivière et le ligotèrent. Ils firent de même avec Spike avant que ce dernier ne reprît ses sens. Les rôles étaient changés.

4. Suivons Bronco. La superbe bête traversa la rivière à la nage et se reprit à galoper, toujours vers le sud. Lark disait vrai, en affirmant qu'il tentait de rejoindre son troupeau.

5. Il était sur un terrain d'herbe grasse à l'orée d'un bois et il se reposait en mangeant. Soudain, un nouveau danger fondit sur lui; un rugissement sauvage se fit entendre.

6. En même temps, une forme féline s'abattait sur le dos de l'étalon. C'était un puma, qui avait attendu sur une branche d'arbre le passage de sa proie. Bronco se secoua en hennissant.

7. Mais ce fut en vain. Les griffes du féroce animal s'enfonçaient dans son cou. La ténacité du puma terrifiait le pauvre cheval, qui repartit au galop dans la direction d'où il venait.

8. Soudain, il vit Hal et Lark qui venaient vers lui. Bronco se trouvait entre deux feux. Lark avait sorti son revolver et le puma atteint relâcha sa prise et tomba.

9. Immédiatement, Bronco pivota sur ses pattes arrière et s'élança, rapide comme le vent. "Bien visé", dit Hal. "Et, maintenant, poursuivons Bronco, sa lutte avec le lion l'aura fatigué et il nous sera peut-être possible de le capturer." Nos amis se remirent à la poursuite du cheval sauvage.

10. Lark pensait comme son compagnon, sans être aussi optimiste que Hal. Il savait que le magnifique étalon avait encore des réserves d'énergie, beaucoup plus que n'en possédait leurs propres chevaux. De plus, Bronco n'avait pas de cavalier ni de selle à porter.

11. Mais, pendant que Hal et Lark poussaient leurs montures, le puma, qui n'avait été que blessé, fit un bond dans les hautes herbes, presque sous le nez du cheval de Hal, avec un cri sauvage.

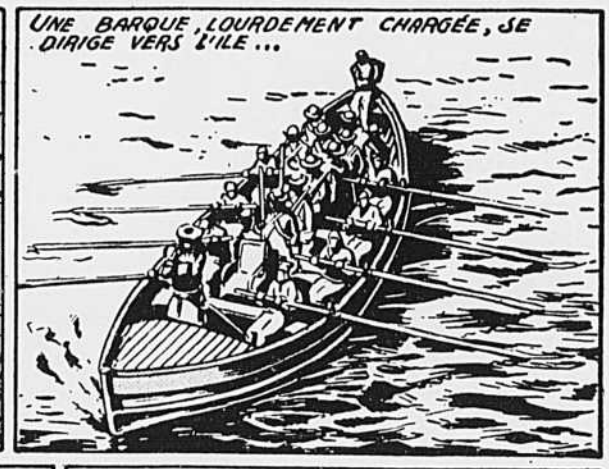
12. Le cheval fit un bond si vif que Hal fut pris par surprise. Il fut projeté en bas de sa monture et serait tombé sous les sabots de Patch, si Lark n'avait fait faire un bond à son cheval.

13. Hal tomba lourdement sur le sol et demeura immobile, pendant que son cheval fuyait. Lark regarda Bronco qui disparaissait, puis il s'empressa d'aller secourir son ami.

(A suivre)

CAPITAINE FANTÔME

Scénario de Jacques François
Dessins de R. CAZANAVE



Nos lecteurs et lectrices ont fort goûté les nombreuses péripéties du capitaine Fantôme

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — No 53

NOTRE NOUVEAU CONTE ILLUSTRE:

Au PAYS des MONSTRES

commençant dans le prochain numéro du "Samedi", saura faire passer jeunes et moins jeunes par des transes bouleversantes.

RIEN DE SÉRIEUX

—Mon cher ami, je souffre de cruelles insomnies. Voilà cinq nuits que je n'ai pas fermé les yeux.

—Fais de la boxe.

—Tu crois que ça réussira?

—Je pense bien. Moi, à mon premier essai on m'a fermé les yeux pour quinze jours.

•

—Je désirerais, Monsieur, que vous appreniez une langue étrangère à mon fils.

—Volontiers, Madame. Et laquelle, l'anglais, l'allemand, l'italien ou l'espagnol?

—Celle qui est la plus étrangère autant que possible.

•

Dans un club de Londres, les gentlemen assemblés parlent de somnambulisme.

Chacun des membres ayant conté sa petite anecdote, on en vint enfin à interroger le gros monsieur milliardaire de la communauté.

—Et vous, Sir John, ne vous êtes-vous jamais promené pendant votre sommeil?

Dédaigneusement, le bonhomme cossu laisse tomber du bout des lèvres:

—Promené? Pour qui me prenez-vous? J'ai pris ma voiture. . .

•

—Comment étiez-vous à table?

—Nous étions deux.

—Et qui était l'autre?

—La dinde, dit Monselet, qui continua son chemin, en se caressant le ventre, d'un air satisfait.

—Que signifie la formule SO4 H2?

—Une minute, monsieur le professeur, je l'ai sur le bout de la langue.

—Crachez vite, malheureux! c'est de l'acide sulfurique.

•

—Docteur, on me dit que j'ai été en danger. Est-ce vrai?

—Certainement, j'ai été vous voir jusqu'à deux fois par jour.

•

—Alors es-tu satisfait?

—Oui, papa, j'ai répondu à tout.

—Et comment as-tu répondu?

—J'ai répondu que je ne savais pas.

•

Marius vient de faire un double sur une voix de perdrix.

Derrière une haie touffue, un homme travaille. La décharge vient retenir autour de ses oreilles.

—Apporte, Caporal! Apporte, Tambour!

Certes, les chiens cherchent, nez à terre, en aboyant, mais ni Caporal, ni Tambour n'apportent rien.

—J'ai touché pourtant, dit Marius. C'est vrai, l'homme, que vous avez vu les plumes voler?

Eh oui! Monsieur, j'ai vu certainement les plumes et même si bien qu'elles emportaient la perdrix.

•

—Vous fumez, monsieur?

—Non, madame, ne craignez rien.

—C'est parce que j'ai oublié mes cigarettes.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— N'est-ce pas charmant de voir que nos enfants s'entendent si paisiblement ?

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Ce que je fais ! . . . C'est simple, je prépare ma mallette pour le week-end chez Juliette !

Le jeune homme — Alors, Monsieur, m'accordez-vous la main de votre fille?

Le père — Non! Entendez-vous?

Le jeune homme — C'est bien, je vais courtiser votre cuisinière, et vous l'enlever.

Le père (terrifié) — Allons, épousez plutôt ma fille.

•

En visite chez une vieille dame dont l'esprit est resté toujours vif, un monsieur d'une banalité navrante se décide à s'en aller, après avoir conversé pendant plus de deux heures. Quand il s'est enfin relevé du fauteuil où il semblait vissé:

—Quelle visite agréable je viens de faire chez vous, déclara-t-il. Ces moments agréables passés en votre compagnie m'ont fait grand bien. En arrivant, j'avais un atroce mal de tête et maintenant plus rien.

La vieille dame, en passant sa main sur son front, a soupiré:

—Mais il n'est pas perdu, ce mal de tête!

•

Le mendiant — La charité, s'il vous plaît.

La dame — Voici 10 cents, mon brave homme. Mais comment avez-vous pu tomber si bas?

Le mendiant — J'avais le même défaut que vous, madame. J'étais trop prodigue.

•

Le président — Accusé, pourquoi avez-vous volé ce porte-monnaie?

L'accusé — Parce que j'avais bu et que je ne savais pas ce que je faisais.

Le président — Mais pourquoi le lendemain, n'étant plus ivre, en avez-vous dépensé le contenu au cabaret au lieu de le remettre.

L'accusé — Mon président, c'est que j'ai voulu boire pour oublier ma mauvaise action.

Un de nos amis entre l'autre jour chez un marchand d'oiseaux.

Le vendeur s'approche et lui propose une magnifique perruche.

—C'est combien?

—$40. Monsieur.

—Vous êtes donc fou? s'indigne notre ami. Jamais je ne mettrai ce prix-là.

Puis, avisant un oiseau de taille un peu moins imposante.

—Et celui-là?

—Il est bien beau. Monsieur . . . $20. c'est donné. . .

Nouvel haussement d'épaules de notre ami. Alors le vendeur se dirige vers l'arrière-boutique où nichent des oiseaux sans valeur. Et de lui montrer un vieux perroquet tout déplumé et à l'air maussade qui fait mélancoliquement le gros dos.

—Celui-là, dit l'employé, ne vaut que $5.

—De quoi? $5. pour une vieillerie pareille?

Alors le perroquet, qui a écouté ce dialogue en silence, n'y tient plus. Il s'agite, avance jusqu'au bout de sa perche et lance d'un air vengeur:

—T'as jamais eu la grippe, eh, andouille?

•

Lorsqu'il ne s'occupait pas de politique, Ramsay Macdonald avait, paraît-il, beaucoup d'esprit.

C'est du moins ce qu'affirme un de nos confrères anglais qui reproduisait cette définition du gentleman donnée par l'ancien premier ministre britannique:

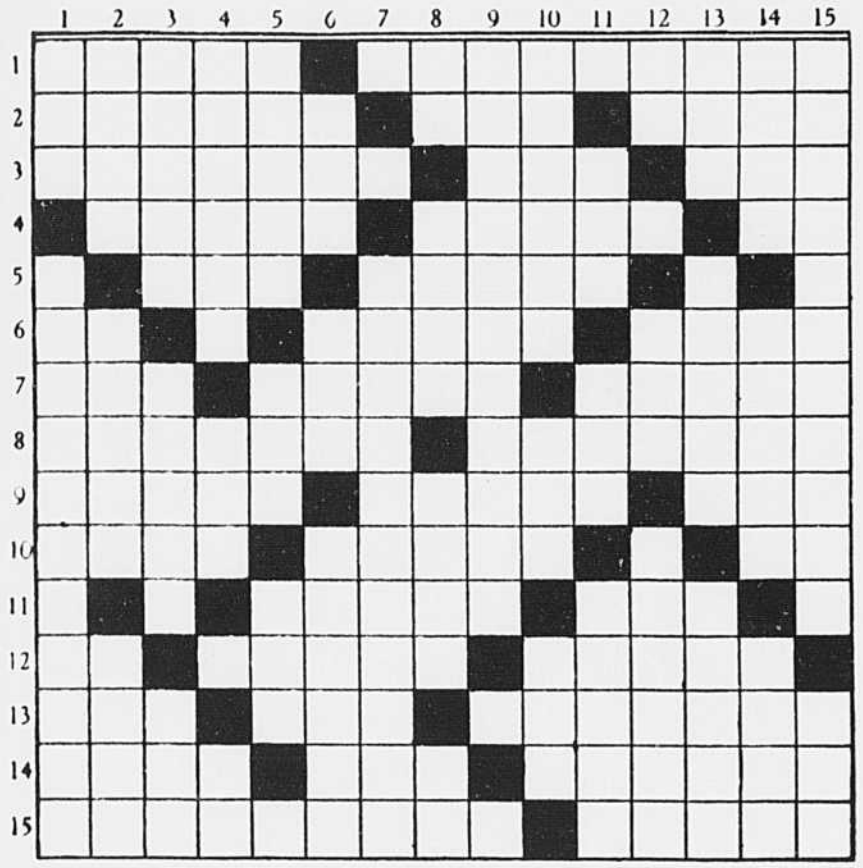
"Un gentleman, c'est un monsieur qui se sert de la pince à sucre même quand il est tout seul."

•

—Et après, est-ce qu'elle souffrira, docteur?

—Oh! énormément, elle ne pourra pas parler pendant trois jours.

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 917

HORIZONTALEMENT

1—Genre d'acariens, dits rougets. — Médiation.

2—Genre de mammifères pinnipèdes du Pacifique. — Perroquet. — Nom officiel de la Perse.

3—Orné de tapisseries. — Nom de deux chaînes de montagnes. — Préfixe d'antériorité.

4—Permission. — Manière d'accueillir. — Docteur.

5—Particule négative. — Gaz simple, incolore.

6—Nom du soleil, chez les Egyptiens. — Le meilleur d'une chose.

7—Personne niaise. — Nom de l'*ache* d'eau. — Ajusta le poinçon sur l'enclume.

8—Oraison que le prêtre dit avant la préface. — Appareil servant à tendre.

9—Liquide constituant un bon engrais. — Rivière de France et de Prusse. — Se suivent dans *redowa*.

10—Soutiré. — Enveloppes dont on recouvre les voiles. — Pronom.

11—Fier et décidé. — Préfixe indiquant la multiplication par un million.

12—Possessif. — Fraîche, nouvelle. — Blesser.

13—Saison estivale. — Pronom personnel. — Imitations.

14—Bison d'Europe. — Patriarche. — Femme très séduisante.

15—Envoyés d'un souverain auprès d'un gouvernement étranger. — Individus.

VERTICALEMENT

1—Ce qui échoit à chacun par le sort. — Agent chargé d'examiner un terrain.

2—Table pour débiter la viande. — Ancêtre. — Foyer de la cheminée.

3—Physicien français, né à Blois. — Boîte à bijoux. — Possédés.

4—Tissu à mailles. — D'un verbe gaie. — Tellement.

5—Dessinateur français, né à Valenciennes. — Mot arabe signifiant *fils*. — Démonstratif.

6—Point cardinal. — Le sujet dont on parle. — Qui contient des erreurs.

7—Action de se saisir de quelqu'un pour l'emprisonner.

8—Symbole chimique du sodium. — Terre domaniale, en Algérie. — Genre de castanéacées. — Conjonction.

9—Partie de la science qui s'occupe de la mesure des forces de frottement.

10—Tient des discours dénués de sens. — Genre de légumineuses. — Louanges.

11—Mesure agraire. — Sorte d'étau. — Ancienne contrée d'Asie.

12—Milieu. — Vilain, hideux. — Abandonné.

13—Se rendra. — Proclamer publiquement. — Durcir par le froid.

14—Illustre romancière française, née à Paris. — Troublées. — Guide.

15—Piquer une viande de lard. — Possessif.

Solution du Problème No 916

P	H	A	R	I	S	I	E	N	■	L	E	M	U	R
L	■	R	E	G	I	O	N	■	C	■	H	U	N	E
A	H	■	A	N	O	N	■	R	A	S	■	R	I	S
C	A	B	■	O	N	■	R	E	P	A	S	■	E	S
E	T	I	E	R	■	D	E	P	I	L	E	R	■	A
■	I	N	D	E	X	■	M	A	T	E	S	■	P	I
E	V	I	E	R	■	A	B	I	E	S	■	P	A	S
N	E	O	N	■	L	I	U	R	E	■	R	A	N	I
T	A	U	■	F	A	R	C	E	■	R	A	G	E	R
O	U	■	S	U	R	A	H	■	G	E	A	N	T	■
N	■	L	I	T	I	G	E	S	■	A	B	O	I	S
N	A	■	L	U	G	E	R	■	I	L	■	N	E	T
O	P	S	■	R	O	S	■	C	R	I	C	■	R	A
I	R	A	N	■	T	■	L	A	I	T	E	E	■	N
R	E	N	O	M	■	C	A	S	S	E	T	T	E	S

LA CITE DE L'ESPERANCE

[*Suite de la page 29*]

doit s'enfuir. Mais ceux de la Cité connaissent le vrai coupable et pour sauver leur ami Maufranc, se lanceront à sa poursuite.

Au moment où on l'attendait le moins la chance est revenue sur la Cité de l'Espérance.

Parfois les drames les plus sombres se terminent en contes de fées.

Des années ont passé. La Cité de l'Espérance, horrible baraquement, est devenue une magnifique «cité» de pierre, toute neuve. On chante, on rit à toutes les fenêtres. Mais tous ceux que nous avons connus ici ont disparu. Seule, Mme Euripide est toujours là. N'a-t-elle pas la nostalgie des mauvais jours d'autrefois? Quand on la questionne sur les «anciens» de la Cité, sur les humbles héros de cette histoire, elle répond, en haussant les épaules: «Ce qu'ils sont devenus? Est-ce que je sais? Ils sont peut-être heureux... ou ils sont morts!»

L'ELECTRIFICATION DES CHEMINS DE FER SUISSES

[*Suite de la page 26*]

voitures motrices et les premiers trains légers; ceux-ci renouvelèrent par leur confort la notion de l'agrément du voyage en chemin de fer.

Les Chemins de fer fédéraux cherchèrent une autre solution: avec leurs trains légers, ils créèrent un type nouveau de rapides pour les voyages à longue distance, capables d'atteindre même dans une contrée accidentée comme le Plateau suisse, des vitesses de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure et davantage. A l'intention de ces merveilleux trains légers, avec leurs wagons bas, confortables et élégants, en acier léger, une véritable locomotive légère (type 4/4) a été mise en service, qui non seulement possède une vitesse maximum de 125 kilomètres à l'heure, mais avec laquelle il est possible de prendre les tournants à plus forte allure, parce que la pression sur les essieux est moindre que dans les autres machines; le résultat de ce double avantage sera que d'ici peu les meilleurs trains rapides de Suisse atteindront des vitesses-record et effectueront leurs trajets en un temps-record, réalisant des performances que l'on croyait réservées aux parcours en palier dans les pays plats.

Cependant sur les lignes accessoires, en partie à voie normale, mais le plus souvent à voie étroite, et dans le domaine des chemins de fer de montagne proprement-dits, la traction électrique a provoqué également un véritable bouleversement des conditions du trafic. A la place de la locomotive à vapeur traînant tout tranquillement derrière elle sa petite rame de wagons, avec un bon bruit de ferraille ou poussant péniblement les voitures sur la voie à crémaillère, les locomotrices électriques assurent presque partout le service, élégantes, confortables, rapides et bien latérales et les régions montagneuses suspendues. Même dans les vallées les plus éloignées, l'on voyage avec une facilité et un agrément autrefois insoupçonnés. L'avantage principal de ce nouveau mode de traction est ici encore la vitesse vraiment étonnante.

La Suisse jouit ainsi d'un service de communications ferroviaires d'une commodité incomparable. La traction électrique s'avéra comme un avantage inestimable durant la dernière guerre. Tandis que les autres pays virent s'effondrer leur trafic ferroviaire par suite des opérations militaires, ou simplement par pénurie de charbon, la Suisse fut en mesure de maintenir un horaire de paix, presque sans restriction, et un confort d'avant-guerre. Les Chemins de fer fédéraux en particulier firent la preuve de l'excellent rendement de la traction électrique en réussissant à faire face à un trafic presque double de celui de la dernière année de paix, sans avoir la possibilité et sans être dans la nécessité d'augmenter leur parc de locomotives, et pratiquement sans trouble dans l'exploitation.

A ses hôtes étrangers des années à venir, la Suisse pourra offrir des chemins de fer d'une rapidité, d'une sécurité, d'un agrément et d'une propreté sans pareils. Le visiteur trouvera partout un horaire bien agencé présentant une succession serrée de trains, des wagons et des trains dont la forme, la couleur vive, ainsi que l'élégance et le confort intérieur soutiennent la comparaison avec l'avion et l'automobile. De sorte que par ses voies ferrées également, ce pays sera une source de repos et de jouissance pour ses hôtes étrangers qui admireront par la fenêtre ouverte, sans fumée et sans suie, les splendides paysages de la Suisse, promesses de paix et de santé.

STRASBOURG CAPITALE DE L'UNION EUROPEENNE

Strasbourg sera la capitale de l'Union européenne. Ainsi en ont décidé les cinq pays signataires du Pacte de Bruxelles, réunis ces derniers temps à Londres en vue de la Conférence préparatoire du Conseil de l'Europe.

La ville de Strasbourg a été choisie sur proposition britannique, que la France a accueillie, contrairement à certaines informations, très favorablement.

A vrai dire, ce n'est pas à Strasbourg même que siégera le Conseil d'Europe et son parlement, mais dans les environs immédiats de la capitale alsacienne, plus exactement à Robertsau, au milieu d'une énorme forêt, à quelques mètres du Rhin, et où se trouve le château de Pourtales.

Au Quai d'Orsay, on déclare ne pas avoir eu encore connaissance de cette décision. Il ne peut d'ailleurs, ajoute-t-on, s'agir que d'un choix de principe, étant donné que la décision finale appartient à une conférence diplomatique qui réunira en plus des Cinq, les autres pays appelés à participer à l'Union européenne.

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

REFRANCISONS LA PROVINCE

Chaque rase a des prérogatives dont elle se fait gloire. Ce dont nous devons être fiers, nous de la province de Québec, c'est de notre origine et de notre culture française.

C'est à son accoutrement, à son langage, à sa physionomie que l'on reconnaît la nationalité d'un homme. Quand il s'agit d'une province, c'est à son apparence extérieure, au langage qui y est parlé et affiché, que l'on reconnaît la nationalité et la culture de ses habitants.

Pour garder ce qu'elle a et acquérir ce qu'elle a gagné depuis quarante ans, notre province a eu besoin de diverses campagnes de refrancisation. La première fut faite en 1913, par la Ligue d'Action française, sous la direction de Pierre Homier. La deuxième en 1922 par l'A.C.J.C. (L'Association catholique de la jeunesse canadienne.) La tête dirigeante en était le regretté Alphonse de la Rochelle, chef du secrétariat passé par la suite à la direction du secrétariat de la Société Saint-Jean-Baptiste. On travailla ferme à combattre les infiltrations étrangères et à transfuser aux nôtres des idées plus saines et plus vigoureuses. On peut constater le travail qui s'y est fait en lisant la plaquette intitulée "Secouons le joug", publiée par l'A.C.J.C. en 1923. Il était tout naturel que l'A.C.J.C. s'intéressât à la troisième qui eut lieu trois années de suite, au mois de mai 1933, 1934 et 1935, sous le patronage de l'honorable Joseph-Edouard Perrault, ministre de la Voirie et des Mines de la province. Prirent part à cette campagne, M. Rodolphe Laplante, président général de la Fédération des S.S.J.-B. du Québec, alors publiciste de la Banque Provinciale du Canada à Montréal; Me Philippe Ferland, fondateur du comité de Refrancisation, M. Louis Arbique, professeur et président du comité; MM. Jules Massé, Léon Lorrain, René Guénette, Paul-Arthur Montreuil, Victor Barbeau, Claude Mélançon, etc., et votre serviteur. De cette campagne restent deux brochurettes portant sous le mot d'ordre «Refrancisons», les titres de Lexique bilingue à l'usage des garagistes et machinistes, et «Lexique pour Menus bilingue», publiés par le Comité de refrancisation, dont le siège social était à la Palestre.

En même temps fonctionnait à Québec la Société des Arts, Sciences et Lettres qui travaillait à mettre une note française dans les foyers, les écoles, les hôtels et restaurants; les théâtres et endroits d'amusement; les firmes d'affaires et les maisons de commerce, les épiceries et boutiques; les services de la voirie et d'utilité publique. Faisaient partie de la direction de ce mouvement: MM. Horace Philippon, président; MM. J.-S. Blais, L.-P. Morin, Damase Potvin, G.-E. Marquis, Jean Blais, Georges Morisset, René Chaloult, Alphonse Désilets, Eugène L'Heureux, et autres noms bien connus. Rendons ici hommage à M. Rodrigue Langlois, de Montréal, directeur gérant de l'Association des Hôteliers de Campagne qui fit publier par ladite société une liste de 1500 noms pittoresques, préparée par M. Casimir Hébert, professeur et fin lettré, pouvant s'appliquer aux hôtels, pensions, auberges et villas des endroits de touristes. Ce fut un des grands bienfaits de ces divers mouvements. Aujourd'hui, de jolis noms du terroir ou autres à la consonance et à l'esprit français, s'étalent par toute la province; hôtels, restaurants, maisons de commerce, villas, en sont ornés:

Au petit Marmot, Au petit Mousse (lingerie d'enfant); A la Tricoteuse, Au Mouton rose, A la Toison d'Or, Au vieux Rouet (laine); Aux Mille Fleurs, Aux Camélias, Aux Mimosas (fleuristes); Au Diamant bleu (bijouterie); Do-Ré-Mi (magasin de musique); Au Nécessaire familial, Au Jardin du Cadeau; Scintilla (accessoires électriques); Frou-Frou (magasin de lingerie féminine).

Puis viennent les noms de restaurants, hôtels, pensions: A la Marmite, A la vieille Auberge, Au Buffet canadien, Au Lutin qui Bouffe, Au Valet blanc, Aux Deux-Lanternes, Aux Fumets de la Vieille France, Aux Hirondelles, Au Lion d'Or, Au Coq d'Or, Au Chantecler, Au Maître de Forge, Au Petit Chat, Au Petit Pain, Au Pierrot Gourmet, Au Poulet doré.

Ce beau et original mouvement de refrancisation, il faut le continuer. Visiteurs et touristes le comprendront et l'apprécieront.

PAMPHLET

La similitude orthographique du mot français «pamphlets» avec le mot anglais «pamphlet» nous fait souvent prendre l'un pour l'autre. Cependant, ces deux mots sont loin d'avoir le même sens.

Un pamphlet est un écrit satirique, mordant, écrit dans le but de blesser quelqu'un ou de redresser des torts. Paul-Louis Courrier et Henri Rochefort sont deux fameux pamphlétaires français.

En anglais, un pamphlet désigne tout simplement un petit imprimé de 16 ou 32 pages. La matière écrite ne change rien au nom de la chose. Nous donnons donc la plupart du temps le sens du mot pamphlet. C'est plaquette que nous devrions dire.

«La plaquette» est une petite brochure de peu d'épaisseur.

Un livre non relié prend le nom de «brochure».

Chaque partie d'un ouvrage débité périodiquement et mise en vente par fractions se nomme «livraison».

S'il s'agit d'un ouvrage scientifique ou d'un ouvrage littéraire de luxe, la «livraison» prend le nom de «fascicule». — (Roullant)

MARIER

On ne doit pas dire: Louis a marié Claire, mais Louis a «épousé» Claire ou s'est «marié» avec Claire. Marier, c'est: le, unir deux personnes par le lien conjugal: M. le curé a marié une de ses paroissiennes à un Italien; 2e, donner un époux à sa fille ou une épouse à son fils: M. Larose a marié toutes ses filles.

MASTIC

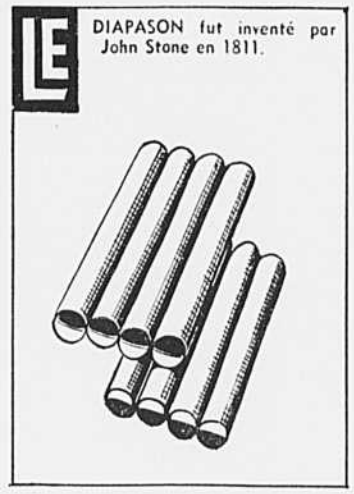
Les typographes désignent par le mot "mastic" des transpositions maladroites de lignes qui rendent un article incohérent, incompréhensible, et provoquent parfois dans la lecture d'amusants quiproquos.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Au lendemain de la guerre de 1914 le pianiste Paul Wittgenstein, mutilé du bras droit, eut la volonté de ne pas renoncer à sa carrière. Pour enrichir le répertoire de main gauche, par trop mince, il pria Richard Strauss d'écrire à son intention une oeuvre de concert pour la main gauche seule. Cela nous valut le *Parergon*, créé en 1925 à Dresde, par son dédicataire. Quelques années plus tard, le virtuose demandait à l'un des plus grands compositeurs français de se prêter à la même expérience, et cela nous valut le *Concerto pour la main gauche* de Maurice Ravel.

•

Jamais on a su par quel tour de passe-passe un bagnard du nom de Pierre Coignard devint officier supérieur dans l'armée du maréchal Soult, dont il était le favori. Fils d'un vigneron tourangeau, caporal dans les grenadiers de la Convention, condamné pour vol avec effraction et tentative d'assassinat, le voilà en un tournemain comte Pontis de Sainte-Hélène, revenu d'Amérique où il prétend avoir passé sa jeunesse, époux d'une grande dame d'Espagne. Pendant les Cent-jours, il suit le roi à Gand et, après Waterloo, celui-ci pour le remercier de son loyalisme, lui remet la croix de Saint-Louis et le nomme lieutenant-colonel dans la garde-nationale. Un ancien compagnon de chaines du bagne de Toulon, le reconnait alors, essaie, en vain, de le faire chanter et le dénonce aux autorités. Fuite, arrestation à laquelle procède le célèbre Vidocq, procès retentissant: le lieutenant-colonel Pontis de Sainte-Hélène est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Jusqu'à son dernier jour, le détenu revendiqua effrontément, avec ses titres de noblesse, les marques du respect qu'il prétendait lui être dues.



•

On sait que Axel Munthe, mort l'hiver dernier au palais de son ami et contemporain, le roi de Suède, obtint jadis de Mussolini un décret instituant Capri réserve royale pour les oiseaux. Aucun coup de feu ne devait être tiré dans l'île, aucun filet y être dressé. Munthe alla remercier le Duce à Rome. Il fut invité par lui à déjeuner. Horreur! le premier plat qui lui fut servi était un pâté d'alouettes.

•

Cyril Clemens, petit-cousin de Mark Twain, envoya à Bernard Shaw un recueil de cent bons mots, que lui prêtent les journaux britanniques et autres, en le priant d'authentifier ceux qui lui appartenaient vraiment. Le célèbre humoriste en légalisa deux.

•

Une dépêche d'agence de presse nous conte que les habitants de la ville mongole de Yarkand se sont défendus contre plusieurs centaines de brigands avec cinq soldats seulement en disposant sur leurs remparts des soldats de bois, habilement maquillés, qui trompèrent les assaillants. Les citoyens de Yarkand ont évidemment lu les *Trois Mousquetaires* et l'épisode du siège de La Rochelle.

•

Récemment, à l'entrée du petit village de Roeux, à six milles d'Arras, un chasseur, croyant se trouver devant un terrier, faisait une découverte pour le moins inattendue. L'orifice une fois dégagé, il vit une profonde cavité où avait été installée par une unité militaire allemande, durant la guerre de 1914-1918, une ambulance souterraine. S'étant munis de lampes, les investigateurs se trouvèrent en face d'un macabre spectacle. Sur des lits métalliques étaient allongés des squelettes, tandis que sur le sol, dans la boue crayeuse, gisaient, pêle-mêle, bottes, fusils et casques allemands. Edifié au flanc d'une carrière abandonnée, cet hôpital de première ligne, préservé par les épaisses tôles ondulées qui le recouvraient, était disparu depuis sous les éboulements.

•

Le palais de Schonbrunn, à Vienne, l'ancienne résidence d'été des empereurs d'Autriche, sert maintenant de quartier-général à l'armée anglaise, et comprend 1,580 chambres, dont 138 sont des cuisines.

•

M. Churchill a, paraît-il, chez lui, une série de photos qui le représentent à cheval, à dos d'éléphant, de chameau, de toutes sortes de montures. Il manque un document à cette collection: Au mois de septembre dernier, il était à la Fontaine de Vaucluse. Alors qu'il venait de passer la journée à peindre, les habitants, dans un élan d'affection, le hissèrent sur un âne pour le ramener chez lui. M. Churchill dut se cramponner, non sans mal, à la selle, car on ne lui donna pas de bride, et il garde un fort mauvais souvenir de son équipée.

•

La fondation Nobel est basée sur le testament du docteur Alfred-Bernard Nobel, ingénieur suédois, dressé le 27 novembre 1895 et défini par ce paragraphe: "Le capital que mes exécuteurs testamentaires réaliseront en valeur de tout repos, constituera un fonds dont les intérêts seront distribués annuellement pour récompenser ceux qui, dans le cours de l'année écoulée, auront été les plus utiles à l'humanité."

•

Les jacinthes aquatiques se sont développées avec une telle profusion dans les rivières du Texas et de la Floride, qu'elles entravent et arrêtent même parfois la circulation. On a été obligé de construire des bateaux spéciaux dont les flancs sont pourvus de lames d'acier tranchantes destinées à couper ces trop prolifiques "algues" de rivières.

Kodak

52

Les congés durent plus longtemps en instantanés

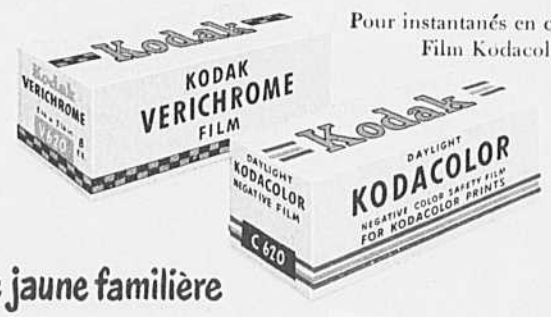
Que ce soit une journée à la plage, ou un pique-nique à la campagne, ou une réunion de famille — lors de votre prochain congé, faites une collection de souvenirs en instantanés !

Les instantanés permettent de jouir plus longtemps de *toutes* les occasions. Gardez votre appareil tout prêt, et ayez sous la main deux ou trois rouleaux de Film Kodak . . . *Prenez aujourd'hui les instantanés* que vous voudrez demain.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, TORONTO

Pour instantanés noir-et-blanc —
Film Verichrome Kodak

Pour instantanés en couleurs —
Film Kodacolor



Vous obtenez la photo avec un Film Kodak...le film dans la boîte jaune familière

"KODAK" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT